VITT. EMANUELE III

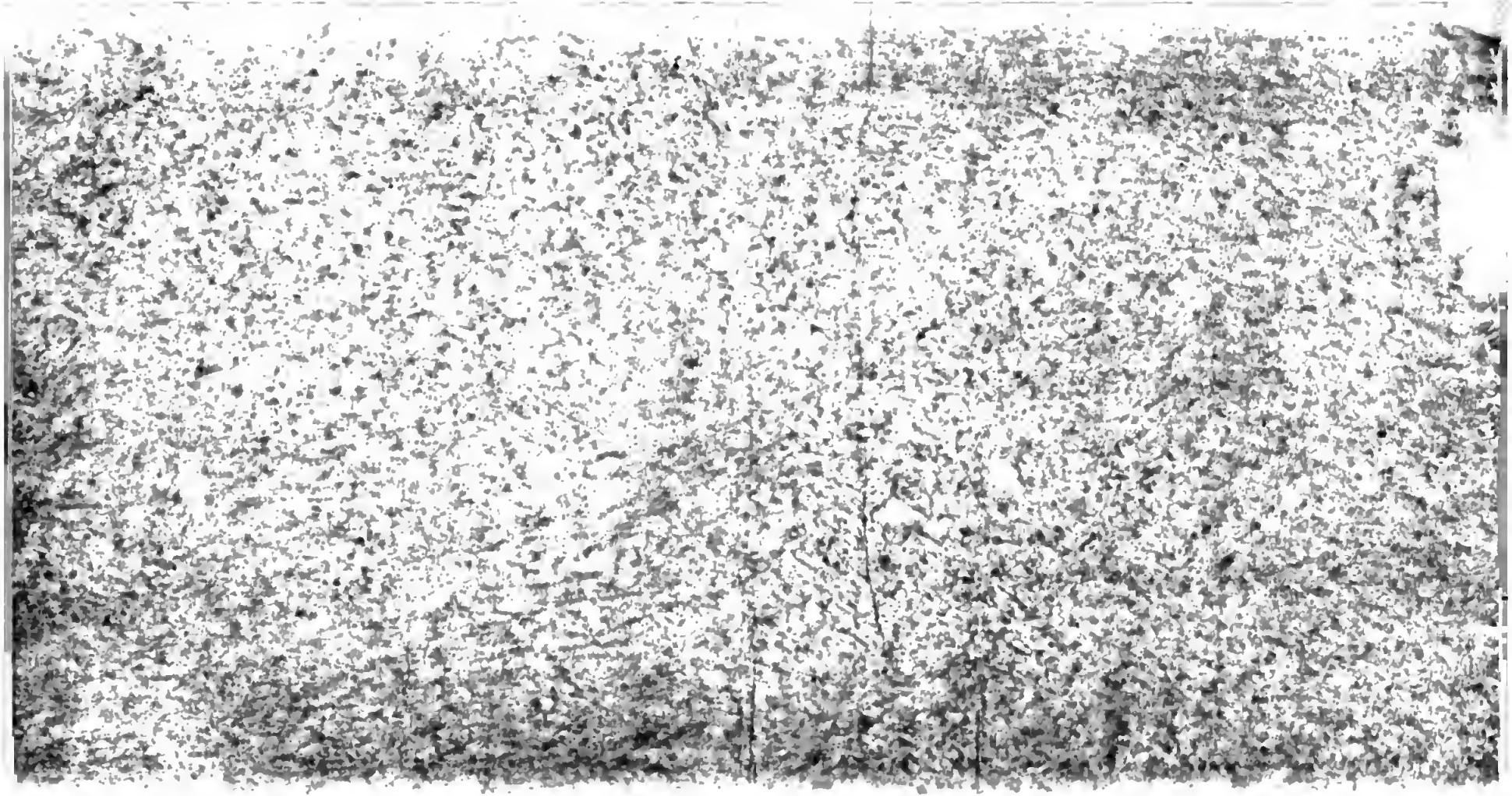
NAZIONALE
FONDO DORIA
BIBLIOTECA
VITTORIO EM. III
NAPOLI

Doria

...Me, poor man,
my library is dukedom
large enough

The Tempest I. 2

Magnet Or



A.500.

2 exemplaires

Théâtre de Beaumarchais

L'ARCADIE
DE
SANNAZAR.

Traduite de l'Italien.

A PARIS,
Chez NYON, fils, Quay des Auguſtins,
près le Pont S. Michel, à l'Occaſion.

M. DCC. XXXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

Fondo Docs
XI 88

965162

Biblioteca Nacional

PREFACE.

JE ne prévoïois pas devoir offrir encore au Public de ſimples amuſemens, j'aurois du moins balancé à lui préſenter la traduction de l'*Arcadie*, ſi cet Ouvrage de Sannazar avoit été aſſez connu de notre Nation, pour y avoir une réputation auſſi grande, & auſſi générale qu'il le mérite. Mais, l'oſerois-je dire, j'ai trouvé beaucoup d'Amateurs de la Langue Italienne, qui n'avoient de l'Arcadie qu'une idée très-confuſe & très-imparfaite. Et la

traduction de Jean Martin, imprimée à Paris en 1544. répond ſi peu à la beauté de l'original ; elle eſt d'ailelurs dans un langage, pour ainſi dire, ſi étranger à la façon de parler & d'écrire de notre tems, que j'ai penſé qu'au moins on me ſçauroit gré du choix de mes amuſemens.

Ce genre de Paſtorale mêlé de recits en proſe, & de vers, a quelque choſe de moins frapant que celle qui ſe ſoutient par l'action, ou la repreſentation, telle que le Paſtor Fido, l'Aminte du Taſſe, & d'autres encore également connuës ; mais il n'eſt pas moins ſuſceptible de grandes beautés dans une main auſſi

habile que celle de Sannazar. Des images riches, agréables, & toujours variées, des peintures naturelles de la vie champêtre, font l'ornement de ſes proſes. Ses Eglogues ſont écrites avec force & préciſion ; & par tout on y trouve un fond inépuiſable de bonne morale, telle qu'eſt en état de la donner un homme dont la vie a eſſuïé beaucoup de traverſes, & qui a formé ſon jugement dans l'amertume des adverſités.

Comme l'Arcadie de Sannazar eſt preſqu'entierement relative à lui-même, & à ſon hiſtoire particuliere ; il y a ſans doute encore beaucoup de beautés qui nous écha-

pent, & beaucoup d'endroits obſcurs. Comme on n'a qu'une connoiſſance légere de la ſuite de ſa vie, on ne peut faire qu'une application fort imparfaite de pluſieurs traits que l'on ſent cependant avoir eû un objet. Telle eſt la neuviéme proſe qui contient une énumeration, peut-être trop longue, de tous les differens ſortileges qui peuvent ſéduire la crédulité humaine, ou conduire une imagination échauffée. Il n'eſt pas vraiſemblable que Sannazar n'ait voulu faire qu'un morceau d'érudition; mais on ne trouve rien dans ſes Ecrits qui puiſſe indiquer clairement l'objet qu'il s'étoit propoſé. Souvent,

pour rencontrer juſte ſur plu-
ſieurs de ces applications, il
faut recourir aux Poeſies la-
ines de l'Auteur, & tâ-
cher de développer le vrai
par la combinaiſon. Il écri-
voit à des amis qui pouvoient
l'entendre à demi mot, ou il
travailloit ſur des évenemens
particuliers, qui étant pre-
ens n'avoient beſoin que d'ê-
re indiqués. Dans l'Arcadie
l eſt toujours, mais ſous dif-
érens noms, un des Bergers
qui ſe plaint de ſes malheurs,
ou ſe loue de ſa bonne for-
une. Il eſt aiſé d'imaginer
que ſe peignant lui-même, &
pour ſon ſeul amuſement, il
ui ſuffiſoit de ſe tracer avec
n craïon fort leger, & pour

ainſi dire, imperceptible aux autres.

On peut croire par la maniere dont il a compoſé l'Arcadie, & par le peu de part qu'il prenoit aux applaudiſſemens qu'on lui donna, lorſqu'elle parut, qu'il n'avoit pas compté travailler pour la poſterité. Sa ſimplicité & ſon caractere modeſte doivent faire juger qu'il ſe ſoucioit peu de perpetuer le ſouvenir de ſa vie dans les ſiecles à venir; auſſi ſa modeſtie l'a-t-elle ſervi comme il le vouloit.

On ſçait ſeulement qu'il nâquit l'an 1458. de parens aſſez illuſtres, mais dont le malheur des guerres, qui affligerent ſi

ong-tems le Royaume de Naples, avoit conſiderablement diminué la fortune. On voit encore dans la ſeptiéme Proſe le détail des biens que ſa famille avoit poſſedés. L'injuſtice qui les lui avoit enlevés, paroît avoir fait la matiere de ſa ſixiéme Eglogue. Dès ſa plus tendre enfance il fit à Naples des progrès conſidérables dans les Lettres; on reconnoît en effet dans tous ſes Ecrits un homme d'une grande lecture, fort inſtruit ſur-tout de la mythologie ancienne, & qui ſçait en faire d'heureuſes applications. Il étoit encore extrêmement jeune, lorſqu'il commença ſon Arcadie,

qu'il n'acheva que long-tems après. Les talens d'homme de Lettres ne furent pas ſes ſeuls talens; il y joignit ceux d'homme de guerre, & il les fit connoître au ſervice de ſon Maître qu'il ne voulut jamais abandonner, & qu'il ſuivit même en France, comme on le voit dans une de ſes Proſes, où il fait de la France, ſous le nom d'Arcadie, un portrait qu'on ne peut pardonner qu'à l'impreſſion des diſgraces qui l'y avoient conduit. En effet ſi Sannazar avoit un défaut, c'étoit celui d'être trop ſenſible, & de ſe livrer trop facilement à ſon chagrin & à ſon humeur. Ce trait contre la France qui ſort

même

nême des bornes de la vrai-
emblance, n'eſt pas la ſeule
preuve de cette partie de ſon
caractere. Il a ſouvent mon-
ré que pour ſe ſatisfaire, il
n'épargnoit pas la plus gran-
le élevation, incapable qu'il
toit de fléchir. Toute ſa di-
iéme Eglogue eſt dictée par
e fiel & l'amertume de ſon
œur; & c'étoit ſur le com-
te des François qu'il mettoit
ous les malheurs dont il fait
ne ſi vive peinture.

Avant que de paſſer en
rance, il avoit formé un at-
achement, qui donne lieu
ans une de ſes Proſes aux
egrets que lui cauſoit une ſé-
paration douloureuſe, & qu'il

rend d'une maniere ſi touchante, qu'il eſt aiſé de voir qu'il ſçavoit aimer vivement. C'eſt à l'honneur de cette maîtreſſe qu'eſt compoſée la troiſiéme Eglogue.

Ce fut après ſon retour de France en Italie qu'il perdit ſa mere. Les honneurs qu'il fait rendre dans une de ſes Proſes à la cendre de *Maſſilia* ſont des garants de ſa tendreſſe pour elle. On ne peut en faire un plus grand éloge; auſſi lui avoit-il de grandes obligations. Il avoit de même celebré la mémoire de ſon pere ſous le nom d'*Androgeo*, auquel il rend des honneurs funebres.

Les malheurs de ſa famille
l'avoient point éteint dans
on cœur les mouvemens de
ambition ; & ſi la compo-
tion de l'Arcadie fut pour
ui un ſimple ouvrage d'amu-
ment, il parut que d'autres
ûes le conduiſirent dans le
oëme qu'il fit *de Partu Vir-*
nis, & qu'il eſpera que Cle-
ent VII. récompenſeroit de
. Pourpre Romaine ; mais ce
ape ne ſuivit point les exem-
les que ſon prédéceſſeur lui
oit donnés en ce genre.

La verité exacte dont San-
azar faiſoit profeſſion, lui
t donner le ſurnom de *Sin-*
ro; & c'eſt lui qu'il faut cher-
er ſous ce nom dans quel-

ques endroits de ſes Eglogues.

Soit que les évenemens dont il avoit eſſuyé la viciſſitude, ou le peu de ſuccès de ſes vûes ſur le Cardinalat l'euſſent dégouté de ce qu'on appelle le monde, il ſe voüa à la retraite dans une campagne qu'il avoit à quelque diſtance de Naples, où il fonda une Maiſon religieuſe. Quoique d'une ſanté foible, comme il l'inſinue en pluſieurs endroits, il fournit une aſſés longue carriere: car il avoit 70. ou 72. ans, lorſqu'il mourut. Les opinions ne varient qu'entre ces deux dates.

Les témoignages de tous es Sçavans & des plus illu- tres Perſonnages de l'Italie, e réuniſſent en ſa faveur, & ont concouru à lui former ine grande réputation.

Quoique l'Arcadie n'ait pas fait la matiere des plus grands éloges qu'on a accordés à la nemoire de Sannazar, on eſt pourtant généralement con- venu du mérite de cet ouvra- ge. Il faut avoüer en effet qu'au ſtile près, qui ſoit par la longueur des phraſes ou par l'uſage de certaines expreſ- ions, fait quelquefois perdre à la narration une partie de ſes graces, on ne peut s'empêcher d'admirer la ſinguliere fécon-

dité de l'Auteur, & ſon art à faire des tableaux agréables. En liſant cet Ouvrage on ſe croit tranſporté au ſein des amuſemens champêtres.

Il faut encore rendre une juſtice à Sannazar; c'eſt qu'il a obſervé dans ſes images, & dans ſes expreſſions une décence dont il ne ſe dément en aucun endroit. Il s'eſt à cet égard renfermé dans des bornes qu'ont ſouvent franchies les Auteurs de ſa Nation. Nous nous en étonnerons moins, ſi nous nous rappellons qu'il étoit né d'une famille aſſés conſidérable: qu'il avoit été élevé avec ſoin, & qu'il avoit toujours

êcu dans ces Compagnies
hoiſies, où chez quelque
lation que ce ſoit, la dé-
ence regne ordinairement.

Il me reſte à rendre com-
te de la méthode que j'ai
ivie dans cette traduction.
ıi travaillé à être litteral,
ns être eſclave des tours;
j'ai tâché de prendre un
ile doux & ſimple. Souvent
ıême j'ai hazardé quelques
xpreſſions qui ſont, pour ain-
dire, hors de mode, mais
ui m'ont paru aſſés conve-
ables à un ſujet purement
ıampetre, & à l'état de ſim-
es Bergers; j'en ai cepen-
ant uſé le moins qu'il m'a
é poſſible. D'ailleurs cette

eſpece de licence m'a ſemblé d'autant plus excuſable, que ces ſortes d'expreſſions ſervent à mieux ſoutenir la naïveté du ſujet.

PREAMBULE

PRÉAMBULE
DE L'ARCADIE
DE SANNAZAR.

LES arbres élevés & touſus dont la ſimple nature, ſans le ſecours de l'art, couvre le ſommet des plus affreuſes montagnes, plaiſent communément plus à la vûe, que les plantes bien cultivées & formées par une main habile pour orner les jardins. L'oreille eſt plus flatée du ramage naturel des oiſeaux qui volent en liberté dans les bois, que du chant étudié des oiſeaux qui ſont au ſein des Villes renfermés dans des cages magnifiques.

De même, à mon avis, une ruſtique chanſon tracée ſur l'écorce du hê-

tre, ne plaît pas moins, que les plus beaux vers inſcrits ſur les feuillets d'un Livre brillant d'or ; & le chalumeau dont le Berger fait retentir les prairies émaillées, rend des ſons peut-être plus agréables, que ces inſtrumens recherchés, dont retentiſſent les Palais des Grands.

N'eſt-il pas vrai encore qu'une fontaine naturelle, qui ſortant du rocher, fuit au milieu d'un verd gazon, flate plus le goût & les yeux, que les eaux qui par un art ingenieux ſont ornées de la blancheur du marbre & de l'éclat de l'or ? Je puis donc dans ces plaines ſolitaires hazarder de faire entendre aux arbres qui m'écoutent, & au petit nombre de Bergers qui habitent nos bois, quelques Eglogues ruſtiques, & ſans autres ornemens que ceux de la Nature, telles qu'à l'ombre des arbres & au bruit des fontaines, j'ai entendu les Bergers d'Arcadie les chanter. On a vû mille fois les Dieux des montagnes, charmés de ces chanſons, leur prêter un oreille attentive, & les jeunes Nymphes ſacrifiant à ce plaiſir le plaiſir de la chaſſe, laiſſer le carquois & l'arc au pié des

bins du Menale & du Lycée. Auſſi rouverois-je, ſi j'en avois la liberté, plus de gloire à enfler le ruſtique chalumeau que Dametas donna furtivement à Coridon, qu'à faire parler la flute ſonore de Pallas, qui ſervit au téméraire Marſias pour ſon malheur, à défier Apollon. Un petit eſpace de terre bien cultivé, ne vaut-il pas mieux qu'un eſpace plus étendu, mais abandonné aux horreurs de la ſterilité?

PROSE PREMIERE.

SUR le ſommet du Partenio, dans la champêtre Arcadie, eſt une plaine d'une petite étenduë, comme ſa ſituation le comporte, mais agréable, & tellement remplie d'une herbe fine & fraiche tout à la fois, que ſi la brebis n'y portoit pas ſa dent gloutone, on y trouveroit en tout tems de la verdure. Là, ſi je ne me trompe, on voit douze ou quinze arbres d'une ſi rare beauté, qu'on diroit à les voir, que la ſçavante nature auroit

pris plaiſir à les former ; ſéparés par un intervalle raiſonnable, & rangés ſans art, ils relevent encore par leur ſingularité la beauté naturelle d'un lieu ſi charmant. Le ſapin deſtiné aux hazards de la navigation ; le chêne plus dur & plus noueux ; le frêne élevé, le plane agréable ; cet arbre à petites feüilles dont Hercule ſe couronnoit, en qui vivent les filles déſolées de Climene & d'Apollon, tous enſemble forment par leur ombrage un des principaux ornemens de cette aimable & riche prairie. On y voit d'un côté le chataigner noueux, le boüis feuillu, le pin à feuilles pointues & fruits durs. De l'autre le hetre épais, le tilleul incorruptible, le fréle tamarin, & le palmier compagnon de la victoire & du triomphe. Mais au milieu, près d'une claire fontaine, on voit s'élever entre tous, ainſi que le but dans l'arène, un ciprès plus digne encore, s'il étoit poſſible, d'Apollon lui-même, que du jeune homme qui lui donna ſon nom. Ces arbres, loin d'empêcher le Soleil de porter ſes rayons juſqu'au fond du boſquet qu'ils forment, leur don-

nent un ſi libre paſſage, qu'il n'eſt preſqu'aucune partie de la prairie qui n'en jouiſſe à ſon tour. Et quoiqu'en toute ſaiſon ce lieu ſoit agréable, l'arrivée du Printems lui donne encore des charmes nouveaux. C'eſt en cét endroit que les Bergers conduiſant leurs troupeaux viennent des montagnes voiſines ſe raſſembler, & qu'ils s'exercent à mille jeux differens; lancer le javelot, tirer au blanc, ſauter, luter, & le plus ſouvent chanter & jouer du chalumeau: voilà ce qui fait l'objet de l'émulation commune & la gloire du vainqueur. Mais un jour entr'autres, que preſque tous les Bergers des environs étoient raſſemblés avec leurs troupeaux en ce lieu, & que chacun cherchant à s'amuſer contribuoit à former une fête charmante: Ergaſte ordinairement le plus enjoué & le plus gay de tous, étoit couché ſeul au pié d'un arbre, immobile comme une pierre ou comme l'arbre même, il paroiſſoit reveur ſans aucun ſouci de lui-même, ni de ſon troupeau. Selvaggio, touché de compaſſion, commença pour charmer ſes ennuis, à chanter de la ſorte.

PREMIERE E'GLOGUE.

SELVAGGIO ET ERGASTE.

SELVAGGIO.

D'OU vient, cher Ergaſte, le morne ſilence où je te vois plongé? Il eſt dangereux de laiſſer les brebis errer à leur gré. Regarde celles qui paſſent au-delà du ruiſſeau; voi ces deux moutons qui courent enſemble, & paroiſſent s'accorder pour ſe heurter en même tems de front. Remarque comme tout le troupeau vient encourager le vainqueur, & l'accompagner; & comme il chaſſe honteuſement le vaincu dont il ſemble mépriſer la foibleſſe. Les loups ne ſont que plus à craindre, plus ils ſont cachés; & les chiens s'endorment lorſque le Berger ne les tient pas alertes. Déja, les oiſeaux, joyeux d'avoir échapé à la froidure, préparent des nids aux fruits de leurs amours. La neige fond, & coule en torrent, du haut des monta-

gnes ; les fleurs commencent à émailler la verdure. La jeune feuille garnit la branche qui l'a nourrie ; le tendre agneau bondit dans la prairie ; le fils de Venus toujours avide de victimes, reprend ſon arc tout-puiſſant. L'hirondelle & le roſſignol viennent pour quelque tems rappeller plaintivement les malheurs de Progné & de Philomele. Il eſt aujourd'hui ſi peu de Bergers qui chantent à l'ombre de nos bois, que l'on ſe croiroit volontiers dans les deſerts de la Scythie, ou dans les plaines arides de l'Ethiopie : & puiſqu'il n'en eſt preſque plus, dédommage-nous de cette diſette, & chante-nous quelque chanſon ; le tems y convie.

ERGASTE.

Non, ami Selvaggio, ces retraites ſombres n'ont encore vû que des hiboux, & d'autres oiſeaux de mauvais augure. le Printems & ſes beaux jours ne reviennent plus pour moi. Je ne vois ni fleurs ni verdure qui m'amuſent. Il ne ſe preſente à mes yeux que des épines & des ronces, dont la ſeule image bleſſe mon cœur. Le Ciel pour

moi eſt toujours obſcurci de nuages ; & les jours qui ſont pour les autres des jours ſereins & temperés, ne ſont pour moi que des nuits d'hiver ou des tems d'orage & de pluye. Le monde peut finir, ſans que j'en ſois ébranlé. Je le ſouhaite même, & mon cœur ſemble en concevoir d'avance quelque joye. Que les élemens ſe confondent ; & que les foudres de Jupiter tombent ſur nous, comme elles tomberent ſur les Géans impies ! Je le regarderaicomme un bien. Eh ! comment veux-tu que mon cœur abbatu s'occupe du ſoin de ce pauvre troupeau que peut-être je voudrois voir diſperſé par les loups? Je ne trouve d'autre ſoulagement dans mon infortune que de reſter ſeul au pié d'un érable ou d'un hêtre, d'un ſapin, ou d'un liége. Lorſque je ſonge à celle qui m'a déchiré le cœur, je deviens tout de glace ; nulle autre penſée ne m'occupe, & inſenſible à force de ſenſibilité je me conſume & m'anéantis.

SELVAGGIO.

Ta douleur me ſaiſit moi-même,

& ſi je rappelle mes ſens, ce n'eſt que pour te demander quelle eſt la cruelle qui produit en toi un ſi étrange changement. Dis-le-moi, de grace, je te garderai le ſecret.

ERGASTE.

Mènant un jour mon troupeau vers le ruiſſeau, j'apperçois au milieu un aſtre brillant; je me vois en même tems enchaîné par deux treſſes blondes; un viſage plus beau que le lait & la roſe, ſe peint au fond de mon cœur; il ſe grave profondément dans mon ame; il en devient le tiran. Ainſi, je fus ſurpris; ainſi je ſubis un joug, tel que nul homme n'en a connu un ſemblable, tel qu'il ſurpaſſe toute idée. Elle étoit pendant la plus grande ardeur du Soleil, au milieu de l'eau; elle ſe baignoit à peine juſqu'aux genoux, & lavant un voile, elle chantoit. Helas! à peine m'a-t-elle apperçû, qu'elle ceſſe tout-à-coup de chanter. Pour comble de malheur, honteuſe d'être vûë, elle ſe recouvre de ſes habits, & ſe plonge dans l'eau juſqu'à la ceinture. le déſeſpoir me ſaiſit; je tombe preſque mort; elle vient à mon

ſecours, verſant des pleurs, & jettant des cris qui attirent bientôt tous les Bergers répandus dans les environs. On eſſaye mille moïens de me rappeller à la vie ; mes ſens égarés reviennent enfin, & je revoi la lumiere. Mais, comme ſi l'inhumaine ſe fût reproché ce moment de pitié, elle fuit, & ne me laiſſe que plus amoureux. En vain nuit & jour je l'appelle à mon ſecours, elle eſt inflexible & ſourde à mes cris. Ces bois, les ruiſſeaux, les montagnes, les bêtes ſauvages, les Bergers ſçavent quel eſt mon amour ; mes ſoupirs, & mes pleurs les en inſtruiſent ſans ceſſe. Mon troupeau ſçait combien de fois le jour je redis le nom de la Bergere; ſoit qu'il paiſſe dans le bois; ou qu'il repoſe dans l'étable, l'Echo repete à tout moment ce nom charmant qui flate mon oreille. Ces arbres ne parlent que d'elle, & me montrant ſon nom gravé ſur leur écorce, m'invitent eux-mêmes à pleurer & à chanter. C'eſt pour elle que joutent le taureau & le Belier.

PROSE SECONDE.

NOus étions également ſurpris & touchés des diſcours attendriſſans d'Ergaſte; ſa voix affoiblie, ſes plaintifs accens nous arrachoient des ſoûpirs; mais la pâleur de ſon viſage extenué; le déſordre de ſes cheveux, & l'abbattement de ſes yeux baignés de larmes, auroient ſuffi pour exciter notre pitié. Lorſque ſon ſilence eut fait taire les échos d'alentour, il ne ſe trouva pas un ſeul de nous qui eût le courage de recommencer les jeux, ni de ſe livrer aux amuſemens que nous avions interrompus. La compaſſion étoit ſi générale & ſi vive, que nous cherchions à l'envi à conſoler le Berger, à l'encourager, à lui reprocher même l'excès de ſa douleur, & à lui offrir des conſeils moins faciles, ſans doute, à ſuivre qu'à donner; cependant le Soleil baiſſoit, le cri importun du grillon annonçoit l'approche de la nuit. Et ne voulant point abandonner Ergaſte à lui-même, nous le levâmes malgré lui, & nous nous mîmes à réconduire lentement nos

troupeaux vers leur demeure accoutumée. Nos Bergers, pour tromper l'ennui du chemin, jouoient tour-à-tour de la flûte, & cherchoient dans leur mémoire des chanſons nouvelles. L'un animoit ſes chiens, l'autre appelloit ſes brebis par leur nom. Qui ſe plaignoit des rigueurs de ſa Bergere; qui publioit bonnement ſes faveurs; d'autres enfin s'amuſoient à mille petits jeux ou à ſe faire des niches, tant que chacun regagna ſa cabane. Pluſieurs jours ſe paſſerent de la ſorte, lorſqu'un matin aiant, comme à l'ordinaire, mené mes brebis paître l'herbe encore couverte de roſée, & jugeant, par la chaleur, qu'il étoit bientôt tems d'aller avec elles joüir de la fraîcheur de l'ombre, & du doux zephire; je m'acheminai vers une vallée agréable & peu éloignée, raſſemblant à chaque pas celles de mes brebis qui s'écartoient dans le bois. Ma route n'étoit pas encore fort avancée, lorſque je rencontrai un Berger nommé Montan, qui cherchoit, comme moi, à éviter l'exceſſive chaleur. Pour ſe garentir du Soleil, il s'étoit couvert la tête de feuillages; il conduiſoit ſon

roupeau, joüant ſi agréablement de
a flûte, que les bois ſembloient y
rendre encore plus de plaiſir qu'à
ordinaire. Enchanté de cette harmo-
ie : Ami, lui dis-je, d'un ton ra-
ouci, puiſſent les Nymphes favo-
ables écouter attentivement tes chan-
ons ! & puiſſent tes agneaux épar-
nés par le loup cruel, & couverts
e la laine la plus blanche, te don-
er un profit aſſuré. Ne me refuſe
as le plaiſir de t'entendre ; nous
ous appercevrons moins de la cha-
ur du Soleil, & de l'incommodité
u chemin ; & ne t'imagine pas que
a priere ſoit gratuite: je te deſtine un
âton de mirte noueux, les extrêmités
ont garnies de plomb bien poli ; au
aut eſt une tête de belier avec ſes cor-
es ſi parfaitement gravée de la main
e Corithée le Laboureur arrivé de la
rtile Eſpagne, que Toribio le plus ri-
he de nos Bergers voulut me donner
n échange un de ſes chiens grands de-
tructeurs de loups ; mais il ne put,
nalgré ſes efforts, l'obtenir de moi.
C'eſt ce bâton qui ſera tien, ſi tu veux
hanter. Alors Montan ſans ſe faire
rier davantage, & continuant de
narcher, commença ainſi.

EGLOGUE SECONDE

MONTAN, URANIO.

MONTAN.

ALLE'S, mes brebis, maintenant que vous êtes raſſaſſiées, allés à l'ombre délicieuſe de ces hêtres, vous dérober à l'ardeur du Soleil en ſon midi. Vous m'y entendrés célébrer les yeux ſerains, la chevelure blonde, les mains de ma Bergere, & les graces qui l'accompagnent. Tandis que ma voix s'unira au murmure du ruiſſeau, vous irés lentement paître la jeune fleur, l'herbe tendre & la feuille naiſſante..... Si ce que je voi n'eſt pas un tronc d'arbre, ou une pierre, c'eſt un Berger apparemment fatigué, qui dort là-bas dans ce vallon. A en juger par l'habillement, & par la taille, & par ce chien blanc, c'eſt, ou je me trompe, Uranio, dont les chanſons agréables autant qu'harmonieuſes s'accor-

lent ſi parfaitement avec le ſon de na flûte.

Brebis, Bergers, alerte. Surement e loup ruſé eſt en campagne & fait nille déſordres. Voici deux chemins. Entrés promptement dans celui que e vous montre au milieu de la monagne, faites peur au loup. C'eſt touours dans quelqu'un de ces buiſſons u'il ſe met en embuſcade, & que ſans ormir jamais, il guette nos troupeaux u paſſage. Que perſonne ne s'intinide. Je connois bien les loups. Alons, allons en avant. Avec un bâon ſeulement, je les ferai reculer auſi-tôt. Qui ſera plus content que moi, i j'ai le bonheur de conduire mon roupeau ſans accident? Allés, breis, comme à votre ordinaire, Alés ſans crainte; ne vous ſéparés point. i je ne me trompe, le loup n'eſt pas oin, je l'ai entendu dès le matin. Tai, tai, Melampe; Adro. A force 'aboyer, écartés l'ennemi. Que chaun ſoit en garde contre l'artifice du oup qui enleve nos brebis. Auſſi ce nalheur n'arrive-t-il gueres que par otre faute. Quelques Bergers plus yiſés ne ſe fient point à leurs chiens;

ils ferment leurs parcs de hayes bien fortes & bien élevées ; & c'eſt à leur vigilance qu'ils doivent le lait & la laine qui font en toute ſaiſon leur richeſſe. La neige en Mars ne les effraye point ; il ne leur arrive jamais de perdre de chévre, pour l'avoir oubliée dehors. Les deſtins leur ſont favorables ; les ſorts ne nuiſent point à leurs agneaux. On ne craint pas pour eux le danger des mauvaiſes herbes, ou celui des enchantemens : au lieu que les nôtres ſemblent mourir en reſpirant. Les loups ne s'attaquent point à ces troupeaux-là ; ils craignent, ſans doute, les précautions des Bergers riches. Pourquoi faut-il qu'ils s'adreſſent toujours à nos troupeaux ? Nous voici enfin arrivés ſans mauvaiſe rencontre en ce lieu, qui m'invite à commencer mes complaintes amoureuſes. Uranio, réveille-toi donc ; allons pareſſeux ; pourquoi faire ainſi du jour la nuit ?

URANIO.

Je me repoſois, Montan, dans ces grottes. Vers minuit, mes chiens m'ont reveillé en aboyant après le

loup. Moi, auſſi-tôt de crier au loup, au loup, Bergers, alerte, courés au loup, je n'ai pû me rendormir de toute la nuit; après avoir bien compté mon troupeau, le ſommeil m'avoit ſurpris au point du jour ſous cet ormeau.

MONTAN.

Veux-tu chanter avec moi ? allons, commence.

URANIO.

Non, mais je promets de te répondre.

MONTAN.

Quelle chanſon choiſirai-je ; j'en ſçai bien une centaine; celle *du cruel tourment*, ou celle qui commence: *Mon cœur, ma belle;* ou bien celle-ci, *Ah ! cruelle deſtinée.*

URANIO.

De grace, dis-nous celle que je t'entendis avanthier chanter à midi dans le hameau.

MONTAN.

Soit; à force de pleurer, j'imite la

neige que le Soleil diſſout, ou le brouillard que le vent diſperſe, & je ne ſçai que devenir. Jugés quel doit être mon tourment.

URANIO.

Jugés, quel doit être mon tourment; j'imite la cire que le feu fait diſparoître, ou la flâme que l'eau éteint. Cependant je ne cherche point à rompre mes fers, tant mon tourment me paroît agréable, tant je trouve de douceur dans mes larmes.

MONTAN.

Tant mon tourment me paroît agréable : tant je trouve de douceur dans mes larmes. Je chante, je languis cependant, & je cours après un baſiliſc ; ainſi le veut le ſort ou mon égarement.

URANIO.

Ainſi le veut le ſort ou mon égarement ; je vais de vallon en vallon cueillir des fleurs, & des feüilles pour en former des guirlandes ; & je cherche à force de pleurs à apprivoiſer un Tigre.

MONTAN.

Ma chere Philis, plus blanche que le lis, plus belle que l'émail des prés; mais plus farouche que la biche, plus cruelle pour moi, que la Nymphe changée en roſeau ne le fut pour ſon amant : ma Philis, pour prix de tant de ſouffrances, déploye au vent ta blonde chevelure !

URANIO.

Ma chere Tirrena, toi dont la couleur égale la roſe en ſon matin, & le lait le plus pur; Tirrena plus legere que le Dain, toi qui après avoir embraſé mon cœur, lui es plus cruelle que la Nymphe qui fut transformée en laurier : Seulement pour guérir ce cœur que tu as bleſſé, tourne vers moi ces yeux où réſide l'amour !

MONTAN.

Bergers qui nous écoutés ! ſi quelqu'un de vous a beſoin de feu pour réchauffer ſon Troupeau, qu'il vienne ici; il trouvera en moi une Salemandre; monſtrueux aſſemblage de ſentimens oppoſés, qui toujours ſe conſume

davantage depuis l'inſtant où je ſurpris ce tendre regard, dont le ſouvenir me brûle encore, & me glace à la fois.

URANIO.

Bergers, qui pour éviter la chaleur, cherchés un ruiſſeau coulant à l'ombre, venez à moi. Privé de joye & d'eſperance, je verſe un torrent de larmes, depuis l'inſtant où j'apperçus cette main charmante qui a arraché de mon cœur tout autre amour.

MONTAN.

Mais la nuit déploie ſes voiles; l'ombre deſcend des montagnes dans la plaine; les étoiles & la Lune nous guident. Déja mes brebis raſſemblées ſortent du bois; elles ſçavent le tems & l'heure de retourner au bercail. Suivons-les, Uranio. Nos camarades nous attendent. Ils craignent peut-être qu'il ne nous ſoit arrivé quelque malheur.

URANIO.

Montan, mes camarades ne ſont point inquiets de mon retardement.

l faut que le troupeau paiſſe ; je ne :roi point qu'on ait aucun ſouci de noi. J'ai ici du pain & quelque au- re choſe. Si tu veux reſter avec moi, ût-il tonner & pleuvoir, tu me ver- as demeurer, tant qu'il y aura du in dans cette bouteille.

PROSE TROISIE'ME.

APRE's cette chanſon, nous nous levâmes tous, & laiſſant Uranio vec deux de nos Camarades, nous ſui- îmes nos troupeaux, qui ſous la gar- e de nos chiens vigilans avoient déja ıgné quelqu'avance. Quoique le che- ın fût couvert de grands ſureaux ›ais de feuilles & de fleurs, la Lune oit ſi claire que nous voyions à nous ›nduire comme en plein midi. Mar- ıant ainſi doucement par la nuit la lus calme & la plus belle, nous iſonnions ſur les chanſons que nous ions entendues, loüant beaucoup ıimable début de Montan, & plus ıcore la maniere aſſurée dont Ura- o, à peine éveillé, avoit ſi bien ré-

pondu à la chanſon commencée. Pendant que chacun remercioit les Dieux propices de lui avoir procuré un plaiſir ſi vif & ſi peu attendu, & que nous continuions notre route en diſcourant, nous entendions le cri du phaiſan ; & le ſilence que nous gardions de tems en tems pour l'écouter, donnoit à nos propos des graces qui leur auroient manqué, s'ils n'avoient pas été auſſi agréablement interrompus.

Arrivés joyeuſement à nos cabanes, nous nous reposâmes après un repas champêtre, comme à l'ordinaire, ſur de la feuillée; nous attendions avec impatience le lendemain ; on devoit ce jour-là célébrer avec ſolemnité la fête de Palés, Déeſſe des Bergers.

L'aurore & le chant des oiſeaux diſperſés ſur les arbres, eurent à peine annoncé l'approche du jour, que chacun ſe leve, & ſonge à parer ſa bergerie de feuillages. On met ſur les portes des guirlandes de geneſt ; puis brûlant devotement autour des troupeaux la plus pure fleur du ſouffre, on fait des prieres pour détourner les maux qui pourroient leur arriver.

Toutes les cabanes retentiſſoient du ›ruit de divers inſtrumens. Tout étoit onché de myrtes ; les hommes & les ınimaux jouiſſoient également du re›os, que tous les inſtrumens qui ſer'ent à l'agriculture annonçoient par es bouquets de fleurs nouvelles dont ils étoient ornés. Il n'étoit Laboureur ui ſe proposât le moindre travail. Tous au-contraire joüoient jeux genils, & chantoient des chanſons amoeuſes autour des bœufs qui ce jour-là n'avoient pour liens que des guirlanles. Ce n'eſt pas tout ; on voioit de eunes garçons & de jeunes filles diſ›erſés, marquer par des jeux enfantins a commune allegreſſe.

Nous cependant, nous marchions ous enſemble vers le Temple, porant les offrandes que nous avions ›romiſes au tems de nos diſgraces paſées. Lorſque nous ſommes arrivés aux narches qui en précedent l'entrée, ıous voions la porte ornée de peinures qui repréſentoient quelques bouquets de bois, & des côteaux garnis l'arbres touffus, & parés de mille leurs differentes. On remarquoit des roupeaux paître dans les prairies

émaillées, ſous la garde des chiens, dont on diſtingnoit les traces imprimées dans la pouſſiere. Des Bergers repréſentés, les uns s'occupoient à traire leurs brebis; les autres à tondre la laine; quelques autres jouoient de la cornemuze, ou ſembloient s'étudier à mettre leurs voix à l'uniſſon des inſtrumens. Mais ce qui me frapa davantage, c'eſt un groupe de Nymphes nues, à demi cachées derriere un tronc d'érable; elles rioient de voir un mouton qui s'efforçoit d'atteindre une branche de charme, pour la pincer, tandis qu'il avoit autour de lui de l'herbe en abondance, & dont il pouvoit jouir ſans peine. Quatre Satires avec des cornes à la tête, & des piés fourchus s'approchoient des Nymphes, & cherchoient à la faveur d'un buiſſon de lentiſques à les ſurprendre. Les Nymphes les remarquant prenoient la fuite à travers le bois, & affrontoient les épines & les cailloux. Une d'elles plus legere s'étoit ſauvée ſur un charme, d'où elle ſe défendoit avec une longue branche à la main. Les autres s'étoient jettées à la nage dans un ruiſſeau, dont l'eau tranſparente ne déroboit preſque

reſque rien de leur blancheur. Echa-
ées au danger, elles étoient aſſiſes
ır le bord oppoſé, laſſes, hors d'ha-
ine, eſſuyant leurs cheveux mouil-
és, & ſemblant par leurs geſtes &
urs diſcours ſe mocquer des Satires
ui n'avoient pû les attraper.

On y remarquoit auſſi Apollon qui
ppuyé ſur un bâton d'olivier ſauva-
e, gardoit au bord d'un ruiſſeau les
oupeaux d'Admete, & qui à force
'obſerver deux taureaux joutant en-
mble ne s'apercevoit point que Mer-
ure en habit de Berger, & couvert
'une peau de chévre, lui détournoit
es vaches. Près de là étoit le déno-
iateur Battus changé en pierre, &
ont le doigt étendu ſembloit encore
vertir Apollon.

Plus bas Mercure aſſis ſur une pier-
e, ne paroiſſoit occupé que du ſoin
e faire parler ſa muſette, & regar-
ant du coin de l'œil près de lui une
eniſſe blanche, il cherchoit par mille
noyens à tromper le vigilant Argus.

De l'autre côté, étoit, au pié d'un
iétre élevé, un Berger dormant au
nilieu de ſes chevres, & ſon chien
eurant la panetierre qu'il avoit miſe

ſous ſa tête. Et ce Berger, à en juger par les regards complaiſans de la Lune, paroiſſoit être Endimion. Près de lui étoit Paris commençant à écrire avec la pointe de ſa faucille le nom d'Oenone, & interrompu par l'arrivée des trois Déeſſes qui ne cachant rien de leurs charmes, demandoient à être jugées. Mais ce qui flatoit également l'eſprit & les yeux, c'étoit l'idée du Peintre, qui ayant repreſenté Junon & Minerve d'une beauté que rien ne pouvoit ſurpaſſer, & craignant de ne pas donner à Venus la ſuperiorité ſur les deux autres Déeſſes, comme il convenoit, s'étoit aviſé, pour déguiſer ſon impuiſſance, de la repreſenter tournant le dos. Je vis encore dans le même morceau de peinture beaucoup de ſujets agréables, mais dont je n'ai plus qu'un ſouvenir imparfait.

Entrés dans le Temple, & arrivés à l'autel où étoit la figure de la Déeſſe que nous venions honorer, nous trouvâmes le Sacrificateur couvert de vêtemens blancs, & couronné de feuilles vertes, ainſi que l'exigeoit la ſolemnité, qui dans un ſilence reſpecta-

ole, nous attendoit pour commencer les cérémonies preſcrites. A peine, il nous eut vûs raſſemblés autour de l'autel, qu'il égorgea de ſes propres mains une jeune brebis blanche; il en tira les entrailles qu'il jetta devotement dans le feu ſacré, en y mêlant des parfums, des branches d'olivier vierge, de bois de reſine & de laurier, avec de l'herbe ſabine. Puis y répandant un vaſe de lait tiede, les bras étendus vers l'Orient, & les genoux en terre, il dit :

Déeſſe adorable, toi dont la merveilleuſe puiſſance a plus d'une fois éclaté dans nos beſoins, daigne prêter l'oreille aux prieres de ce peuple qui m'environne : il vient avec humilité te demander pardon de ſes fautes, ſi quelqu'un s'eſt aſſis, ſans le ſçavoir, ſous quelque arbre conſacré ; ſi en entrant dans les ſaints bocages, on a troublé les chaſtes Driades & les Dieux Faunes dans leurs paſſetems ; ſi dans quelque extrémité on a attenté avec la faux ſur la feuille des bois ſacrés, pour nourrir les brebis affamées ; enfin ſi les troupeaux ont foulé l'herbe des tombeaux, ou troublé

la pureté des fontaines ; daigne appaiſer les Divinitez qui ſeroient offenſées ? garanti de tous maux les brebis innocentes & leurs maîtres. Fai que nos yeux prophanes n'apperçoivent point les chaſtes Nymphes dans les bois, ni la Déeſſe ſe baignant dans les claires fontaines, ni le Dieu Faune parcourant en colere les plaines dans l'ardeur du midi; préſerve nos troupeaux de tout enchantement ou malefice, & les tendres agneaux du coup d'œil empoiſonné des envieux. Conſerve la troupe vigilante des chiens qui défendent nos timides brebis. Fai que nulle ſaiſon ne nuiſe à nos troupeaux ; qu'ils rentrent le ſoir auſſi nombreux qu'ils ſont ſortis le matin, & qu'on ne voye aucun de nos Bergers rapporter en pleurant la peau enſanglantée de quelque victime, à peine arrachée à la dent du loup affamé ! Loin d'eux la diſette ; qu'ils aient de l'herbe & des feuilles en abondance ! Qu'une eau claire puiſſe toujours leur ſervir de boiſſon & de bain ; & qu'abondant en lait, en petits, en laine blanche & fine, ils faſſent par leur produit les délices de leurs maîtres !

Ces prieres dites quatre fois de ſuite & repetées autant de fois par nous, chacun pour ſe purifier ſe lava les mains dans l'eau d'une fontaine courante ; & après avoir allumé de grands feux de paille nous nous mîmes à ſauter adroitement par-deſſus, pour expier nos fautes paſſées.

Après ces pieuſes cérémonies, & ces ſacrifices ſolemnels, nous ſortîmes du Temple par une autre porte, & nous entrâmes dans une belle prairie, dont l'herbe n'avoit jamais été broutée, & qui n'avoit certainement fléchi que ſous les piés des Nymphes. Les fleurs mêmes qui émailloient la verdure avoïent ſi bien conſervé leur fraîcheur & la vivacité de leurs couleurs, que je ne crois pas que l'abeille en eût encore approché. On voyoit s'y promener de gentiles bergeres, qui formoient à chaque pas des guirlandes fraiches, & qui les mettant en mille façons differentes ſur leurs blondes chevelures, travailloient à l'envi à joindre de nouveaux charmes à ceux qu'elles tenoient de la nature. Galizio remar-

qua ſans doute la Bergere qu'il aimoit. Du moins, après quelques ſoupirs, & ſans attendre nos prieres, il nous chanta la chanſon ſuivante au ſon de la flûte de ſon cher Eugenio.

TROISIE'ME EGLOGUE.

GALIZIO *ſeul.*

SUR les bords émaillés d'un eau claire & pure, dans un bois paré le mille fleurs, j'apperçus un Berger couronné d'olivier. Un jour du mois qui précede le mois d'Avril, il chanoit dès le matin, aſſis au pié d'un orme.

Les oiſeaux répandus ſur les arbres d'alentour lui répondoient par leur ramage, & le Berger ſe tournant vers le Soleil commença de la ſorte:

Hâte-toi de paroître, aimable Berger, viens par tes rayons brillans colorer notre horizon, & peindre d'avance à nos yeux les charmes du mois de Mai; prolonge ta courſe, en t'élevant plus qu'à l'ordinaire, pour laiſſer plus longtems ta ſœur dans les bras du ſommeil, & que les Etoiles soient lentes à paroître à ſa ſuite. Si tu t'en ſouviens, tu fus Berger ainſi que nous.

Collines, rochers, forêts qui m'environnés, prêtés l'oreille à mes ruſtiques chanſons ; tendres agneaux, ceſſez de craindre la fureur des loups ! Que la nature reprenne ſa premiere forme ! Que la roſe faſſe l'ornement des plus ſauvages arbriſſeaux ! Que le raiſin croiſſe ſur la plus dure épine ! Que le chêne diſtille le miel le plus doux, & que les fontaines toujours pures roulent un lait délicieux !

Que la verdure & les fleurs croiſſent en abondance ! Que les plus ſauvages animaux quittent leur ferocité ! Que les Amours joyeux viennent ſans traits & ſans flambeaux faire leurs jeux enfantins ! Que les Nymphes chantent à l'envi ! Que les Faunes & les Silvains vêtus bizarrement ſe livrent aux plaiſirs de la danſe ! Que les prairies & les eaux qui les arroſent n'offrent rien que de riant ! & qu'aucun nuage ne paroiſſe aujourd'hui ſur notre horizon.

C'eſt en ce jour de joye que nâquit ma charmante Beauté, & que les vertus en renaiſſant firent revoir au monde cette pureté de mœurs depuis ſi long-tems bannie & inconnuë :

C'eſt en l'honneur de ce jour que j'écris ſur tous les hétres de nos bois ; il n'y a point d'arbre qui ne porte le nom de mon Amarante, de cette Bergere, qui ſeule peut charmer mes ennuis, & pour qui ſans ceſſe je pleure, & je ſoupire. Qu'auſſi long-tems que le fauve peuplera ces montagnes ; que le pin portera des feuilles pointues ; que les rivieres courront en murmurant vers la mer qui les reçoit dans ſon ſein, & qu'il y aura ſur la terre des Amans flottans entre les craintes & l'eſperance, ſoient à jamais célébrés le nom, les mains, les yeux, la chevelure de celle qui depuis ſi long-tems fait mon tourment, & pour qui ſeule ma triſte & malheureuſe vie me peut être douce & précieuſe.

Jour heureux ! ſois toujours également ſerain !

PROSE QUATRIE'ME.

CETTE chanſon fit un merveilleux plaiſir à tous les Bergers. Quelques-uns louerent la voix harmonieuſe de Galizio ; d'autres admirerent cette amenité & cette douceur ſi propres à ſubjuguer le cœur le plus rebelle à l'amour. Pluſieurs ſe récrierent ſur la gentilleſſe des vers, ſi peu connuë des Bergers ordinaires ; plus encore ſur la fineſſe avec laquelle il s'etoit exprimé, en diſant : *Le mois qui précede le mois d'Avril.* S'il avoit nommé ce mois ſi fâcheux pour les Bergers & leurs troupeaux, il auroit troublé la joye d'un ſi beau jour. Moi qui n'avois pas moins d'envie de ſçavoir qui étoit cette Amarante, que de plaiſir à entendre une chanſon ſi tendre, tandis que je prêtois l'oreille aux paroles du Berger amoureux, je promenois mes regards attentifs ſur la troupe des Bergeres. Et je m'imaginois que les mouvemens involontaires de celle qui s'entendoit chanter par ſon Amant, me la feroient ſûrement deviner.

Je les examinois tour-à-tour ; j'en remarquai une enfin qui me parut l'emporter ſur les plus belles. Sous un voile délié qui empêchoit ſes cheveux de flotter, paroiſſoient deux yeux vifs & animés. Telles on voit briller les étoiles dans un tems ſerein. Un viſage plus long que rond, mais d'une forme parfaite, blanc ſans fadeur, & ſoutenu d'un coloris admirable raviſſoit les regards ; ſes lévres euſſent fait honte à la roſe en ſon matin. Soit qu'elle parlât, ou qu'elle ſourît, on remarquoit de ſi belles dents que l'Orient n'a point de perles qui les puſſent ſurpaſſer. Puis portant mes yeux ſur un ſein d'albâtre, j'apperçus à travers un vêtement leger, comme deux petites pommes qui placées artiſtement par la nature, formoient un chemin vers d'autres charmes, dont l'idée ſeule me raviſſoit. Sa taille étoit fine & déliée. La Bergere cueilloit de ſa belle main les fleurs nouvellement écloſes. Au nom d'Amarante, les bras lui tombent involontairement. Elle laiſſe tomber ſans s'en appercevoir, toutes les fleurs qu'elle avoit cueillies ; & ces fleurs forment à ſes

piés un parterre mêlé, je penſe, de vingt couleurs differentes. Dès que revenue à elle-même, elle s'apperçut de ce deſordre, elle rougit ainſi que la Lune, lorſqu'elle eſt attaquée par les charmes des Bergers, ou comme l'Aurore au premier regard du Soleil. Alors pour mieux cacher ſa rougeur, elle ſe panche à terre, ne paroiſſant occupée que du ſoin de ramaſſer ſes fleurs, & de les ſéparer ſelon leurs diverſes couleurs.

Moi, qui avois tout obſervé avec curioſité, je ne doutai point que ce ne fût celle dont j'avois confuſément entendu le nom; mais bientôt, & dès qu'elle eut fait une couronne des fleurs qu'elle venoit de ramaſſer, elle ſe mêla avec ſes Compagnes. Toutes parées des dépouilles de la prairie, & fieres de leur larcin, elles marchoient avec un grace majeſtueuſe, ſi que vous les euſſiés priſes pour des Nayades ou des Napées; & de vrai la varieté de leur coeffure rehauſſoit l'éclat de leur beauté; quelques-unes portoient des guirlandes entrelaſſées de fleurs blanches, jaunes & rouges; d'autres avoient aſſorti la blancheur du lys avec des

fleurs de couleurs foncées ; d'autres s'étoient colorées à force de roſes ſur leur tête ; d'autres avoient oſé affronter la blancheur du jaſmin ; enſorte que chacune en particulier, & toutes enſemble reſſembloient plus à des Déeſſes qu'à de ſimples Bergeres. Auſſi pluſieurs s'écrioient-ils avec raviſſement ; heureux qui peut jouir de tant de charmes ! mais voiant le Soleil s'élever & ſentant la chaleur augmenter, toutes jouant & badinant agréablement entr'elles tournerent leurs pas vers un vallon où la fraicheur s'étoit conſervée. Elles y furent bientôt arrivées, & trouvant en ce lieu des fontaines plus pures que criſtal, elles ſe mirent à laver leurs joues vermeilles ſans art ; puis relevant leurs manches étroites, elles découvroient des bras dont la blancheur prêtoit de nouvelles graces à leurs mains.

Pour nous que ce ſpectacle rendoit encore plus curieux, nous approchâmes auſſi-tôt du lieu où elles s'étoient arrêtées, & non loin de-la nous nous aſſimes ſans ordre au pié d'un chêne.

Là, bien qu'il y en eût parmi nous

pluſieurs qui excelloient à jouer de la flûte, & de la muſette nous nous réunîmes cependant preſque tous à vouloir entendre Logiſto & Elpino chanter tour à tour. Tous deux étoient beaux, & tous deux jeunes, Elpino Chevrier, & Logiſto Berger; l'un & l'autre blonds comme les épics dans leur maturité, l'un & l'autre enfin nès en Arcadie, & également habiles à commencer ou à ſuivre une chanſon.

Logiſto refuſoit de chanter, ſans gageure. Il mit au jeu une brebis blanche & deux agneaux; ſi tu gagnes, dit-il, à Elpino, tu en feras un ſacrifice en l'honneur des Nymphes; mais ſi les deſtins propices m'accordent la victoire, tu me donneras pour prix ton cerf privé. Non, dit Elpino, depuis que je l'ai enlevé à ſa mere juſqu'à ce jour, je l'ai deſtiné à ma chere Tirrena; & c'eſt pour elle que j'ai pris tant de peine à l'élever, le peignant ſouvent au bord des fontaines, & parant ſon bois de bouquets de roſes, & de toutes ſortes d'autres fleurs. Il y a plus, accoutumé à manger avec nous, il paſſe les jours entiers dans nos bois, & le ſoir il ne manque jamais de re-

venir à la maiſon ; & me trouvant irrité de ſa trop longue abſence il me déſarme à force de bonds & de careſſes; mais ce qui me le rend encore plus cher, c'eſt qu'il connoît ſa maîtreſſe, & qu'il a pour elle une prédilection marquée. Il ſouffre qu'elle lui attache un licol, elle en diſpoſe à ſon gré. On le charge d'un joug ; on lui met un bât ; il porte avec joye ſa maîtreſſe, & lui fait traverſer nos larges plaines, ſans peril, comme ſans frayeur. Ce collier fait de coquilles de Mer au bas duquel tu vois une dent de ſanglier qui lui bat ſur la poitrine : Eh bien, c'eſt pour l'amour de moi que ma Tirrena le lui fait porter.

Je ne puis donc mettre mon cerf au jeu ; mais ce que je gage te paroîtra, quand tu l'auras vû, d'un prix égal, ou même ſuperieur à tes agneaux & à leur mere. Je gage d'abord un bouc d'un poil bigarré, grand, bien barbu, coeffé de quatre cornes, accoutumé à joûter avec avantage, & qui ſeul ſans Berger, conduiroit un troupeau, quelque nombreux qu'il fût. Je gage encore une taſſe toute neuve de hétre, à deux anſes du même

bois. Une main habile a gravé au milieu un Priape qui ſerre étroitement entre ſes bras une Nymphe, & lui veut ravir un baiſer. On la voit tranſportée de colere, retirer la tête en arriere, faire les plus grands efforts pour ſe débaraſſer, d'une main lui égratigner le nez, & de l'autre arracher ſa barbe épaiſſe Près de ce groupe paroiſſent trois enfans nuds, & d'une vivacité admirable: un d'eux, pour enlever à Priape la faux qu'il tient à la main, ſaiſit avec adreſſe, ſes doigts groſſiers, & les ouvre l'un après l'autre. Le ſecond mordant avec rage ſa jambe velue fait ſigne au troiſiéme de venir à ſon ſecours; mais celui-ci occupé à acheter une cage de paille & de jonc, pour mettre apparemment des grillons, ne ſonge pas ſeulement à quitter ſon ouvrage; & le Dieu, peu inquiet du complot, n'en ſerre que plus étroitement la Nymphe, & paroît décidé à ne pas la relâcher impunément. Tout cet ouvrage eſt couronné d'une guirlande de pimprenelle liée avec un ruban, où on lit ces mots:

* *Celle qui ſe nourrit de mon tourment eſt née d'un ſemblable racine.....*

Je te jure par les Divinités des fontaines ſacrées, que jamais je ne portai les lévres à ce vaſe, & que je l'ai conſervé prétieuſement, depuis que pour l'avoir, je donnai à un marinier que le hazard avoit amené de fort loin dans nos bois, une chévre & deux grands panniers remplis de lait.

Selvaggio que l'on avoit choiſi pour Juge, ne voulut point permettre de gageure, il prétendit que le vainqueur ſeroit aſſez récompenſé par l'honneur de la victoire, & le vaincu aſſés puni par ſa défaite même. Auſſitôt il fit ſigne à Ofelia de jouer de ſa cornemuſe : il ordonna à Logiſto de commencer, & à Elpino de répondre à ſon tour en chantant. Logiſto ſuivit de près le début d'Ofelia.

* Nous ne trouvons rien ni dans cet Ouvrage, ni dans la vie de l'Auteur qui puiſſe donner la veritable intelligence de cet endroit allegorique. Cela a fait prendre le parti de le traduire litteralement.

QUATRIE'ME EGLOGUE.

LOGISTO, ELPINO.

LOGISTO.

BERGERES, ſi vous deſirés de voir les vers que j'ai compoſés dans ma douleur, ſi vous deſirés d'apprendre combien de fois jour & nuit j'ai erré inutilement dans ces campagnes; il n'eſt ni arbres ni rochers, ni vallons, qui ne vous en inſtruiſent.

ELPINO.

Bergers, il n'eſt ni oiſeaux, ni bêtes ſauvages qui ne connoiſſent mes triſtes accens; ni çavernes, ni rochers qui ne retentiſſent de mes continuels gemiſſemens; ni fleurs ni gaſon qui ne plient mille fois le jour ſous mes pas.

LOGISTO.

Helas! je ne ſçai plus l'heure ni le jour où Amour m'aſſervit dans ces ſauvages retraites; & je ne me ſou-

viens pas d'avoir jamais joui de ma liberté ; mais ſans ceſſe chantant & pleurant à la fois, & ſans ceſſe conſumé, j'ai attendri juſqu'aux chênes & juſqu'aux rochers.

ELPINO.

Montagnes, forêts, fontaines, prairies, rochers ! je vais cherchant, s'il eſt au monde, quelque lieu qui puiſſe adoucir mon tourment ; mais je voi bien qu'un vallon ſeul peut ſuſpendre la triſteſſe de ces accens dont tous les autres lieux retentiſſent.

LOGISTO.

Sauvages habitans de ces campagnes & de ces rochers ! entendîtes-vous jamais de ſi douloureuſes plaintes ? pour l'amour du ciel, répondés. Vites-vous jamais dans aucun de nos vallons, tant d'ardeur noyée de tant de pleurs ?

ELPINO.

J'ai bien paſſé mille nuits dans les larmes, & j'ai attriſté toute la nature. Enfin je me repoſai dans un vallon, où j'entendis, à travers des rochers,

une voix qui me dit : Elpino, le jour viendra bientôt qui mettra fin à tes triſtes accens.

LOGISTO.

Heureux de pouvoir un jour eſperer la fin de tes peines & de tes larmes ! Pour moi je vois chaque jour les forêts, les campagnes, & la nature preſqu'entiere, inondées de mes pleurs, & je pourrois croire que l'herbe, les fontaines, les rochers & les oiſeaux pleurent avec moi.

ELPINO.

Dieux ! ſi cette promeſſe étoit veritable ; quelle plaine, quel vallon entendroit jamais des ſons auſſi doux que les miens ? Oui, comme Orphée, j'animerois les bois & les rochers, & l'on n'entendroit plus dans nos campagnes que colombes & que tourterelles parler de leurs amours heureux.

LOGISTO.

J'exige qu'alors pour honorer mon tombeau, tu offres dans ce vallon, pluſieurs fois le jour, à ma cendre

froide des guirlandes de fleurs fraichement cueillies dans nos prairies, & que tu diſes: O toi ame infortunée, qui as répandu tant de larmes, ſois enfin tranquille ſous cette pierre.

ELPINO.

Logiſto, j'en prens à témoin ces ruiſſeaux & ces rochers: ſi les herbes que j'ai cueillies dans mon vallon; ſi les chants magiques qui ont ſi ſouvent rendu nos champs ſteriles, ne m'ont point trompé, bientôt un jour fortuné changera tes peines en plaiſirs.

LOGISTO.

Plutôt on verra le poiſſon vivre dans les plaines arides, la mer ſe durcir, & les rochers ſe fondre, Ergaſte l'emporter ſur Titire, le Soleil éclairer la nuit, & les étoiles paroître en plein midi, que les arbres de ce vallon ceſſer d'entendre les plus ameres plaintes ſortir de ma bouche,

ELPINO.

Si jamais homme fut nourri dans les larmes & dans le déſeſpoir, ce

fut moi: plaines, vous le ſçavez ; mais eſperant d'abandonner ces lieux fermés par d'affreuſes montagnes, & penſant au bonheur dont je jouirai en ce jour de liberté : je recommence à faire entendre mon chalumeau.

LOGISTO.

Alors ſeulement, mes plaintes pourront ceſſer quand les plus vaſtes prairies ſeront privées de la lumiere en plein midi, ou que les rochers craindront l'atteinte des vents.

PROSE CINQUIE'ME.

DÉJA le Soleil étoit ſur ſon penchant, & peignoit l'horiſon de mille couleurs. On en voyoit un mélange admirable ; & les raïons étoient ſi brillans qu'on les eût pris pour l'or le plus pur. Toutes nos Bergeres quitterent, comme d'un commun accord, les bords de la fontaine où elles s'étoient aſſiſes ; & les deux Amants mirent fin à leur chant. On leur donna des louanges proportionnées au

plaiſir qu'ils avoient donné. Selvaggio ſur-tout ne pouvant diſtinguer qui des deux méritoit le prix, les jugea également dignes de ſes éloges : nous fûmes tous du même avis. Et penſant qu'il étoit tems de regagner nos maiſons, nous nous mîmes en chemin. Nous marchions lentement, nous entretenant du plaiſir que nous venions de goûter. Nous trouvâmes dans ce canton, quoiqu'inculte & montueux tous les amuſemens que nous pouvions ſouhaiter pour un jour de Fête. Chemin faiſant, on prit de petites pierres que l'on jettoit à un but ; & celui qui en approchoit davantage, étoit porté comme en triomphe à une certaine diſtance ſur les épaules du vaincu. C'étoit un plaiſir charmant, que d'entendre les applaudiſſemens & les cris de joye à l'honneur du vainqueur. Paſſant à d'autres amuſemens, les uns prenoient un arc ; d'autres des frondes ; on s'exerçoit ainſi en marchant ; c'étoit à qui paſſeroit ſon voiſin. Deſcendus dans la plaine nous nous amuſâme à d'autres jeux qui parurent plus convenables au terrain. On s'eſſayoit les uns à ſauter,

à lancer des houlettes; d'autres à courir à travers champ; & celui qui arrivoit le plutôt au but donné, on le couronnoit d'olivier au ſon de la muſette. Puis faiſant lever, comme il arrive d'ordinaire en païs de bois, des renards & des chevreuils, nous leur donnions la chaſſe avec nos chiens. Ainſi de jeux en jeux nous arrivâmes à nos habitations, où nos compagnons qui nous attendoient pour le ſouper nous reçurent joyeuſement. Nous paſſâmes encore une bonne partie de la nuit à nous amuſer; & las, pour ainſi dire, de plaiſirs, nous en goûtâmes d'autant mieux celui du repos. A peine l'aurore avoit effacé les étoiles, & le coq avoit à peine annoncé l'heure du travail accoutumé, que le plus matinal de nos Bergers parcourut toute la contrée, & nous reveilla au bruit du cornet. A ce ſignal on quitte le lit, & l'on ſe diſpoſe déja à de nouveaux plaiſirs. On donna aux Troupeaux la liberté de ſortir, & l'on ſe mit en chemin avec eux. Le bruit de leurs ſonnettes ſe faiſant entendre dans les bois, réveilloit les oiſeaux endormis. Nous cherchions en marchant

chant quel endroit nous choisirions, pour y passer avec nos troupeaux la journée entiere; & tandis que chacun proposoit differens cantons; Opico, le plus âgé & le plus accrédité de la troupe, nous dit: si vous voulés vous en rapporter à moi, je vous menerai dans un endroit peu éloigné d'ici, & à mon gré fort agréable. Le jour n'a point d'instants, où je ne me souvienne d'y avoir passé mes jeunes ans dans les amusemens & dans la joye. Les pierres mêmes m'y connoissent, & sont accoutumées à répondre à ma voix. Nous y trouverons encore beaucoup d'arbres, sur lesquels j'écrivis autrefois avec la pointe de ma faucille le nom de celle qui me fut plus chere que tous mes biens. Ces caracteres seront crus avec les arbres: Et puissent les Dieux les conserver à jamais en l'honneur de ma Bergere! Nous applaudissons tous à la proposition d'Opico; & nous lui déclarons que nous sommes prêts à le suivre.

A peine nous avions fait deux mille pas que nous arrivons à la source d'une riviere nommée Erimante. Sortant du pié d'une montagne à travers une

roche éclatée, elle entre avec un bruit ſi horrible & de ſi gros bouillons d'écume dans la plaine, d'où elle va troubler le ſilence des bois voiſins, que l'on ſeroit juſtement effrayé, ſi l'on approchoit ſeul de cet endroit.

C'eſt une opinion commune, & qui paſſe même pour certaine dans les environs, que là eſt la retraite des Nymphes du païs, qui pour arrêter les téméraires font un bruit ſi effrayant. Mais, comme nous n'aurions pû, ni parler, ni chanter près de ce lieu; nous nous acheminâmes ſur une colline, où il y avoit peut-être mille pins ou cyprés ſi grands & ſi forts, qu'un ſeul valoit, pour ainſi dire, un bois tout entier. Nous arrivons ſur la hauteur. Le Soleil commençoit déja à être brûlant. On s'aſſied ſans ordre ſur le gazon. Les brebis & les chévres plus avides de pâture que de repos ſe diſperſerent dans les endroits de la montagne les plus eſcarpés, rongeant un buiſſon, ou les jeunes branches des arbriſſeaux. Les unes ſe dreſſoient pour attraper une branche de ſaule; d'autres s'amuſoient après la pointe tendre du chenottis

ou du hétre; pluſieurs s'abreuvant dans l'eau la plus claire s'y regardoient amoureuſement. Quiconque les eût apperçûes de loin, les auroit cru ſuſpenduës en l'air. Pendant que ce ſpectacle fixoit notre attention, & nous divertiſſoit aſſés, pour nous tenir lieu de tout autre amuſement; nous crûmes tout-à-coup entendre de loin un bruit confus de cornemuſes & de tambourins, accompagné de cris & d'un grand nombre de voix perçantes. Nous nous levâmes & marchant à la hâte par le plus épais du bois, vers le lieu d'où le bruit nous ſembloit venir, nous y arrivâmes bientôt.

Nous y trouvâmes des Bergers qui danſoient en rond autour du tombeau reſpectable du Berger Androgeo; tels les Satires danſent la nuit dans les bois, attendant que leurs Nymphes bien-aimées quittent les bords des ruiſſeaux voiſins. Nous nous joignîmes aux Bergers pour célébrer cette fête funébre. Le plus diſtingué d'entr'eux étoit au milieu du cercle, près du tombeau, devant un Autel de gazon nouvellement élevé; il y répandit, ſuivant l'ancien uſage, deux pateres de lait tiéde,

autant de ſang & de vin fumeux, & y jetta enſuite une grande quantité de fleurs de toute eſpéce. Puis prenant l'uniſſon des cornemuſes & des tambourins, il chantoit avec grace, mais avec recueillement les louanges du Berger.

Sois heureux, Androgeo ! ſi les ames fortunées conſervent après la mort quelque ſentiment, écoute nos paroles ! daigne en quelque endroit que tu jouiſſes de la felicité, agréer les honneurs ſolemnels que tes ſerviteurs te rendent ! Oui, ſans doute, ton ame bien-faiſante voltige maintenant autour de ces bois ; elle voit, elle entend ce que nous faiſons ici en ſon honneur. Comment donc ne répond-elle pas aux cris par leſquels nous l'appellons ? Toi qui faiſois retentir nos bois des aimables ſons de ton chalumeau : Pourquoi maintenant renfermé dans ce réduit, être condamné à un ſilence éternel ? Toi qui par la douceur de tes paroles, rendois la paix aux Bergers : pourquoi les as-tu laiſſé diviſés & mécontens ? Illuſtre pere & maître de notre troupe ! Où trouverons-nous ton pareil ?

De qui prendrons-nous les conſeils ? Sous quels auſpices vivrons-nous déſormais en ſureté ? Non, il n'eſt plus de guide aſſuré, pour les occaſions difficiles. Sage & prudent Berger, quand te revetrons-nous dans nos bois ? Quand verra-t-on revivre dans nos montagnes la juſtice, la droiture & le reſpect pour les Dieux ? Vertus que tu as fait fleurir au point, que le Dieu Terme n'a peut-être jamais vû partager plus équitablement les champs conteſtés, qu'ils le furent pendant ta vie. Helas ! qui célébrera déſormais les Nymphes dans nos bois ? Qui nous donnera des conſeils ſalutaires dans nos adverſités ? Qui ſçaura charmer nos peines, comme tu ſçavois les charmer, en chantant d'aimables chanſons ſur le bord de nos ruiſſeaux ? Nos troupeaux qui ruminoient à l'ombre au ſon de ton chalumeau : Helas ! depuis qu'ils ne t'entendent plus, à peine ſçavent-ils paître maintenant dans les plus abondans pâturages. Avec toi, ont diſparu de ces lieux tous nos Dieux tutelaires. Combien de fois depuis ton départ, le plus pur froment n'a-t-il pro-

duit dans nos ſillons que de triſte ivraye, ou des maigres avoines ? combien de fois, au lieu de violettes ou d'autres fleurs, n'avons-nous vû croître que des épines & des ronces ?

Bergers, jonchés la terre de feuilles. Parés-en les fontaines ; ainſi veut notre cher Androgeo que nous faſſions en ſon honneur.

Adieu donc pour jamais, heureux Androgeo, adieu. Apollon vient en Berger, il s'empreſſe d'orner ton tombeau de ſes couronnes odoriferantes. Les Faunes avec leurs cornes garnies de guirlandes t'apportent ce qu'ils ont pû recueillir d'épics, de raiſins & de fruits mûrs de toute eſpéce. Et, pour ne leur ceder en rien, les Nymphes des environs que tu cheris, que tu honoras ſi tendrement, viennent t'offrir pour marques de leur gratitude, des corbeilles de fleurs & de fruits. Les Muſes, & c'eſt le preſent le plus durable que l'on puiſſe faire à tes manes, te conſacrent des vers ; nous les chantons ſur nos muſettes, & nous ne ceſſerons point de les chanter, tant que nos troupeaux paîtront ſous ces arbres. Ces Pins, ces hétres, ces

planes, tant que le monde durera, repeteront ton nom dans leur murmure. Les taureaux avec leurs conducteurs reſpecteront ton ombre en toute ſaiſon, & ne mugiront que pour faire repeter ton nom par les Echos de nos bois. Oui, déſormais tu ſeras toujours au nombre de nos Dieux. Ainſi que Bacchus & Cerés, tu jouiras de l'honneur des ſacrifices, en Eté à l'ombre des arbres, en Hiver auprès de nos foyers. On verra plutôt l'if diſtiller le miel le plus doux, les fleurs douces rendre un ſuc amer: On verra plutôt moiſſonner en Hiver, & dépouiller l'olivier en Eté, que le ſouvenir de ton nom s'effacer en ces climats. Après ces mots il prit une douce muſette qu'il avoit ſuſpendue derriere lui; & les yeux baignés de larmes, Ergaſte ſe mit à chanter au ſon de la muſette.

CINQUIE'ME EGLOGUE.

AME heureuſe & pure, qui libre des liens du corps, as enrichi la céleſte voute d'une étoile nouvelle ! ſans trouble maintenant & ſans ſouci ſur nos foibles penſées, tu effaces comme un Soleil brillant, l'éclat des corps les plus lumineux. Tu domines toutes les autres étoiles, & conduiſant les céleſtes troupeaux entre les font aines les plus pures & les myrtes ſacrés, tu donnes à tes chers Bergers des leçons divines.

Le Ciel offre à tes yeux d'autres montagnes, d'autres plaines, d'autres bois, d'autres ruiſſeaux & des fleurs plus fraîches ! tu vois d'autres Faunes & d'autres Silvains entretenir avec les Nymphes, dans des lieux agréables de plus heureuſes amours ! Là au milieu des parfums les plus délicieux, notre Androgeo aſſis à l'ombre, entre Daphnis & Melibée, fait entendre la douceur de ſes chants, il ra-

vit le ciel par ſes graces, & modére par des accens inconnus le caprice des élemens.

Telle que la vigne eſt la gloire de l'orme & le taureau celle des troupeaux, tels que les épics flottans ſont l'ornement de nos campagnes: Tel, tu fus la gloire & l'ornement de notre contrée. O mort impitoyable! qui pourra t'échaper, ſi ton ciſeau n'épargne pas les têtes les plus précieuſes? Qui verra jamais un ſi aimable Berger charmer les ſaiſons par la douceur de ſes chants, & couronner les fontaines de feuillages?

Les Déeſſes de ces lieux pleurerent ta mort funeſte. Les ruiſſeaux, les rochers, & les bois furent témoins de leurs larmes. Nos gazons deſſéchés, nos prairies fanées ont partagé leur douleur. Le Soleil refuſa pluſieurs jours de ſe montrer; les animaux des montagnes ne parurent dans aucune prairie. Les troupeaux ne burent point & ne prirent aucune nourrirure. La douleur fut ſi générale, que dans la prairie comme dans le bois tout repetoit le nom d'*Androgeo*.

Auſſi verras-tu ſans ceſſe ta ſépul-

ture honorée de couronnes de fleurs, & des vœux de tous les Bergers. En toute ſaiſon, ton nom paſſera d'un vol rapide de bouche en bouche, & tant qu'il y aura des ſerpens dans les buiſſons, & du poiſſon dans les eaux, jamais ta mémoire ne s'effacera ; tu ne la devras pas ſeulement à mes foibles accens ; mille Bergers, mille muſettes, mille chanſons la célébreront. Et vous, arbres élevés & touffus, ſi vous êtes ſuſceptibles de quelque ſentiment, étendez toujours votre ombre juſques ſur ſa ſépulture !

PROSE SIXIE'ME.

TANDIS qu'Ergaſte chantoit ces vers attendriſſans : Fronimo le plus ingenieux de tous les Bergers, les écrivit ſur une écorce de hétre ; il l'orna de pluſieurs guirlandes, & l'attacha à un arbre qui de ſes branches couvroit la ſépulture d'Androgeo. L'heure de dîner étant preſque paſſée, nous allâmes au bord d'une fontaine qui couloit au pié d'un pin

très-élevé. Là nous mangeâmes des viandes offertes en ſacrifice, du laitage, des chataignes, & de tous les fruits que la ſaiſon pouvoit fournir ; nous bûmes en même tems d'un vin excellent dont l'âge avoit augmenté le parfum, & capable de ramener la joïe dans les cœurs les plus triſtes. Notre faim étant appaiſée, quelques-uns ſe mirent à chanter ; d'autres à conter des hiſtoriettes, ou à joüer. Pluſieurs cederent à l'envie de dormir. Pour moi, à qui l'éloignement de ma patrie, & mille autres avantures ne faiſoient trouver que la triſteſſe au ſein des plaiſirs, je m'étois couché au pié d'un arbre, fort reveur & fort affligé. J'apperçus à une legere diſtance un jeune Berger qui venoit à pas précipités. Il étoit envelopé d'une mante. A ſon côté gauche pendoit une belle pannetiere. Ses cheveux d'un blond charmant lui tomboient ſur les épaules ; il avoit ſur la tête un bonnet à long poil, fait, comme je le remarquai enſuite, d'une peau de loup. Il portoit à la main droite un beau bâton, dont la pomme étoit nouvellement garnie de cuivre ; mais je n'en

pûs deviner le bois. S'il avoit été de cornier, je l'aurois reconnu à ſes nœuds également éloignés ; s'il avoit été de frêne ou de buis, ſa couleur me l'auroit indiqué. Il étoit beau comme le Berger Pâris, lorſqu'habitant les bois avec ſes troupeaux & ſa Nymphe pour toute compagnie, il s'amuſoit à couronner quelque mouton vainqueur à la joute. Il fut bientôt près de moi ; & trouvant des Bergers qui s'amuſoient à jouer au petit palet, il leur demanda s'ils n'avoient point vû une vache blanche avec une tache noire au front, qui accoutumée à s'échaper ſe mêloit ſouvent avec leurs taureaux ? On lui propoſa honnêtement de ſe repoſer un peu, parce que dans le tems de la grande chaleur les beſtiaux avoient coutume de revenir ruminer à l'ombre des arbres l'herbe qu'ils avoient mangée le matin. En même tems on chargea un Mercenaire connu dans toute l'Arcadie ſous le nom d'Urſacchio, de chercher par tout ; & s'il trouvoit la vache, de la ramener où nous étions.

Alors Carino, ainſi ſe nommoit le maître de la vache égarée, s'aſſit ſur

le tronc d'un hétre qui étoit vis-à-vis ; & après quelques momens de converſation, ſe tournant du côté d'Opico, il l'invita à chanter. Mais celui-ci ſouriant à moitié : Mon fils, dit-il, les ans n'épargnent rien ici-bas, pas même l'eſprit, bien qu'il ait une origine toute céleſte. Je me ſouviens quelquefois du tems, où je pouvois, ſans me fatiguer, chanter du matin au ſoir. J'ai oublié une infinité de chanſons ; &, ce qui eſt plus triſte encore, la voix me manque abſolument, depuis que les loups ont prévenu mes regards. Mais quand les loups ne m'auroient point fait ce tort, ma tête blanche & mon ſang refroidi, m'interdiſent les choſes qui ne conviennent qu'à la jeuneſſe : & déja depuis longtems ma flûte eſt devant le Dieu Faunus, conſacrée au repos. Mais il y en a ici pluſieurs qui ſont capables de tenir tête à quelque Berger que ce ſoit, & qui pourront ſatisfaire pleinement à ce que vous demandés. Sans parler de beaucoup d'autres très-diſtingués & très-habiles, nous avons ici Serrano à qui Titire ni Mélibée eux-mêmes ne pourroient refuſer les plus grands

éloges. Pour l'amour de vous & de nous, il ne refuſera pas de chanter ; & nous y prendrons tous du plaiſir.

Alors Serrano remerciant Opico, lui répondit : Quoique je m'eſtime aſſurément le moins éloquent de toute la troupe ; cependant pour marquer ma reconnoiſſance à celui qui malgré mon peu de merite m'a jugé digne de tant d'honneur, je ferai tous mes efforts pour lui obéir. Et comme la perte qu'a fait Carino me rappelle de triſtes ſouvenirs, ils ſeront le ſujet de ma chanſon. Et vous, Opico, laiſſant à part les raiſons de votre âge & les autres excuſes qui, à mon avis, ſont ſuperfluës : vous voudrés bien me répondre. Enſuite il dit :

SIXIE'ME EGLOGUE.

SERRANO, OPICO.

SERRANO.

MON cher Opico, fais tréve aux réflexions que l'âge t'a rendu familieres, pour partager mes regrets, & pleurer avec moi. Il n'eſt plus au monde de vrais amis. La bonne foi a diſparu ; les jalouſies ont pris ſa place ; & chaque inſtant voit les mœurs s'alterer. La cupidité ſource de tous les maux fait regner la perfidie : le fils même n'épargne pas ſon pere. Tel paroît ſe réjouir de ma fortune, qui dans le fond en eſt déſeſperé : tel ſemble accorder des larmes à mes peines, qui dans mon abſence me perce de mille traits piquants.

OPICO.

L'envie, mon enfant, ſe détruit elle-même & fond comme l'agneau que

l'ombre du pin, ni de l'érable, ne guérit point de l'effet du ſortilege.

SERRANO.

Oui, puiſſent les Dieux permettre qu'avant que le Moiſſonneur ait découvert la terre, je ſois vengé du traitre qui me nuit! Puiſſai-je, pour éteindre la colere qui ſuffoque mon cœur, le voir du haut d'un orme tomber fracaſſé! enſorte que je ne ſois partagé qu'entre les mouvemens de la joye & ceux de la pitié.

Tu connois ce chemin ſi mauvais, quand il a plu: c'eſt-là que, tandis que nous nous en retournions, ſe cacha ce miſerable que je ſouhaite ne vivre que pour connoître ſon malheur. Nous nous amuſions à chanter, perſonne ne s'en apperçut; mais comme nous étions au logis à nous chauffer, arrive avant ſouper un Berger empreſſé.

Serrano, me dit-il, je doute que tu ayes le compte de tes chévres. A ces mots, je cours & tombe ſi rudement, que le coude m'en fait mal encore. Quoi n'y a-t-il perſonne à qui recourir, pour avoir juſtice? Mais quelle

juſtice? Le ciel ſeul eſt témoin, & peut m'aider en ce malheur. Cet inſigne voleur m'avoit enlevé de mon troupeau deux chévres & deux chevreaux. Ainſi l'avidité triomphe dans ce monde. Je voulois lui en dire deux mots; mais celui qui le décela, me fit promettre avec ſerment, de n'en point parler : enſorte qu'il fallut me taire. Jugés, s'il fallut prendre ſur moi. Cependant depuis ce beau coup, il s'eſt vanté qu'en crachant trois fois, il s'étoit rendu inviſible à nos yeux : Et certes je tiens qu'il fit bien. Si je l'euſſe trouvé, il ne ſeroit jamais échapé à la dent de mes chiens furieux : c'eſt en vain qu'on les appelle alors, & qu'on les ſiffle. Il portoit ſur lui des herbes & des pierres magiques, des ſucs pâles, des oſſemens de morts, de la pouſſiere tirée des tombeaux, & des legendes dont l'enchantement eſt puiſſant & efficace. Par cette vertu il devenoit à ſon gré vent, pluye, buiſſon ou caillou. Tant il eſt au monde de façons de ſe maſquer!

OPICO.

Tel étoit Protée qui quittoit la

forme du ciprés, pour prendre celle de l'yeuſe, & qui tantôt étoit bœuf, chévre, riviere, ou rocher.

SERRANO.

Vois, mon cher Opico, comme le monde va ſe corrompant, & ne te refuſe pas aux mouvemens de la ſenſibilité, en te rappellant le ſouvenir de ce premier âge du monde, qui s'altere chaque jour davantage.

OPICO.

Lorſque je commençois à peine à atteindre de la main les premieres branches des arbres, & que monté ſur un âne, j'allois porter le grain moudre au moulin, mon bonhomme de pere qui m'aimoit tendrement m'appelloit ſouvent auprès de lui à l'ombre des liéges épais. Là il me montroit, ainſi qu'il convenoit à mon âge, la maniere de conduire un troupeau, de tondre la laine, & de traire le lait. Quelquefois il rappelloit dans ſes diſcours les tems paſſés, où les bœufs parloient, & que le Ciel étoit moins avare de ſes faveurs. Alors, diſoit-il, les plus puiſſans des Dieux ne

rougiſſoient point de mener les brebis paître à l'ombre des bois. Comme nous ils s'amuſoient à chanter. On ne voioit point l'homme ſe fâcher contre ſon pareil ; les terres étoient communes ; elles ne ſe partageoient point, & elles étoient toujours également fertiles. On ne connoiſſoit point le fer meurtrier qui abrege aujourd'hui les jours des humains. On ignoroit la diſcorde ſource des guerres & mere de tous maux. L'on ne voioit point ces fureurs inſenſées qui arment aujourd'hui les nations, & qui déchirent le monde. Les vieillards, quand ils ne pouvoient plus ſortir & ſe promener dans les bois, ou recevoient la mort avec tranquillité, ou rajeuniſſoient par le ſecours d'herbes magiques. Les jours n'étoient point ſombres & froids, mais ſereins & temperés. Le cri du hibou étoit inconnu ; on n'entendoit que le chant mélodieux des plus aimables oiſeaux. La terre aujourd'hui ſi liberale en aconit, & en autres plantes funeſtes, qui par leurs effets effrayent & affligent les humains, couverte alors de plantes ſalutaires, produiſoit en abondance le baume, l'en-

cens & la myrthe prétieuſe. On mangeoit ſous l'ombre la plus agréable du lait, du gland, du genievre & des mûres. Heureux tems ! Vie délicieuſe ! Je célébre dans mes diſcours les mœurs d'alors ; & proſterné contre terre j'adore leur pureté. Que ſont devenues tant de vertus, & tant de gloire ? Où ſont ces peuples, dont le ſouvenir eſt encore ſi prétieux ? Nous n'en avons que la cendre & la memoire que la Renommée nous a conſervée ? Les amans toujours contens, & les jeunes Nymphes alloient de prairies en prairies, s'entretenant de l'arc & du flambeau du fils de Venus. Aucun mouvement de jalouſie ne troubloit leurs plaiſirs. Exemts de tourmens, ils danſoient au ſon de la lyre ; comme de jeunes tourterelles ils s'entrebaiſoient. O foi inalterable ! ô coutume ancienne & charmante ! Oui, je ſens que le monde s'altere à meſure qu'il vieillit. Et toutes les fois que j'y penſe, cher ami, je ſens mon cœur atteint d'une bleſſure ſans remede.

SERRANO.

Au nom du Ciel, épargne-moi

cette douleur mortelle ; car ſi j'exprimois ce que je ſens, j'attendrirois ces bois & ces montagnes. Je voudrois garder le ſilence, mais je ne puis réſiſter à la douleur qui me force à le rompre. Connoiſſés-vous ce Laccinio, dont le nom ſeul révolte mon cœur, qui veille la nuit, & ne dort qu'au premier chant du coq. Tout le monde l'appelle Cacus, parce qu'il ne vit que de rapine.

OPICO.

Oh, oh, ce Cacus ? combien il a de ſemblables dans ces bois : quoique les ſages diſent que pour un que l'on accuſe avec raiſon, on ſe trompe à mille autres.

SERRANO.

Combien il en eſt qui s'abreuvent du plus pur ſang ! je ne l'ai que trop appris à mes dépens : car c'eſt en vain que mes chiens ſont toujours alerte.

OPICO.

Tout ce que je voi chaque jour me l'apprend ; car je ſuis vieux, les années me ſont venues avec le juge-

ment, & encore n'ai-je rien de trop. Combien dans ces environs, de Bergers qui ſemblent bons, & qui cependant volent rateaux, beches, flûtes, charues ? ces camarades de la pie voleuſe ne craignent ni l'opprobre ni le châtiment. Les cœurs s'endurciſſent au crime ; & l'on eſt content, pourvû qu'on retire la main pleine de la poche de ſon voiſin.

PROSE SEPTIE'ME.

APRE'S qu'Opico que nous entendions tous avec un extrême plaiſir ; eut fini : Garino ſe tournant vers moi, me demanda avec amitié qui, & d'où j'étois, & la raiſon de mon ſéjour en Arcadie.

Cette queſtion m'arracha un grand ſoupir ; & ne pouvant me diſpenſer de répondre, je lui dis : Ce n'eſt qu'avec une peine extrême, aimable Berger, que je me rappelle le ſouvenir des tems paſſés ; bien qu'ils m'aient toujours été des tems de douleur, le recit m'en ſera encore plus douloureux, dans un moment où ma ſituation eſt plus triſte

que jamais. Il augmentera la bleſſure dont je ſuis atteint, & qui a conſervé toute ſa ſenſibilité : mais comme les malheureux trouvent quelquefois du ſoulagement à conter leurs maux, je vous obéirai.

Naples ſituée, comme vous ſçavez tous, ſur le bord de la mer, dans la partie de l'Italie la plus abondante & la plus agréable, eſt une ville illuſtre par ſon origine, & par les exploits de guerre, auſſi-bien que par le regne des lettres ; fameuſe autant peut-être qu'aucune autre Ville qui ſoit au monde, & bâtie par des Peuples venans de *Chalcedoine* ſur l'antique ſépulture de la Sirene Parthenopé : elle a pris & conſerve encore le nom reſpectable de celle dont elle couvre le tombeau. C'eſt-là que je nâquis; ſorti, non d'un ſang obſcur, mais d'une ancienne & illuſtre famille, ſi je l'oſe dire d'après les monumens que mes ancêtres ont laiſſés dans pluſieurs endroits de cette Ville, je tenois un rang diſtingué parmi les jeunes gens de mon âge. Mon biſayeul ſorti de la Gaule Ciſalpine, & ſi l'on veut remonter plus haut, tirant ſon origine de l'extrêmité de

l'Eſpagne, a laiſſé dans ces deux Païs des rejettons qui y fleuriſſent encore. Il vint à la tête d'une troupe nombreuſe, lors de la grande entrepriſe de Charles III. au Royaume de Naples. Il merita par ſes exploits de poſſeder l'ancienne Sinope, avec une grande partie des champs Falernes, les monts *Maſſiques*, avec la partie de terrain du côté où le bruyant Volturne coule vers la mer, & le Château de Linterno, qui bien que peu habité n'en eſt pas moins illuſtre par l'honneur de conſerver les cendres du divin Scipion l'Afriquain. Je ne compte pas ici beaucoup de Terres & de Châteaux qu'il avoit ſous des titres honorables, dans la fertile Lucanie, dont un ſeul auroit pû lui ſuffire, pour vivre d'une maniere proportionnée à ſa condition: mais la fortune plus liberale à donner que ſoigneuſe de maintenir ſes dons périſſables, permit que la mort de Charles & de ſon ſucceſſeur légitime Ladiſlas laiſſât ce Royaume entre les mains de le Reine Jeanne. Cette Princeſſe d'un caractere leger & inconſtant, joignit à beaucoup d'autres actions déteſtables celle de perſe-

cuter,

cuter; d'abbaiſſer & de réduire preſqu'au néant, ceux que ſon pere & ſon frere avoient traité avec plus de diſtinction & de généroſité. Il ſeroit trop long de vous raconter les malheurs & les diſgraces qu'eſſuyerent mon ayeul & mon pere. Je paſſe aux dernieres années de la vie du grand Alphonſe d'Arragon. Ce fut dans ce tems que je nâquis ſous les funeſtes augures, d'apparition de cometes, de tremblemens de terre, de peſte, & de batailles ſanglantes. Nourri dans un état de pauvreté, ou pour parler plus exactement, dans une honnête mediocrité, ainſi que le voulurent mon étoile & les deſtins: à peine j'avois huit ans, que je commençai à ſentir d'amoureuſes ardeurs. Saiſi par les charmes d'une jeune enfant, belle & aimable plus qu'aucune que je connuſſe, & ſortie d'un ſang illuſtre, je cachois ma paſſion avec plus d'art, que l'on n'en a ordinairement dans un âge auſſi tendre. Elle, ſans ſoupçonner ma tendreſſe, & joüant avec moi comme un enfant, de jour en jour, de moment en moment elle embraſoit davantage mon cœur; enſorte que l'amour

croiſſant avec les ans, nous arrivâmes à cet âge, où les deſirs ſont plus vifs. Les occaſions de nous voir, loin de devenir plus rares, devenoient plus fréquentes, & par-là même augmentoient le ſentiment qui cauſoit mon ſupplice, parce qu'il me paroiſſoit que la tendreſſe, la bienveillance & le penchant qu'elle me témoignoit, n'alloient point à ce qui faiſoit l'objet de tous mes vœux. Je ſentois qu'il ſe paſſoit dans mon cœur mille choſes qu'il me falloit cacher ſoigneuſement. Et n'oſant encore rien laiſſer appercevoir, dans la crainte de perdre en un ſeul moment tous le progrès que les ſoins de pluſieurs années ſembloient avoir fait, je tombai dans un ſi grand chagrin, & dans une telle mélancolie; que perdant à la fin le ſommeil, & l'appetit, je devins plus reſſemblant à l'image de la mort qu'à une figure vivante. En vain elle m'interrogeoit ſur la cauſe de cet état; elle n'avoit pour réponſe qu'un ardent ſoupir. Couché dans mon petit réduit, j'arrangeois à merveille mille choſes que je voulois lui dire; mais je n'étois pas plutôt avec elle, que pâle & trem-

)lant, je ne pouvois lui rien dire : en-
orte que pluſieurs étant témoins de
:ette contrainte en purent ſoupçonner
a cauſe. Pour elle, ſoit que ſa bonté
iaturelle la rendît aveugle, ou que
on cœur ne fût point ſuſceptible d'a-
nour, ou enfin, (& c'eſt le plus vrai-
:mblable) qu'elle ſçût mieux diſſimu-
:r que moi : Elle ne marquoit dans
:s actions & dans ſes paroles qu'une
mplicité qui me déſeſperoit. Je
e pouvois cependant ceſſer de l'ai-
ıer ; & je ne pouvois pas non
lus m'accoutumer à ſoutenir un ſi
:uel tourment. Ne ſçachant donc
ius quel remede eſſayer, je réſolus
: mourir. Je me mis à examiner les
fferens genres de mort les plus ſin-
ıliers ; & veritablement un cordon,
poiſon ou un fer tranchant auroient
rminé mes triſtes jours, ſi mon ame,
ır une foibleſſe dont je ne l'euſſe pas
ût ſuſceptible, n'avoit pas répugné
la fin qu'elle deſiroit cependant le
us. Alors, je revins à des réſolutions
us dignes, & plus ſenſées ; & je crus
'en quittant Naples & la maiſon
ternelle, j'y pourrois auſſi laiſſer
on amour. Mais, helas que je me

trompai ! Car ſi je m'eſtimois malheureux pour cela ſeul que lui parlant & la voyant ſouvent, elle ignoroit la cauſe de mes tourmens, je puis bien à juſte titre me regarder comme le plus infortuné des hommes, lorſque je ſuis auſſi éloigné d'elle, & que je ne dois peut-être pas eſperer ni de la voir jamais, ni d'en apprendre aucune nouvelle qui puiſſe me rendre à la vie. Plus encore, lorſque je compare les plaiſirs que j'ai goutés dans ma délicieuſe patrie, avec cette triſte & ſolitaire Arcadie que je ne crois pas qui ſût un ſéjour agréable, je ne dis point pour de jeunes gens élevés dans les grandes Villes, mais même pour les bêtes les plus ſauvages. Quand je n'aurois point d'autre tourment que celui qu'entretient dans mon ame le deſir ardent de revoir celle dont jour & nuit je me rappelle un inutile ſouvenir, je ne pourrois encore y réſiſter. Non je ne voi, ni bois, ni montagne, que je n'imagine que je vais l'y joindre ; quoique j'en ſente bien l'impoſſibilité. Je n'entends remuer aucun animal, aucun oiſeau, ni aucune branche d'arbre, que je ne me retourne

ſvecinquiétude, pour voir ſi elle ne
eroit point venue être témoin de la
ie infortunée que je mene pour elle.
l n'eſt rien enfin, dans la nature, qui
ie m'en renouvelle un vif & doulou-
eux ſouvenir. Les grottes, les fon-
aines, les vallons, les montagnes,
es bois me ſemblent l'appeller. Juſ-
u'au murmure des arbres, tout me
aroît être ſon nom repeté. Quelque-
ois, couché à l'ombre, & regardant
s ormes élevés qu'entoure la vigne,
ion cœur me peint avec amertume
oute la difference qu'il y a de moi à
es arbres, qui, ſans en ſentir le bon-
eur, ſont continuellement entre les
as de la vigne qui s'eſt attachée à eux:
ndis que ſéparé de ce que j'aime,
ir une diſtance prodigieuſe & par
nt de trajets de mer, je péris dans
douleur & dans les larmes. Com-
en de fois, en voiant dans la ſolitu-
des bois les tendres tourterelles ſe
nner de doux baiſers & voler avec
preſſement vers leur nid, ai-je pleu-
de jalouſie, en m'écriant! heureux
pouvoir dormir & veiller ſans trou-
& ſans crainte des jaloux! Puiſſent
plaiſirs, puiſſent vos amours du-

rer long-tems, afin que je ſois dans la nature un exemple unique de peines & de tourmens. Souvent, lorſqu'en promenant mes regards ſur vos troupeaux errans, j'apperçois dans les plus abondantes pâtures quelque taureau ſi maigre qu'il peut à peine porter la peau qui couvre ſes os, ce ſpectacle me pénétre de douleur; parce qu'il me rappelle que notre reſſemblance eſt l'effet d'une même cauſe. Je me ſouviens encore que fuyant de tems en tems la compagnie des Bergers, pour me livrer tout entier à ma douleur, j'ai vû de jeunes geniſſes traverſer ces bois en mugiſſant, & après avoir en vain cherché le jeune taureau, ſe coucher enfin de laſſitude ſur le bord de quelque ruiſſeau, oubliant de paître & ſans craindre les approches de la nuit. Combien cet abattement, trop pareil au mien, ne me coutoit-il point d'ennuis ? Il faudroit l'avoir éprouvé pour en pouvoir juger. Il s'éleve alors du fond de mon cœur un ſentiment de triſteſſe, mêlé d'attendriſſement ſur mes malheurs, qui me fait hériſſer tous les cheveux. Une ſueur froide ſe répand ſur tout mon corps; &

non cœur palpite avec tant de vio-
ence, que ſi je n'avois autant de rai-
ons de déſirer ma fin, je craindrois
ue mon ame déſolée ne voulût quit-
er ſa triſte priſon.

Mais pourquoi conter ici ce qui pa-
oît aux yeux de tout le monde? Je
'entens aucun de vous, mes amis,
ire le nom de Sannazar, qui fut ſi
onorable à mes ayeux, que je ne ſou-
ire, en me ſouvenant qu'elle y joi-
noit auſſi le nom de Sincerus. Il n'eſt
ruit de muſette, ni chanſon, qui ne
ıe faſſe verſer un torrent de larmes,
n me rappellant ces tems heureux,
ù je l'entendois louer mes ſons, &
:s vers que je lui chantois. Enfin,
our vous épargner tout le détail de
ıes peines, tout m'eſt déſagréable.
n'eſt fête, ni jeux, qui puiſſent,
: ne dis pas augmenter mes plaiſirs,
ıais diminuer des tourmens que je prie
: Dieu le plus acceſſible aux prieres
:s malheureux, de terminer par une
ıort prompte, ou par un dénoue-
ıent heureux.

Après ce long recit, Carino me
pondit: Ta douleur, mon cher Sin-
rus, n'eſt que trop legitime; & l'on

ne peut lui refuſer la plus vive compaſſion. Puiſſent les Dieux te remettre entre les bras de ta chere maîtreſſe ! Mais de grace, dis-moi, les vers que je t'entendis n'agueres chanter en pleine nuit. Les paroles, ſi elles ne m'étoient pas échapées de la memoire, me rappelleroient l'air. Pour prix de ta complaiſance, je te donnerai ce chalumeau, fait de ſureau, que j'ai moi-même cueilli dans les endroits de nos montagnes les plus ſauvages, & ſi éloignés de nos habitations, que je ne crois pas que le chant du coq matinal ait pû en ſe portant juſques-là en obſcurcir le ſon. J'eſpere, ſi les deſtins ne s'y oppoſent pas qu'il te ſervira quelque jour à chanter dans un ſtile plus relevé les amours des Faunes & des Nymphes; & qu'après avoir inutilement employé tes premieres années à de ſimples chanſons champêtres, tu conſacreras plus heureuſement ton bel âge à éterniſer ta memoire parmi les Poëtes les plus célébres de ton ſiécle. Il ſe tût; & moi prenant ma lyre ordinaire, je commençai.

EGLOGUE SEPTIE'ME.

SINCERO *ſeul.*

COMME l'oiſeau de nuit, qui craint les raïons du Soleil, je herche, helas, les lieux ſombres & téébreux, pendant que le jour éclaire le eſte de la terre ; & quand les ombres e la nuit ſe déployent, loin de gouer la douceur du ſommeil avec tout e qui reſpire, c'eſt alors que j'innone ces campagnes de mes pleurs.

Ou ſi par hazard, dans quelque ieu que le Soleil n'éclaire point, mes eux las de pleurer cedent au ſomneil, des ſonges ſi triſtes & ſi funetes m'occupent, que dans la crainte le dormir, je n'oſe le ſoir m'aſſeoir à erre.

O toi, mere commune des hunains, ne pourrai-je jamais gouter lès le ſoir dans quelque heureuſe conrée un repos qui ne ſoit interrompu ue par le rétour du Soleil ?

Depuis que mes yeux ne connoiſ-

ſent plus le ſommeil ; & que la terre eſt devenue mon lit ordinaire ; les jours les plus ſereins ſont pour moi des jours de ténébres ; les campagnes fleuries ne ſont pour moi que des champs couverts dépines ; & quand le Soleil ſe montre aux humains, il s'envelope pour moi dans un épais nuage.

Cependant, un ſoir, ma maîtreſſe m'apparut, belle & riante, & rendit la joye à mon cœur, ainſi que le Soleil après une longue pluye réjouit la terre : Quitte, me dit-elle, ces ſombres retraites, & viens dans mon jardin cueillir quelques fleurs.

Loin de moi maintenant, ennuyeuſes & triſtes penſées qui m'avez ſi longtems fait la guerre, je vais chercher des campagnes riantes & éclairées par les rayons du Soleil ; & je prendrai ſur la verdure un doux repos ; car je ſçai qu'il n'y aura point ſous le Ciel de mortel plus heureux que moi. Oui, l'on verra plutôt le Soleil ſe lever le ſoir ; on me verra plutôt moi-même ſur les rives des morts, que l'on ne trouvera Sincerus jouir d'aucun repos en ces climats.

PROSE HUITIE'ME.

J'AVOIS à peine fini ma chanſon, lorſque Carino faiſant un grand cri de joïe, me dit: Rejouis-toi, Berger Napolitain, & chaſſant autant que tu pourras la triſteſſe qui te dévore, montre-nous un front plus ſerain. Si les ſignes certains & de bon augure que les Dieux font paroître ne me trompent point, ta chere patrie & la Bergere qui t'eſt plus chere encore, te ſeront inceſſamment renduës. Eh, comment lui répondis-je, cela peut-il arriver? pourrai-je vivre aſſés long-tems pour jouir de tant de fortune? Oui aſſurément: on ne doit jamais douter ni des promeſſes des Dieux, ni des ſignes qu'ils nous envoyent, parce qu'ils ne trompent jamais. Ainſi, prens courage, & livre-toi aux flatteuſes eſperances qui te ſont annoncées. Ne vois-tu pas là-bas à main droite Urſacchio, qui revenant tout joyeux avec ſa geniſſe qu'il a retrouvée, annonce ſur ſon chalumeau ſa joye aux bois d'alentour. Si mes

prieres ont ſur toi quelque pouvoir ; je te conjure d'avoir pitié de toi-même, & de ſuſpendre le cours de tes larmes. C'eſt un proverbe commun, que jamais l'amour n'eſt raſſaſié de pleurs, les prez d'eau, les chevres de feuilles ; ni l'abeille de fleurs nouvelles. Pour te faire plus facilement concevoir de juſtes eſperances, je te dirai que moi-même qui ne reſſens pas de grandes peines, ſi je ne ſuis pas abſolument heureux, j'ai été plus infortuné que toi, dans un exil ſemblable à celui qui cauſe ton tourment. Car tu ne t'es jamais mis en danger de perdre une conquête qui t'avoit couté tant de peines ; & moi, pour avoir confié à l'aveugle fortune mon bien, ma ſeul eſperance & l'objet de ma felicité, je perdis tout à la fois. Or, je n'en doute point, tout cela eût été perdu pour moi ſans retour, ſi j'avois, comme toi, déſeſperé des bontés inépuiſables des Dieux. Dès mon enfance, je brulai d'une ardeur qui ne s'éteindra jamais pour un objet, qui, à mon gré, effaçoit non-ſeulement toutes les beautés de l'Arcadie, mais même les beautés céleſtes. Comme

elle s'étoit, dès ſes plus jeunes ans, conſacrée au ſervice de Diane, & que j'étois né & nourri dans les bois : ſouvent nous nous trouvions enſemble, & toujours avec un plaiſir que je ne puis exprimer. Les Dieux voulurent que nos inclinations fuſſent aſſorties. De-là nâquit entre nous un goût ſi vif & une tendreſſe ſi grande, que nous ne connoiſſions de plaiſir, qu'autant que nous étions enſemble. Nous allions à travers les bois, armés convenablement pour la chaſſe ; & de retour, jamais nous n'en partagions les fruits, qu'après avoir porté aux Autels de Diane l'offrande, ou de la hure du ſanglier, ou de la tête du cerf, que nous attachions aux pins les plus élevés. Mais la chaſſe aux oiſeaux étoit celle qui nous amuſoit le plus, parce qu'elle nous ſembloit la plus agréable & la moins fatiguante.

Quelquefois, à la pointe du jour, lorſque les étoiles commençant à peine à s'effacer, le Soleil coloroit l'horiſon, nous allions dans quelque vallée éloignée de tout bruit. Là, nous tendions, entre deux arbres droits & levés, un grand filet que nous nom-

mions toile d'araignée, parce qu'il étoit ſi fin, qu'à peine on le pouvoit diſtinguer entre les feuilles. Puis, nous écartant au loin dans le bois; nous revenions faiſant grand bruit des mains, jettant des pierres & des bâtons pour chaſſer vers l'endroit où étoit notre filet, les grives, les merles & autres oiſeaux, qui fuiant effraïés devant nous, alloient ſe précipiter dans nos toiles, & y reſtoient attachés comme autant de petits ſacs. Quand nous trouvions la capture aſſés bonne nous lâchions les principales cordes, & notre filet ſe répliant, nous en avions ſi grande quantité que quelquefois las d'en tuer, & ne ſçachant où les mettre, nous les emportions avec le filet, comme ils s'y trouvoient envelopés.

D'autres fois, en automne, dans le tems que les étourneaux ſe raſſemblant font comme un peloton en l'air, nous tâchions d'en avoir deux ou trois que nous attachions par la patte, avec une longue ficelle bien fine enduite de glu. Quand nous les voyions s'approcher, nous donnions la liberté à nos priſonniers, qui ſe mêlant avec

les autres, en ramenoient avec eux un bon nombre. Les pauvres oiſeaux, ſe ſentant tirer à terre, & ne voïant point ce qui les empêchoit de voler, rempliſſoient l'air de leurs cris plaintifs, & ils tomboient à nos pieds en ſi grande quantité, que rarement nous revenions ſans en rapporter des ſacs pleins.

Je me ſouviens auſſi d'avoir ri bien ſouvent de l'avanture malheureuſe de la corneille; & voici comment. Quand il nous en tomboit quelqu'une entre les mains, comme cela arrive ſouvent, nous la portions en quelque plaine bien découverte, & nous l'attachions par la pointe des aîles, couchée, comme ſi nous avions voulu lui faire obſerver le cours des aſtres. A peine ſe ſentoit-elle attachée, que par ſes cris perçans, elle raſſembloit bon nombre d'autres corneilles autour d'elle. Il y en avoit toujours quelqu'une malaviſée qui venoit au ſecours de la captive, & qui étoit mal payée de ſon imprudente pitié. Car elle étoit bientôt étroitement reſſerrée par celle qu'elle venoit ſecourir; elle tentoit inutilement de ſe retirer des pattes

qui la retenoient, ſi bien qu'elle ne pouvoit échaper. C'étoit alors ſans ceſſe combats nouveaux ; l'une pour fuir; l'autre pour ſe débaraſſer, juſqu'à ce qu'aïant pris aſſés de plaiſir à ce ſpectacle, nous ſortiſſions de notre cache pour enlever la nouvelle venue. Puis nous retournions nous cacher, attendant que quelqu'autre vînt nous amuſer de même. Que vous dirai-je de la Grue ? avec toute ſa prévoyance, elle avoit beau tenant une pierre dans ſa patte veiller la nuit entiere, elle n'étoit pas même en plein midi à l'abri de nos coups. Le cigne retiré au milieu des marécages dans la crainte d'un ſecond embraſement, comme celui qui accompagna la chûte de Phaeton, n'échapoit pas à notre pourſuite. Et toi, malicieuſe perdrix, à quoi t'a ſervi d'avoir fui des Palais élevés, que tu habitois, puiſque dans les champs, où tu te crois le plus en ſureté, tu tombes dans nos filets ! Qui croiroit que l'Oye ſi vigilante contre toute entrepriſe de nuit, ne ſçût pas ſe garder elle-même ? Phaiſan, Tourterelle, Pigeon, Canard & tous autres oiſeaux n'étoient pas plus heu-

reux avec nous. Il n'en étoit aucun ſi aviſé qu'il fût, qui pût défendre ſa liberté contre nos ruſes.

Mais, pour ne te point importuner par un trop long détail, je te dirai que peu-à-peu l'habitude de nous voir, fit avec les ans croître mon amour à un dégré ſi exceſſif, que je n'avois de momens heureux que ceux où je penſois à elle. Et comme toi, n'oſant en rien dire, j'étois tellement changé, que non-ſeulement tous nos Bergers en parloient; mais qu'elle-même, ſans en ſçavoir davantage, en étoit vraiment affligée par ſimple amitié. Non pas une fois, mais mille, elle me conjuroit de lui ouvrir mon cœur, & de lui dire le nom de celle qui produiſoit en moi un ſi grand changement. Moins je pouvois m'expliquer, & plus je ſentois de mortels ennuis: je lui répondois ſimplement, que je ne pouvois lui nommer la celeſte beauté que j'adorois; mais qu'à la premiere occaſion je lui montrerois ſon divin portrait. Je l'avois long-tems entretenue de la même promeſſe. Enfin un jour qu'après une chaſſe aux oiſeaux, nous nous trouvâmes ſeuls, loin des autres Ber-

gers, dans un vallon couvert, & qui retentiſſoit du chant de mille oiſeaux repeté par l'Echo, nous nous aſsîmes au bord d'une fontaine qui prenoit ſa ſource en cet endroit. Son eau tranſparente & tranquille ſembloit le plus beau criſtal, & laiſſoit voir diſtinctement juſqu'au fond. On ne remarquoit autour aucune trace de Bergers ni de chêvres. Par reſpect pour les Nymphes, les beſtiaux ordinairement n'en approchoient point. Pas une branche, pas une feuille n'étoit ce jour-là tombée des arbres d'alentour: enſorte que ſans bruit, ſon eau pure couloit à travers la prairie, ne faiſant qu'un doux murmure, & ne ſemblant même avoir aucun mouvement. Là, après nous être un peu rafraîchis, elle me conjura, comme elle avoit déja fait, par la tendreſſe que j'avois pour elle, de lui montrer le portrait que je lui avois promis, me jurant qu'elle n'en parleroit à perſonne qu'autant que je le voudrois. Alors, verſant un torrent de larmes, je lui répondis d'une voix baſſe & tremblante, qu'elle le verroit dans cette fontaine. Son impatience l'empêcha de comprendre ce

que je lui voulois dire ; & ſe baiſſant, ce fut elle-même qu'elle vit peinte dans l'eau. Cette ſurpriſe ingenieuſe la ſaiſit. Elle changea de couleur ; penſa tomber à la renverſe, & toute troublée, elle me quitta ſans me rien dire. Je n'ai pas beſoin de raconter en quel état je me trouvai, quand je vis partir mécontente & irritée celle qui me traitoit avec tant de bonté, & que j'avois vûe ſenſible à mes maux, marquer ſa pitié même par des larmes. Pour moi, je ne ſçai ſi j'étois mort ou vivant, ni qui me reporta dans ma cabane. Mais pendant quatre jours & quatre nuits, mon corps ne connut ni nourriture ni ſommeil. Mes vaches renfermées dans leur étable n'eurent aucune pâture ; & les jeunes veaux attachés inutilement au pis qui ne donnoit plus de lait, faiſoient retentir les bois voiſins de leurs triſtes mugiſſemens. Mais moi peu ſoucieux de tout ce déſordre, & couché par terre, je ne ſçavois que pleurer. Qui m'auroit vû auparavant, eût alors méconnu Carino. Bouviers, Bergers, Chevriers accouroient avec les autres Habitans des Villages voiſins ; &

croiant, comme il n'étoit que trop vrai, que la tête m'avoit tourné, ſenſibles à mes malheurs ils en demandoient la cauſe ; mais ſans leur répondre je m'écriois en gemiſſant :

O vous, Arcadiens, vous que l'art de chanter a rendu ſi célébres, vous chanterés dans vos montagnes l'hiſtoire de ma mort. Que mes mânes jouiront d'un doux repos, ſi vos muſettes apprennent mes amours & mes malheurs à ceux qui viendront après moi ! Enfin à la cinquiéme nuit, toujours plus impatient de terminer mes deſtinées, je ſortis du lieu qui avoit ſi long-tems été témoin de mon déſeſpoir, non pour revoir cette fontaine, ſource infortunée de mes maux ; mais pour errer dans les bois, ſans ſuivre aucun ſentier, & par les endroits les plus eſcarpés, ainſi que le hazard conduiſoit mes pas. J'arrivai après bien de la peine, ſur une roche eſcarpée, d'où les peſcheurs découvrent de loin le poiſſon dans la mer. Là, avant le lever du Soleil, comme ſi c'eût été un remede ſûr à mes maux : je m'aſſis au pié d'un chêne touffu, où je me ſouviens que d'autres fois je

m'étois reposé entre les bras de ma maîtresse ; & après des soupirs redoublés, ainsi que le cigne annonce par son chant sa mort prochaine, je dis en pleurant : Cruelle Bergere, plus sauvage que l'ours, plus dure que le chêne, plus sourde à mes prieres que les flots en courroux, sois satisfaite au moins, que ma mort te délivre de mon importune vûe. Mais non ; mon malheureux destin touchera ce cœur que je n'ai pû rendre sensible dans mes plus beaux jours ; & devenue compatissante, quoique trop tard pour mon bonheur, tu condamneras toi-même ta dureté, & tu desireras de voir l'infortuné que tu pouvois rendre heureux par une seule de tes paroles. Helas ! comment cette tendresse que tu eus certainement pour moi auroit-elle entierement cessé ? N'as-tu conservé aucun souvenir des amusemens de notre enfance, quand nous allions dans les bois, ramassant la fraise vermeille, ou cueillant la faine de dessus le hêtre, ou tirant la chataigne de sa piquante envelope ? As-tu oublié les lys & les roses précoces, dont j'allois dépouiller pour toi nos

Empire pour ſecourir un malheureux qui vous cauſera peut-être autant de compaſſion, que ſes maux ſemblent doux à la cruelle qu'il adore ! Compatiſſantes Hamadriades ! quittés les bois que vous cheriſſés, & venez être témoins de la mort que je vais me donner ! Et vous, charmantes Driades, que nos Bergers ont vû tant de fois danſer le ſoir en rond, à l'ombre de ces arbres, laiſſant voltiger au gré des vents vos cheveux blonds ! Si vos bontés ne ſont point ébranlées par mes malheurs, faites que ma mort ne ſoit point oubliée dans ces bois, mais que le bruit s'en perpétuant d'âge en âge, ma renommée remplace ce que mes malheurs auront retranché du cours de ma vie ! Loups, ours, & tous autres animaux qui peuplés ces antres écartés, vivés tranquilles: vous ne ſerés plus troublés par ce Berger qui faiſoit retentir de ſes gemiſſemens les montagnes & les bois. Adieu rivages délicieux, verds côteaux, & vous rivieres adieu ! Accoutumés vous à ne me plus voir ; & tant que vous irez, en murmurant, vous précipiter dans la mer, confer-

vés le ſouvenir de ce Carino que vous avez vû ſur vos bords couronner ſes taureaux, & charmer par le ſon de ſa flûte les troupeaux, tandis qu'ils buvoient de vos eaux !

Ces paroles achevées, je m'étois déja levé pour me précipiter du haut du rocher, quand j'apperçus tout-à-coup du côté droit, deux colombes blanches, venir d'un vol rapide, & s'arrêter ſur le chêne au pié duquel j'étois, & là ſe donner à grand bruit mille doux baiſers. Ce ſpectacle me ſemblant d'un heureux augure fit renaître en mon cœur de plus douces eſperances. Et rendu à moi-même, je commencai à blâmer le projet inſenſé que j'avois formé de rompre ſans retour par une mort cruelle des liens qui pouvoient ſe renouer. Je ne me fus pas long-tems entretenu dans cette penſée, quand tout-à-coup, & ſans ſçavoir comment, je me vis ſurpris par celle-même qui cauſoit tous mes maux, & qui s'intereſſant à mes jours avoit été, d'un lieu éloigné & caché, témoin de ce moment de déſeſpoir. Pleurant tendrement comme une mere inquiete ſur les jours d'un

fils

fils unique, elle fit ſi bien par ſes douces paroles, & ſon accueil gracieux qu'elle me rappella à la vie, & me remit dans l'état où vous me voïés. Ainſi la puiſſance admirable des Dieux nous conduit au port de ſureté, lors même que nous voïons de plus près les horreurs d'une violente tempête. Si, donc, mon cher Sincerus, tu donnes quelque croïance aux choſes ſingulieres que je viens de te raconter; & ſi tu as quelque fermeté, comme je n'en doute point, tu dois prendre courage, & au milieu de tes malheurs eſperer, avec l'aide des Dieux, une meilleure fortune. Il ne ſe peut que quelquefois le Soleil ne perce à travers les nuages les plus épais; & tu dois ſçavoir que les difficultés ne font que rendre le ſuccès plus délicieux.

Comme ces longs propos avoient mené loin, & qu'il étoit deja tard, Carino reprit ſa vache & nous dit adieu. Il nous eut à peine quittés que nous apperçûmes de loin entre deux chênes un homme monté ſur un petit âne. Il avoit le viſage ſi triſte, & ſi abbatu, que nous en fûmes tous

étonnés. Nous le vîmes mieux, quand il fut entré dans un ſentier qui menoit à la Ville ; & nous reconnûmes, à n'en pouvoir douter, que c'étoit l'amoureux Clonico, Berger très-ſçavant, & très-habile dans l'art de chanter. Auſſi Eugenio ſon ami qui ſçavoit toutes ſes avantures amoureuſes, alla au-devant de lui, & lui dit.

EGLOGUE HUITIE'ME.

EUGÉNIO, CLONICO.

EUGENIO.

OU vas-tu ainſi ſeul ? pourquoi ce viſage pâle & défait ; ces cheveux heriſſés, & cette barbe negligée ? Quiconque te verroit ainſi triſte & plongé dans la douleur diroit aſſurément : Non, ce n'eſt pas là Clonico. Peut-être, pour fuir la ſolitude, vas-tu chercher le tumulte des Villes. Mais prens y garde, les traits de l'amour y pleuvent, & ſont bien plus dangereux. Fonder quelqu'eſperance ſur le cœur d'une femme, c'eſt vouloir marquer des ſillons dans l'eau, ſemer dans le ſable, & tendre un filet pour prendre le vent au paſſage.

CLONICO.

Si je puis jamais, Eugenio, dégager mon cœur, ou affoiblir aſſés mes liens pour eſperer de ſecouer le joug peſant qui me retient, il n'y aura

bois, ni prairies, qui ne retentiſſent de mes chants : enſorte que les Faunes & les Driades pourront croire que Damétas & Coridon vivent encore. Naiades, Napées, Hamadriades, Satyres, & Silvains, reveillés par moi danſeront en rond ſans ceinture ni chauſſure, ſur l'herbe nouvelle, & y feront entendre mille chanſonnettes. Le cruel amour & ſon impitoyable mere ſeront au déſeſpoir d'avoir manqué leur victime. Helas ! je me pâme à cette idée trop éloignée. Quand viendra le jour que libre avec les autres je pourrai dire comme eux ! graces au Ciel, j'ai échapé à un grand danger?

EUGENIO.

Tu verras le myrte & le genévrier ſecs en été, & lés fleurs croître en hyver au milieu des frimats, plutôt que tu ne parviendras à ce bonheur que tu deſires en vain. Si l'amour eſt aveugle, comment peut-il découvrir le vrai ? Qui prend un aveugle pour guide eſt mal conſeillé, & qui n'a rien ne peut rien donner. Cette vie paſſagere reſſemble au jour qui rougit ſur ſa fin, d'y

être ſi rapidement parvenu. Auſſi, quand la vieilleſſe ſuit des années mal-employées, & trop rapidement écoulées, il ne peut reſter au cœur que honte & que regret. Qui peut conſoler les pauvres mortels, ſi toutes nos peines enfin diſparoiſſent en fumée, & ſi le tems jaloux eſt le vrai maître de nos biens ? Il eſt donc tems maintenant que les eſprits reviennent de leur abattement profond, & qu'enfin tu te repentes du paſſé. Si toi-même tu ne te procures du repos: qui pourra t'en procurer ? un cœur malheureux doit abandonner ſa pourſuite, quand il ne peut voir ſes vœux accomplis. Combien de fois les montagnes & les rivieres ont-elles ri de tes égaremens ? Jamais la pitié n'a fait en ta faveur ni mouvoir les unes, ni arrêté les autres.

CLONICO.

Heureux ceux qu'amour unit ſi parfaitement, que l'envie ou la jalouſie ne faſſent jamais contre leur union que des efforts impuiſſans ! Hier ſur le ſoir étant ſeul, je vis ſur un grand orme deux tourterelles faire leur nid

avec empreſſement. Non ; le Ciel n'eſt contraire qu'à moi. Témoin de toutes leurs careſſes, s'il me reſta quelque ſentiment, ce fut pour ſentir une douleur ſi vive, que d'impatience je pouvois à peine reſter en place. Le dirai-je, ou en ferai-je myſtere: de déſeſpoir je fus ſur le point de me pendre à un plane. En ce moment amour me peignit devant les yeux la triſte fin d'Iphis.

EUGENIO.

De quelles extrêmités ne ſont pas capables les Amans malheureux? ils mépriſent la vie, & déſirent la mort; tant à chacun plaiſent ſes folies. Plutôt ils verront leurs cheveux changer de couleur, qu'ils ne réuſſiront à me guerir. Un doux ſourire, un regard flatteur valent à leurs yeux plus que tous les biens. Sont-ils en colere, ils voudroient prévenir le ciſeau de la Parque, & quitter en même tems leur amour & la vie. Ils voudroient revenir ſur leurs pas, & ils ne le veulent point. ils ne ſentent ni l'ardeur du feu, ni le froid de la glace; & ſans ſouffrir aucune douleur, ſans ceſſe ils ſe plai-

gnent. Ils veulent fuir l'amour ; & cependant ils ſe précipitent dans ſes fers. Eſt-ce vivre ou mourir ? Je l'ignore. Ils nomment liberté ce qui les lie le plus étroitement.

CLONICO.

L'amendier battu des vents me rappelle ſans ceſſe la triſte fin de Philis déſeſperée. Dieux, s'il reſte encore au monde quelque trace de pitié, laiſſés-moi terminer une vie infortunée. O terre ! ſecours-moi, tu le peux. engloutis mon triſte corps dans tes entrailles, & que l'on n'en puiſſe trouver aucun veſtige. Foudres, qui faites trembler le Ciel, volés au ſecours d'un malheureux qui vous appelle à grands cris, & qui veut, s'il ſe peut, ſecouer le joug de l'amour ! Bêtes ſauvages, accourés ; je veux toutes vos fureurs ; & vous, Bergers, pleurés le deſtin d'un Berger malheureux. Vous me rendrés les dévoirs funebres, & vous m'éleverés entre des cyprés un tombeau qui apprendra ma mort à l'Univers. Vous réduirés en cendre, en même tems que mon corps, les vers que j'ai faits pour cette cruelle ; vous

ornerés mon tombeau de guirlandes; vous daignerés y arrêter vos pas & chanter ces vers : Infortuné Berger, c'eſt l'excès de ton amour qui t'a mis au tombeau. Peut-être le montrerés-vous à celle qui m'embraſe maintenant & qui me tue. Mais en vain vous m'appellerés ; vous ne trouverés qu'une cendre froide ; & rien qui vous puiſſe entendre.

EUGENIO.

Tes malheurs, mon cher Clonico, ſont plus funeſtes à mon cœur, que ne ſeroient à ma vie les pattes de l'ours & les griffes du lion ; & je n'ai preſque plus de ſang dans les veines. Si tu veux ſuivre les conſeils de ton fidéle Eugenio, tu vivras content ; tu ſecoueras le joug qui t'accable. Sers Apollon, & le divin Génie, & déteſte ce cruel Dieu, qui n'apporte que tourmens à la jeuneſſe, & que honte à la vieilleſſe. Alors notre Dieu Pan, prodigue de ſes bienfaits, & la Déeſſe Palés, augmenteront ton troupeau, & combleront tes vœux. Tu ne rougiras pas de porter la bêche. Tu ſemeras aſperge, anette & con-

combre. Conſacre tout ton tems à ces champêtres amuſemens. Ce n'eſt point en pleurant que l'on recouvre ſa liberté. Et l'homme n'eſt malheureux qu'autant qu'il le croit être. Tu briſeras avec le râteau les mottes de terre, & tu arracheras l'ivraye qui fait perir nos moiſſons. Pour moi, plutôt que de tomber dans les horreurs de l'oiſiveté ; je vais tendant des filets pour attraper les oiſeaux, & je dreſſe des piéges au Renard. C'eſt ainſi que l'on chaſſe l'amour, que l'on ſe met au-deſſus des jalouſies des Bergers oiſifs, & que l'on mépriſe le monde & ſes trahiſons. C'eſt par ce moyen qu'on fait évanouir toutes ces penſées amoureuſes qui rongent le cœur, & qui font le malheur des dupes qui s'y livrent. Donne maintenant quelqu'attention à tes chévres pleines, qui par la crainte du loup fuïent rapidement, même devant les chiens, comme le cerf pourſuivi. Voi les vallées & les campagnes qui s'émaillent de mille couleurs. Voi les Bergers joyeux qui danſent au ſon du chalumeau autour des fontaines. Regarde en haut le ſigne de Phrixus, & remarque le bien,

mon aimable Clonico ; le Soleil y va bientôt arriver. Eloigne les triſtes penſées qui t'accablent nuit & jour. Il n'eſt point en ce monde de maux ſans remede, je ne te parle point à la legere.

PROSE NEUVIE'ME.

DÉJA la cigale étoit muette, & l'on n'entendoit plus dans la campagne que le cri du grillon. Déja les oiſeaux de toute eſpece, raſſemblés dans leurs retraites, avoient fait place à la chauveſouris, impatiente de jouir des ténébres, quand la chanſon d'Eugenio finit, & que nos troupeaux deſcendirent des montagnes, pour ſe raſſembler au bruit du chalumeau. Nous ne quittâmes qu'à la nuit ce lieu, & menant avec nous Clonico, nous deſcendîmes dans un petit fond, qui n'étoit pas éloigné, & où dans l'Eté les troupeaux paſſent ordinairement la nuit. Car dans les tems de pluye, toutes les eaux qui tombent des montagnes voiſines innondent ce vallon. Il étoit couronné de chenotis, de he-

tres, de lieges, de lentiſques, de ſaules, & de toutes ſortes d'arbuſtes ſauvages ; on n'y pouvoit entrer que par une trouée étroite ; & l'ombre y eſt ſi épaiſſe, que même en plein midi elle permet à peine de voir le Soleil. Dans un coin, à quelque diſtance de nos vaches, nous plaçâmes nos moutons, & nous raſſemblâmes d'un autre côté nos chévres, le tout comme nous penſâmes être le mieux. Au défaut de nos fuſils que nous avions oubliés contre notre ordinaire, Ergaſte le plus ingenieux & le plus aviſé de tous, prit une branche de lierre & une branche de laurier dont le frottement nous donna bientôt du feu. Nous allumâmes des falots de diſtance en diſtance, & tandis qu'on préparoit le ſouper, l'un ſe mit à traire ſes brebis, l'autre à raccommoder ſon chalumeau ; un autre à réparer ſa bouteille ; chacun enfin s'occupoit à differentes choſes. Après le repas qui fut joïeux, comme la nuit étoit déja bien avancée, on ſe mit à dormir.

A la pointe du jour, avant que le Soleil qui ne coloroit encore que le ſommet des montagnes, eût fait diſ-

paroître la roſée de deſſus la terre nous fîmes ſortir nos troupeaux du vallon, & les chaſſâmes dans la prairie. Par un ſentier détourné nous gagnâmes le chemin du Mont-Menale, dans le deſſein de viſiter le temple reſpectable du Dieu tutelaire des Bergers. L'infortuné Clonico voulant ſe ſéparer de nous, nous lui demandâmes ce qui l'obligeoit à nous quitter ſitôt. Il nous dit que c'étoit pour faire ce dont notre rencontre d'hier au ſoir, l'avoit détourné, c'eſt-à-dire, pour trouver remede à ſes maux, par le moïen d'une vieille, fameuſe en l'art des ſecrets magiques, à qui, ſelon qu'il l'avoit ſouvent oui dire, Diane avoit montré en ſonge toutes les herbes qu'employoient Circé & Médée. Il nous conta que par l'effort de ſon ſçavoir, elle voloit ſouvent en l'air dans les plus obſcures nuits, couverte de plumes blanches: Que par ſes enchantemens elle voiloit le ciel de nuages épais, & lui rendoit en un moment ſa premiere clarté: Qu'arrêtant le cours des rivieres, elle faiſoit remonter les eaux à leur ſource: Qu'elle ſçavoit ſur-tout faire tomber du ciel les étoiles

toutes dégoutantes de ſang ; décider par ſes paroles le cours de la Lune, répandre les ténébres ſur la terre en plein midi, évoquer les Divinités infernales de leurs demeures profondes, faire entr'ouvrir la terre, & ſortir les morts du fond de leurs tombeaux. Sans compter que par le mêlange du ſang corrompu de la cavalle en chaleur & du ſang de la vipere, de la cervelle d'ours enragés, & du poil de l'extrêmité de la queue du loup, avec des racines d'herbes & des ſucs puiſſans, elle operoit mille autres merveilles. Je vois bien, mon enfant, lui dit Opico, que les Dieux que tu ſers avec confiance t'ont conduit ici pour te faire trouver un remede à tes maux. Et ſi tu veux m'en croire, il ſera tel, que tu ſeras heureux pendant le reſte de ta vie. A qui pourrois-tu t'adreſſer qui te pût être plus ſecourable que notre grand Enarete ? C'eſt le plus ſçavant de nos Bergers ; il a quitté le ſoin des troupeaux pour ſe donner tout entier au culte de notre Dieu Pan. Il a l'intelligence de preſque toutes les choſes divines & humaines. La terre, l'air, la mer, l'infatigable Dieu de la lu-

miere, la Lune changeante, toutes les étoiles du firmament, les Pleiades, les Hyades, le dangereux Orion, la grande & la petite Ourſe, par conſéquent le tems propre à ſemer & à moiſſonner, à planter la vigne & les oliviers, à greffer les arbres, tout cela lui eſt connu. Enfin l'art de gouverner les abeilles, & fuſſent-elles mortes, de les faire revivre avec le ſang gâté de veau étouffé; outre cela (& c'eſt ce qui eſt bien plus incroiable) dormant pendant une obſcure nuit au milieu de ſes vaches, deux dragons lui vinrent lécher les oreilles. Reveillé de frayeur en ſurſaut, vers l'aube du jour, il comprit diſtinctement ce que les oiſeaux ſe diſoient entr'eux. Il entendoit entr'autres un roſſignol qui ſur les branches d'un cormier touffu, chantant ou plutôt ſe lamentant de ſon infortune, demandoit ſecours au bois d'alentour. Un paſſereau lui répondit qu'il y avoit en Leucadie une roche élevée, d'où quiconque ſe précipiteroit dans la mer, mettroit, ſans ſe faire aucun mal, fin à ſes peines. Puis une alouette diſoit que dans un endroit de la Gréce dont le nom m'eſt

échapé, étoit la fontaine de Cupidon, dont l'eau que l'on boit efface tout ſentiment d'amour. Le roſſignol languiſſant répondoit avec douceur que les eaux ne pouvoient avoir aucune vertu. Sur ces entrefaites, arriverent un merle, un verdier, & un tarin, qui pour le déſabuſer de l'erreur où il étoit que les eaux n'avoient aucune vertu ſurnaturelle, ſe mirent à lui conter les qualités de diverſes rivieres, fontaines & étangs. Enarete me repeta leurs noms, leurs proprietés, les païs où ces eaux paroiſſent, ceux qu'elles parcourent; & il en avoit la memoire tellement frappée qu'il n'oublia rien. Il me nomma encore differens oiſeaux, dont le ſang mêlé produit un ſerpent très-ſingulier; que la chair de ce ſerpent, quand on oſe en manger, apprend à entendre le langage de quelqu'oiſeau que ce ſoit. Enſuite il me parla de je ne ſçai quel animal, dont le ſang a cette vertu, que qui en auroit gouté & ſe trouveroit à l'aube du jour ſur quelque montagne où il y auroit beaucoup d'herbes les entendroit diſtinctement parler, & expliquer elles-mêmes leurs pro-

prietés, lorſqu'encore toutes couvertes de roſée elles reçoivent avec amour les premiers rayons du Soleil, & remercient le Ciel des vertus qu'il leur a accordées. Et il y en a vraiment de tant de ſortes, qu'heureux ſeroient les Bergers qui les connoîtroient. Il me conta auſſi, autant que je m'en puis ſouvenir, que dans un pais très-ſingulier, & fort éloigné d'ici où les enfans naiſſent noirs comme les olives prêtes à cueillir, & que le Soleil éclaire de ſi près, que ſans la crainte d'être brûlé, on le toucheroit de la main; il y a une herbe, qui jettée en quelque riviere ou lac que ce ſoit, les met ſur le champ à ſec, & ouvre ſans réſiſtance tout ce qui eſt fermé. Que ce même pais produit encore une autre herbe qu'il ſuffit de porter avec ſoi, pour en quelqu'endroit qu'on aille, avoir abondance de toutes choſes, & ne ſouffrir ni la faim ni la ſoif. Il ne me fit pas myſtére (& je vous le dirai de même) de l'étrange vertu du chardon, plante aſſés connue parmi nous, dont la racine porte quelquefois la reſſemblance de l'un ou de l'autre ſexe; & toute perſonne à

qui il en tombe un qui marque ſon ſexe eſt indubitablement très-heureux en amour. Il ajouta ſur la verveine ſacrée, ſi agréable aux Dieux dans les ſacrifices, que pourvû que l'on ſaiſiſſe le moment juſte de la cueillir, il ſuffit que l'on ſe frotte de ſon ſuc pour obtenir quoi que ce ſoit que l'on demande. Mais, à quoi bon vous raconter toutes ces merveilles ? La demeure d'Enarette eſt près d'ici, vous l'entendrez vous-même plus en détail. Non, dit Clonico, nous aimons mieux, chemin faiſant, les apprendre de toi, afin que quand nous arriverons devant ce ſaint Berger nous aïons encore plus de reſpect pour lui, & que comme à un Dieu ſur la terre nous lui rendions les honneurs uſités dans ces bois. Alors le vieux Opico reprenant la ſuite de ſon recit, nous dit, que le même Enarette lui avoit encore appris quelques enchantemens, au moyen deſquels on n'avoit point à craindre les tempêtes, le tonnere, la neige, la pluie, la grêle, ni la fureur des vents déchaînés. Qu'il l'avoit vû avaler le cœur encore palpitant d'une taupe, ſe

mettre le quinziéme jour de la lune, ſur la langue, l'œil d'une tortuë des Indes, & prédire enſuite l'avenir. Qu'il avoit vû une pierre reſſemblante à un morceau de criſtal, ſortie du geſier d'un coq blanc qui donnoit une victoire aſſurée à tout athléte qui la portoit ſur lui. Qu'il en connoiſſoit une autre ſemblable à une langue d'homme, mais plus grande, qui ne ſe formoit point dans la terre; mais qui au décours de la lune tombe du ciel. Que cette pierre étoit favorable aux entrepriſes d'amour, qu'une autre préſervoit du froid, & une autre du maléfice des yeux jaloux. Il n'oublia pas non-plus celle qui envelopée d'une certaine herbe, & au moyen de quelques paroles, rend inviſible par tout celui qui la porte, & le rend maître de faire ſans obſtacle tout ce qu'il lui plaît. Il paſſa à la proprieté d'une dent tirée du côté droit de la machoire d'un animal, nommé, ſi je m'en ſouviens bien, *Iena*, & qui eſt de telle vertu que tout chaſſeur qui ſe l'attacheroit au bras, ne manqueroit jamais un coup. Qu'en portant ſous la plante du pié la langue de ce même

animal, on n'eſt jamais aboyé par les chiens, & qu'attachant au bras gauche du poil de ſon muſeau, avec la peau de ſes parties, on ſe fait ſuivre néceſſairement par quelque Bergere que ce ſoit que l'on regarde. Puis paſſant à autre choſe, il nous démontra qu'en mettant ſur le teton gauche d'une femme le cœur d'un hibou, on lui feroit en dormant reveler tous ſes ſecrets. Ainſi de propos en propos, nous arrivâmes au pié de la montagne ſans nous appercevoir du chemin que nous avions fait dans la plaine. Là, Opico ayant mis fin à ſon diſcours, nous trouvâmes heureuſement le ſaint vieillard aſſis au pié d'un arbre. Nous voyant près de lui, il ſe leva auſſi-tôt pour nous ſaluer, & vint au-devant de nous. Son front ridé, ſa barbe & ſes cheveux longs & plus blancs que la laine des brebis de Tarente, inſpiroient du reſpect. Il tenoit d'une main le plus beau bâton de geniévre que j'aie vû à aucun Berger. Du bout un peu cambré ſortoit un loup enlevant un agneau, & ſi parfaitement executé, que cette

ſeule image auroit ameuté les chiens pour délivrer le priſonnier.

Après avoir accueilli Opico, & ſucceſſivement toute la troupe, il nous convia de nous aſſeoir à l'ombre. Enſuite ouvrant ſa pannetiere faite de la peau d'un chévreau moucheté de blanc, il en tira une bouteille artiſtement faite de tamarin, & nous fit tous boire à l'honneur de notre Dieu commun. Le déjeuner fut court; & le ſaint Berger ſe tournant vers Opico, demanda ce qui nous amenoit ainſi de compagnie. Opico prenant l'amoureux Clonico par la main, répondit de la ſorte : Votre ſcience profonde, cher Enarete, & le tourment de ce pauvre Berger nous ont déterminés à venir dans ces bois ; livré à un amour exceſſif, & trop foible pour une paſſion ſi violente, il ſe conſume ainſi que la cire au feu : cependant nous ne ſommes point venus dans le deſſein de conſulter les oracles infaillibles que notre Dieu rend la nuit dans ces montagnes. Nous demandons ſeulement votre ſecours, afin que l'arrachant à l'amour

vous le rendiés & à nous & aux forêts affligées de ſa perte. Nous publierons par-tout que c'eſt à vous que nous devrons le retour de nos plaiſirs. Et pour que vous n'ignoriez pas qui il eſt, nous vous dirons qu'il conduit ſur ces coteaux mille brebis blanches, & qu'hiver & été il a abondance de lait frais. Je ne vous dis rien de ſon talent pour chanter. Quand vous l'aurés délivré du joug de l'amour, vous en jugerés vous-même, & vous y prendrez aſſurément un grand plaiſir. Cependant le vieillard reſpectable regardoit attentivement Clonico, & touché de ſa pâleur il alloit lui répondre, quand tout-à-coup un ſon agréable vint des bois voiſins fraper notre oreille : ſurpris nous regardâmes à travers les arbres, & nous apperçumes un Chévrier, qui aſſis ſeul au pié d'un ſaule ſur le bord de l'eau amuſoit ſon troupeau par le ſon de ſa chevrette. Bientôt nous allâmes à lui; mais dès qu'Elenco (c'étoit le nom du Berger) nous vit approcher du ruiſſeau, il cacha l'inſtrument dont il jouoit, & comme par dépit

d'avoir été surpris il se tût. L'aimable Ofelia picqué de cette grossiereté entreprit sur la priere que nous lui en fîmes, de le faire chanter à force d'injures, & l'attaquant avec un rire mocqueur, il l'obligea à répondre.

NEUVIE'ME EGLOGUE.

OFELIA, ELENCO, MONTANO.

OFELIA.

DIs-moi, novice Chévrier, mais ſans te fâcher, quel eſt l'inſenſé qui t'a donné le ſoin de ce pauvre troupeau, en ſi miſerable état ?

ELENCO.

Et, toi vieux Bouvier, dis-moi à ton tour, quelle manie te porta à caſſer l'arc de Clonico, & à ſemer par là la diviſion entre nos Bergers ?

OFELIA.

Tu veux peut-être parler du tems où je vis le pauvre Selvaggio s'en aller tout déſolé de la perte de ſa muſette & de ſon tambourin que tu lui avois volés méchamment.

ELENCO.

Mais tu eus beau faire avec Uranio,

quand tu lui pris un chévreau, tu fus décelé, & il te reconnut à ton ajuſtement.

OFELIA.

Je le lui avois bien gagné, pour prix de nos chanſons ; mais il ne vouloit point s'en rapporter au jugement d'Ergaſte, qui me couronna cependant de myrte & de lierre.

ELENCO.

Toi ! comme ſi je ne t'avois pas entendu avec Galizio ? ta flûte étoit douce, comme la voix d'un agneau qu'on mene au ſacrifice.

OFELIA.

Eh bien, plaiſanterie à part, voions qui jouera le mieux ; tu mettras au jeu ta chévrette, & Montan nous jugera.

ELENCO.

Mets au jeu cette geniſſe que j'entens ſi ſouvent ; moi je gage cette peau & deux jeunes faons nourris de thin & d'oſeille,

OFELIA.

OFELIA.

Non ; il faut que tu gages ta chevrette, & je gagerai deux vaſes de hêtre commodes pour traire tes chêvres ; car pour ces vaches elles ſont à ma belle-mere, & je n'en ai que la garde.

ELENCO.

Tu chercheras en vain des prétextes pour éviter le combat. Voici à propos Eugenio, tu ne l'échaperas pas.

OFELIA.

Non, je m'en tiens à Montan, à qui l'âge a donné plus d'experience. Ton Eugenio me paroît trop groſſier ; & je ne lui crois pas tant de fineſſe & d'élevation.

ELENCO.

Viens, Montan, un peu plus à l'ombre ; cet endroit eſt trop expoſé au vent, & trop près du ruiſſeau, écoute qui de nous deux joue le mieux.

OFELIA.

Viens pendant que nos troupeaux

ruminent l'herbe, & que le chaſſeur enfoncé dans le bois remet les chiens ſur la voye.

MONTANO.

Chantés l'un & l'autre, afin que ces côteaux ſoient témoins, que vous relevés la gloire des ſiécles paſſés. Chantés juſqu'à ce que la nuit répande ſes voiles ſur nos campagnes.

OFELIA.

Montan, ce garçon qui ſe meſure avec moi, garde les chévres d'un pauvre Berger, qui eſt la dupe de ſa négligence.

ELINCO.

Oiſeau de mauvaiſe augure, ours ſauvage, mords cette langue venimeuſe qui dénote le cœur d'un furieux.

OFELIA.

Forêts, je vous plains de n'entendre que des cris aigus! Apollon & Diane ont fui de peur; crois-moi: quitte cet inſtrument que tu tentes en vain d'accorder:

MONTANO.

Ceci n'eſt point un amuſement ; c'eſt une vraye querelle. Pour l'amour des Dieux, faites tréve l'un & l'autre. Elenco commence ; & toi, Ofelia, répons.

ELINCO.

La ſainte Palès écoute attentivement mes chanſons, & par une faveur dont perſonne ne ſe peut vanter, elle me couronne des plus belles branches d'arbres.

OFELIA.

Notre Dieu à piés de chévre dreſſe ſes cornes au bruit éclatant de ma muſette. Je le vois courir, danſer, fuir, mais revenir ſoudain.

ELINCO.

Quand en la ſaiſon nouvelle, je trais mes chévres, ma gentille & douce Bergere s'en moque, & me tient des propos plaiſans.

OFELIA.

Ma chere Tirrena m'aſſaſſine par

ſes ſoupirs, quand ſes yeux tournés vers moi ſemblent me dire : Qui peut me ſéparer deſormais de mon fidéle Amant ?

ELINCO.

J'ai vû, n'a guere, un beau pigeon faire ſon nid ſur un vieux chêne, c'eſt à la cruelle ennemie de mon repos qu'il eſt deſtiné.

OFELIA.

C'eſt pour celle que je cheris, que j'engraiſſe dans ces bois un jeune taureau qui plus que tous les autres porte fierement ſa tête.

ELENCO.

Chaſtes Nymphe ! vos autels ſeront parés de guirlandes de fleurs nouvelles, ſi vous êtes propices à nos amours.

OFELIA.

Et toi ; Priape, je verſerai au printems du lait chaud ſur tes autels, ſi tu mets fin à mon amoureux martyre.

ELENCO.

Celle dont l'amour m'occupe, &

me fait errer en tous lieux, bien qu'elle me fuye & ſe cache, a pourtant pitié de ma flamme.

OFELIA.

Pour mon Amarante, elle me preſſe & veut ſans ceſſe m'entendre ; elle me répond par des accens ſi doux.....

ELENCO.

Ma Filis, à tout inſtant, m'appelle, & ſe cache, elle me jette une pomme, puis elle rit, & tout en fuyant elle veut que je la démêle à travers la verdure de nos bois.

OFELIA.

La mienne au-contraire m'attend au bord du ruiſſeau ; & là m'accueille ſi gentiment, que j'en oublie & mon troupeau & moi-même.

ELENCO.

Sans la preſence de celle qui eſt mon ſoleil, tu verrois les fleurs ſe faner, & les fontaines tarir.

OFELIA.

Ces montagnes ſont ſéches & ari-

des, mais ſi mon aſtre y paroît, je les verrai, comme après une abondante pluye, s'émailler de mille fleurs.

ELENCO.

Chaſte Diane, & toi blond Apollon, par le carquois que vous portés, rendés-moi vainqueur de ce ruſtique Berger.

OFELIA.

Sage Minerve, divin Bacchus, je vous conjure par les dons que vous faites aux humains, que ſa lyre ſoit bientôt mienne.

ELENCO.

Si je voyois couler par ces prairies un ruiſſeau de lait ; que je trouverois de plaiſir à treſſer à l'ombre des paniers de jonc !

OFELIA.

Que tu me ſerois cher, taureau blanc, ſi tes cornes étoient d'or, & ſi ta robe étoit de ſoye douce & fine.

ELENCO.

Combien de fois, la Bergere que

les deſtins m'ont attachée, vient gaye & joyeuſe paſſer avec moi la journée au milieu de mon troupeau !

OFELIA.

Qu'ils ſont doux ces ſoupirs qu'envoye vers moi celle que j'adore! Vents, portés-en une partie juſqu'aux oreilles des Dieux.

ELENCO.

A décrire tes charmes, je conſacre ma main, ma voix, mon eſprit, tout mon art : l'hiſtoire en ſera lue en mille endroits divers.

OFELIA.

A toi gloire, honneur, & louange. la renommée encore dans mille ans prendra ſoin d'éterniſer ta memoire.

ELENCO.

Quiconque ſentira le prix des ſoupirs, pouſſés en liſant ſur les arbres, où ton nom ſera gravé, s'écriera : heureuſe celle que le Ciel favoriſa tant !

OFELIA.

Heureuſe toi qui laiſſant ton nom

regner à jamais ſur la terre, ne quitteras ces bois que pour prendre place au ciel!

ELENCO.

Tais-toi, pauvre Bouvier, j'entens du haut de ce rocher le Dieu Faune qui ſe moque de toi. En bonne foi la chévre ne doit point entrer en lice avec le lion.

OFELIA.

Va, babillarde cigale, dans ce marais voiſin, provoquer les grenouilles, tu y primeras peut-être.

ELENCO.

Dis-moi, quel eſt l'animal qui a aſſez de jugement pour ſe proſterner devant la lune, & pour ſe plonger dans la fontaine, quand il a beſoin de ſe laver.

OFELIA.

Dis-moi à ton tour, quel eſt l'oiſeau, ſeul ſur la terre de ſon eſpece, qui dreſſe lui-même ſon bucher, pour ſe brûler.

MONTANO.

C'eſt être mal conſeillé que d'at-

taquer le Ciel. Il eſt tems de mettre fin à votre diſpute. Le talent des chanſons champêtres ne peut s'étendre plus loin. Taiſez-vous, couple charmant, vos chants ſeront bien reçus dans tous nos bocages. Mais je crains que Pan ne les ait entendus ; je vois au mouvement des feuilles, qu'il revient à l'ombre, animé de colere & ſoufflant par ſes larges narines le poiſon dont il nous menace. La victoire n'appartient qu'à Apollon qui vous inſpire l'un & l'autre. Que le Bouvier reprenne ſes vaſes, & que le Chevrier garde ſa chevrette ; puiſſe le Ciel accroître votre bonheur, comme l'herbe croit dans la prairie.

PROSE DIXIE'ME.

LA voix harmonieuſe de l'Echo ceſſa avec la chanſon de nos deux Bergers, & ſembla par-là acquieſcer au jugement de Montan, qui donnant à Apollon, comme au pere du génie l'honneur & le prix du combat, avoit rendu à chacun ſa gageure. Nous quittâmes auſſi ce rivage frais ; & riant

encore de la diſpute que nous venions d'entendre, nous commençâmes à remonter le côteau. Nous n'étions pas à deux portées de fronde, quand nous apperçûmes de loin le bois ſacré qui attiroit nos reſpects. Jamais le fer n'avoit attenté ſur ces arbres; dans la crainte d'attirer le courroux des Dieux, les habitans conſervoient ce bois avec grand ſcrupule. Et ſi l'on en doit croire l'opinion publique, dans le tems que la terre n'étoit point, comme à preſent, innondée de vices, tous les Pins qui ombrageoient ce lieu, parloient d'une voix claire & déliée, & répondoient aux chanſons amoureuſes des Bergers. Conduits à pas lents vers ce lieu par le Prêtre, nous nous lavâmes les mains, ainſi qu'il l'ordonna, dans l'eau d'une petite fontaine qui jailliſſoit à l'entrée. La Religion ne permet pas de porter en ce lieu la tache d'aucune offenſe. Après avoir adoré Pan & les Dieux inconnus, qui, pour éviter notre rencontre auroient pû s'être cachés dans le bois, nous entrâmes, portant en ſigne d'heureux augure, le pié droit en avant. Chacun prioit interieurement ces Dieux

de lui être propices pour le moment preſent, & dans les occaſions à venir. Nous trouvâmes à l'entrée ſous une roche, pendante au milieu des débris d'autres rochers, une grotte ſpatieuſe, & très-ancienne, creusée dans le roc, j'ignore ſi ce fut par la nature, ou par la main des hommes. La étoit un bel autel formé de la même pierre, & travaillé par les Bergers, on voïoit au-deſſus la figure de Pan appuyé ſur un long bâton d'olivier d'une ſeule piece. Il portoit ſur la tête deux cornes droites qui s'élevoient vers le Ciel; ſon viſage étoit de la couleur de la fraiſe en ſa maturité; il avoit les jambes & les piés velus, & parfaitement ſemblables à ceux des chévres. Il étoit couvert d'une grande peau mouchetée de blanc; aux deux côtés de l'autel, on avoit ſuſpendu deux grandes tables de hétre, ſur leſquelles étoient écrits des caracteres ruſtiques; & ces tables conſervées d'années en années par les Bergers contenoient les loix anciennes & les préceptes de la vie paſtorale, qui ont ſervi de reglè pour tout ce qui s'obſerve encore aujourd'hui dans ces bois.

ſur l'une, on voïoit marqués les jours de l'année, les changemens des ſaiſons, les variations des jours & des nuits, dans leur durée reciproque; le calcul des heures ſi néceſſaires aux humains; les indications du tems & de ſon intemperie, les marques auſquelles au lever du Soleil on prévoit le jour ſerain, ou la pluye, le vent ou la grêle; les époques de la Lune qui ſont heureuſes ou malheureuſes pour les entrepriſes; enfin ce que les hommes doivent à chaque heure faire ou éviter pour ſe conformer aux volontés des Dieux. Sur l'autre table on apprenoit quelle forme devoit avoir une belle vache ou un beau taureau; l'âge convenable à leur union; les ſaiſons & les tems les plus propres à couper les veaux, pour les employer enſuite ſous le joug aux ouvrages de la campagne les plus penibles; la maniere de rendre le belier plus doux & plus docile en lui perçant la corne près de l'oreille; le moïen ſûr d'avoir à ſon gré des mâles ou des femelles; des agneaux tout blancs ou de couleurs mêlangées; quelle précaution il faut prendre pour empêcher d'avorter les brebis.

qui craignent le bruit du tonnerre ; de quelle façon il faut gouverner les chevres ; de quelle tournure, à quel âge, en quel tems de l'année, & dans quel païs elles ſont plus fecondes ; comment on connoît leur âge aux differens nœuds de leurs cornes. Sur la même tablette étoient écrits les remedes pour toutes les maladies des troupeaux, des chiens & des Bergers.

L'entrée de la grotte étoit ombragée par un pin élevé & touffu. A l'une de ſes branches, étoit ſuſpendue une grande & belle flûte, compoſée de ſept roſeaux joints enſemble avec de la cire blanche, & telle que jamais on n'en vit une pareille entre les mains d'aucun Berger. Curieux de ſçavoir de quel ouvrier étoit un inſtrument qui nous ſembloit digne des Dieux, le reſpectable Enarete nous dit : Ce roſeau eſt un de ceux que le Dieu que vous adorés ici ſe trouva entre les mains, quand pourſuivant avec ardeur la Nymphe Syrinx qu'il aimoit, il vit par ſa methamorphoſe ſon amour déçu ; ces roſeaux convertirent en un ſon doux & agréable les ſoupirs qu'arrachoit à notre

Dieu le ſouvenir de ſon inutile flamme. Retiré ſeul dans cette grotte, & n'aiant pour témoins que ſes chévres, il s'occupa à attacher avec de la cire neuve ſept roſeaux qu'il plaça de la même maniere que ſont diſpoſés les doigts de la main, & ainſi que vous pouvés le voir. Cet inſtrument fut pendant long-tems en ces montagnes le dépoſitaire de ſes ennuis ; & paſſa enſuite, je ne ſçai comment, entre les mains d'un Berger de Syracuſe, qui oſa le premier, ſans crainte de Pan & des autres Dieux, s'en ſervir ſur les bords de la fontaine d'Aréthuſe. On prétend qu'au bruit de cette flûte les pins des environs recevoient du ſentiment, & répondoient ; que les chênes mêmes quittant leurs âpres montagnes pour l'entendre, apportoient leur ombrage ſur les brebis qui attentives environnoient le Berger ; qu'il n'étoit Nymphes, ni Faunes, qui ne s'empreſſaſſent de le couronner de guirlandes fraîchement cueillies. Surpris par la mort jalouſe de ſon bonheur, il en fit un dernier don à Tityre de Mantoue, & la lui remettant en expirant : Ami, dit-il, tu ſeras ſon ſe-

cond maître. Par ſon harmonie tu entretiendras une douce paix dans les troupeaux, & tu ſeras agréable aux Dieux des Forêts. Auſſi, Tityre tranſporté de joïe d'un ſi grand honneur, s'en ſervit d'abord pour apprendre aux Echos le nom de la belle Amarillis. Il leur conta enſuite les ardeurs du Berger Corydon pour Alexis, la diſpute entre Damete & Menalque, & la douceur des chanſons de Damon & d'Alpheſibée : tant que d'étonnement on voyoit les vaches ceſſer de paître, les bêtes les plus ſauvages dépoſant leur ferocité, ſe mêler avec les Bergers; & les eaux les plus rapides moins empreſſées de rendre à la mer leur tribut ordinaire, ſuſpendre leur cours. Il y joignoit le recit de la mort de Daphnis, la chanſon de Siléne, la vive paſſion de Gallus, & d'autres choſes memorables dont je penſe que les forêts ſe ſouviennent & ſe ſouviendront tant qu'il y aura des Bergers. Mais la nature lui avoit donné un génie propre à de plus nobles ſujets, & ne ſe contentant point d'un ſon ſi foible, il y changea un roſeau que vous voiés là plus gros & plus

neuf que les autres, pour chanter plus dignement de plus grands ſujets, & donner aux Echos un ton plus digne des grandeurs de Rome. Puis abandonnant les chévres, il s'appliqua à donner des leçons d'agriculture, dans l'eſperance ſans doute de conſacrer des ſons encore plus éclatans aux Exploits du grand Enée. Ce fut lui qui l'attacha à cet arbre en l'honneur du Dieu qui l'avoit daigné inſpirer. Et depuis il n'eſt venu dans ces bois aucun Berger qui ait pû l'imiter ; quoique pluſieurs pouſſés par une noble émulation l'aient ſouvent oſé tenter, & le tentent encore.

Mais pour ne point emploier tout notre tems à ce propos, dit Enarete ; & pour revenir à ce qui vous amene en ces lieux : je vous proteſte que je ſuis toujours prêt à vous ſervir tous & chacun de vous, & je vous conſacre tout mon art. Quoique le déclin de la Lune ne ſoit pas un moment favorable, je vous entretiendrai cependant ſur le lieu & le moment qu'il nous faudra choiſir. Toi ſur-tout, Berger amoureux, qui y es plus particulierement intereſſé, prête

à mes paroles une oreille attentive.

Non loin d'ici, entre les montagnes les plus déſertes, eſt une vallée très-profonde couronnée d'arbres ; Elle eſt ſi belle, ſi ſinguliere, ſi extraordinaire, que d'abord elle inſpire à ceux qui y entrent une terreur qu'on ne peut définir; mais ce premier mouvement une fois calmé, on ne peut ſe raſſaſſier de la regarder. Un ſeul paſſage étroit & brute y peut conduire ; plus on deſcend, plus la voye s'élargit, & devient ſombre en même tems par l'épaiſſeur des jeunes arbres qui couvrent ce paſſage. Quand on eſt au fond, on voit une grotte obſcure & grande s'ouvrir ſous les piés. A meſure qu'on y entre, on entend des ſons effrayans, que forment d'une maniere ſurnaturelle d'inviſibles eſprits, comme s'il y avoit des milliers de tambourins. Au fond de cet antre obſcur bouillonne un fleuve, qui faiſant des efforts inutiles pour ſortir, ne fait que ſe montrer, & ſe précipite au lieu même de ſa naiſſance, d'où, ſans qu'on en découvre aucune trace ſur la terre, il coule toujours caché juſqu'à la mer. Lieu vrayement ſacré, & digne d'être,

comme il l'eſt, le ſéjour des Dieux. Rien ne s'y offre aux yeux qu'avec une majeſté qui annonce la ſainteté, & exige le reſpect & la vénération.

C'eſt-là que je te menerai ſi tu as le courage de me ſuivre, quand la Lune ſe montrera toute entiere. Après que je t'aurai purifié, en te baignant neuf fois dans cette eau, je ferai avec des gazons frais un autel; je me couvrirai de trois voiles de differente couleur, je brûlerai la pure verveine, de l'encens mâle, & d'autres herbes non-arrachées, mais coupées avec la faulx, à la lueur de la nouvelle Lune. J'y répandrai de l'eau puiſée dans trois fontaines; je te ferai faire enſuite ſept fois ſans ceinture, & aïant un pié nud, le tour de l'autel conſacré; puis tenant de la main gauche une jeune brebis à cornes noires, & de la droite un couteau pointu, j'appellerai à haute voix trois cens noms des Divinités inconnues, la Nuit reſpectable avec ſes ombres, les Etoiles dépoſitaires de tous les myſteres cachés, la Lune variable, dont le pouvoir eſt ſi grand au ciel, & dans l'empire des ténébres, le Soleil radieux qui voit ſans obſtacle

tout ce qui ſe paſſe ſur la terre que ſes rayons éclairent. J'invoquerai enſuite tous les Dieux habitans du Ciel, de la Terre & de la Mer ; le vaſte Ocean pere commun de toutes choſes ; les chaſtes Nymphes ſes filles, dont cent préſiderent aux Forêts, & autant regnerent ſur le cours des eaux ; outre cela les Faunes, les Dieux Lares, les Silvains, les Satires. Je conjurerai l'air incommenſurable, & la ſurface irréguliere de la terre, les eaux tranquilles, les rivieres & les fontaines jailliſſantes, j'appellerai même les Divinités infernales, la triple Hecate, le Chaos impénétrable, le monſtrueux Erebe, les triſtes Eumenides qui habitent les rives du Styx ; & s'il eſt encore d'autres Divinités employées au ſupplice des coupables humains, je veux qu'elles ſoient toutes preſentes à mon ſacrifice. En faiſant ces invocations, je prendrai un gobelet de vin fumeux, que je verſerai ſur la tête de la victime, & lui arrachant de la laine d'entre les deux cornes je la jetterai dans le feu, pour commencer le ſacrifice. Enſuite égorgeant la brebis, je recevrai dans une taſſe le ſang tout

chaud que je toucherai ſeulement du bord des lévres, & que je verſerai avec de l'huile & du lait dans une foſſe préparée devant l'autel, pour que notre mere commune ne perde rien de l'offrande. Ainſi préparé, je te ferai étendre ſur la peau de la victime; je te frotterai les yeux, & tout le viſage, avec du ſang de chauve ſouris: afin que les ténébres, loin de t'aveugler, te rendent comme en plein jour les objets ſenſibles. Et pour que les differentes & bizarres figures des Dieux invoqués ne t'effraient point, je te mettrai ſur le dos une langue, un œil, & la peau d'un ſerpent de Lybie, avec le côté droit d'un cœur de lion deſſeché ſeulement à la clarté de la pleine Lune. Après cela, je commanderai aux poiſſons, aux reptiles, aux bêtes ſauvages, & aux oiſeaux qui m'inſtruiſent quand il me plaît des proprietés de chaque choſe, & des plus intimes ſecrets des Dieux, de venir à moi, mais ſans s'arrêter. Et ne retenant que ceux dont j'aurai beſoin, je renvoyerai les autres à leurs demeures. Alors je tirerai de ma pannetiere des ſucs tout-puiſſans, par la vertu

deſquels j'ai coutume de me transformer en loup ; & après avoir laiſſé mes habits ſuſpendus à un chêne, de me mêler avec les autres dans les forêts, non pour les imiter, mais pour apprendre leurs ſecrets, & les embûches qu'ils préparent aux Bergers. Ces ſecrets pourront auſſi te ſervir. Et ſi tu veux ſecouer entierement le joug de l'amour, je te frotterai tout le corps avec de l'eau luſtrale & ſacrée, & je te parfumerai avec la fumée de ſouffre vierge, d'hyſſope & de rue. Puis, je te répandrai ſur la tête de la pouſſiere, ſur laquelle ſe ſera roulé une mule, ou quelqu'autre des animaux qui ne ſe reproduiſent point. Et déliant l'un après l'autre tous les nœuds que je trouverai ſur toi, je te ferai prendre de la cendre ſur l'autel ſacré. Sans tourner la tête, tu la jetteras avec les deux mains derriere toi dans les eaux du fleuve qui ſur le champ portera ton amour dans le ſein de la mer, aux dauphins & aux baleines.

Si au contraire, tu veux forcer une cruelle à t'aimer, je ferai venir des herbes de toute l'Arcadie, du ſuc d'aconit, & la chair arrachée de deſ-

ſus le front d'un jeune poulain, avant que ſa mere l'ait mangée, tu lieras le tout, comme je te l'apprendrai avec une figure de cire, que tu attacheras avec trois rubans de differente couleur; la tenant à la main tu feras trois fois le tour de l'autel, & tu lui picqueras autant de fois le cœur, avec la pointe d'une épée; diſant tout bas ces paroles:

Ainſi je pique, & je lie celle qui eſt peinte en mon cœur.

Tu prendras enſuite quelque morceau de ſa robe: & la pliant peu à peu tu l'enterreras, en diſant:

C'eſt dans ces plis que je dépoſe mes peines, & mes tourmens.

Puis brûlant une branche de laurier verd, tu ajouteras:

Puiſſe ainſi brûler à grand bruit celle qui prend plaiſir à mon tourment.

Je prendrai enſuite un pigeon blanc, dont arrachant & jettant les plumes une à une dans le feu, tu diras:

J'anéantis ainſi & réduis à rien celle qui a mon ſort dans ſes mains.

Ainſi plumé, tu le laiſſeras aller ſeul, & tu diras ces dernieres paroles :

Que ton dépouillement ſoit le prix de ton injuſtice & de ta cruauté!

A chacune de ces conjurations, tu cracheras trois fois, parce que les Dieux qui préſident aux enchantemens aiment les nombres impairs ; & je ſuis perſuadé que l'effet de ces paroles ſera tel, que tu verras auſſitôt ta cruelle venir malgré elle à toi, ainſi que ſur les bords de l'Océan les jumens impatientes attendent le ſouffle fécond de Zephir. Je te le jure par la Divinité qui préſide à ces bois, & par le Dieu que tu vois ici, & qui m'entend.

Ainſi finit Enarete : il ne faut pas demander ſi ſon diſcours nous plût à tous ; mais comme il nous parut heure de réjoindre nos troupeaux, quoique le Soleil fût encore bien haut, nous nous ſéparâmes de lui, après l'avoir beaucoup remercié ; & par un chemin plus court que le premier, nous deſcendîmes la montagne, ne nous occupant que des

éloges que meritoit le Berger que nous venions d'entendre. La chaleur étoit grande. Nous étions preſque dans la plaine lorſque nous prîmes le parti de nous repoſer dans un petit bois qui ſe trouvoit ſur notre chemin, & de faire chanter quelqu'un de la troupe. Opico choiſit pour cela Selvaggio, & lui donna pour ſujet l'éloge du ſiécle illuſtre qui fut ſi fecond en Bergers, dont les chants étoient ſi touchans, qu'après mille ans, les forêts regretteroient encore leur perte. Prêt à commencer, Selvaggio jetta par hazard les yeux ſur une petite colline à ſa droite, & apperçut le tombeau, où repoſent pour toujours les cendres reſpectables de la mere d'Ergaſte, de Maſſilia, qui pendant ſa vie fut comme une ſeconde Sibylle honorée par tous les Bergers; & ſe levant : Allons, dit-il, Bergers de ce côté-là. Si les ames fortunées ont quelque ſouci des choſes d'ici-bas, notre chere Maſſilia nous ſçaura gré là-haut de nos chanſons. Elle ſçavoit avec tant de douceur décider du prix entre nous, encourageant le vaincu, & relevant d'une maniere

niere admirable la gloire du vainqueur. La propoſition de Selvaggio parut à tous raiſonnable ; nous le ſuivîmes l'un après l'autre à grands pas, calmant par nos propos la douleur renaiſſante d'Ergaſte. Jugés par ce recit comme nos yeux durent être ſatisfaits plus qu'en aucun autre endroit de ces bois. Entre deux fontaines d'une eau douce autant que limpide, s'élevoit vers le ciel, ainſi que le plus beau cyprès, une grande pyramide poſée ſur un tertre qui domine une plaine peu étendue. Sur les quatre faces étoient repreſentées pluſieurs hiſtoires, avec de belles figures que Maſſilia avoit fait peindre en l'honneur de ſes ayeux. On y voyoit tous les Bergers de ſa famille qui avoient été fameux dans leur contrée ; & l'on y liſoit le nombre des troupeaux que chacun avoit poſſedés. Ce lieu étoit ombragé d'arbres qu'Ergaſte avoit plantés peu de tems auparavant, & qui jeunes encore n'égaloient pas la hauteur de la pyramide. Pluſieurs Bergers partageans ſa douleur, y avoient formé des hayes, non de ronces ou d'épines, mais entremêlées de gene-

vriers, de roſiers & de jaſmins. Ils y avoient élevé une eſpece de trône de gazon, orné de diſtance en diſtance de pyramides de romarins & de mirtes artiſtement entrelaſſés. Près de là, on voïoit, comme arrivant à pleines voiles, un vaiſſeau ſi naturellement fait d'ozier & de feuilles de lierre, qu'il ſembloit fendre la mer dans ſon calme. A travers ſes agrets, tantôt ſur le tillac, tantôt ſur la hune, ſe promenoient en chantant nombre d'oiſeaux qui ſembloient imiter les Matelots dans leurs manœuvres. Ce plan & ces hayes étoient remplis d'animaux ſautans, jouans & ſe baignans dans les eaux, comme pour amuſer les Nymphes gardiennes de ce lieu & des cendres de Maſſilia.

A tant de beautés s'en joignoit encore une non moins admirable. La tere étoit émaillée de mille fleurs, auſſi variées que la queue du paon ſuperbe, ou que l'arc qui du ciel annonce la pluye : C'étoit autant d'étoiles, qui s'étoient fixées en terre. Lys, troeſnes, pâles violettes, amarantes colorées y faiſoient en plein hiver regner le printems. L'on y retrou-

voit tous ceux que la metamorphoſe a illuſtrés, ſans leur faire perdre leurs noms, Adonis, Hiacinthe, Ajax, le jeune Crocus & ſa Nymphe bien-aimée. Au milieu de tous Narciſſe ſembloit encore chercher dans le miroir des eaux, ce qui fut cauſe de ſon malheur. Toutes ces beautés nous occuperent ſucceſſivement, & firent le ſujet de notre admiration. Après avoir lû l'épitaphe de Maſſilia, & jonché ſon tombeau de fleurs, nous nous aſſîmes avec Ergaſte ſur des ſieges de lentiſques. Là, nous entendions au-deſſus de nos têtes les ormes, les chênes, les lauriers, dont le vent faiſoit murmurer les feuilles agitées. Ce bruit ſe mêloit agréablement à celui des eaux qui traverſoient avec rapidité le gazon, pour deſcendre dans la plaine. La cigale à l'ombre y joignoit ſon babil aigu. La triſte Philomêle, plus à l'écart, dans le plus épais du bois, faiſoit entendre ſes ſoupirs; le merle, la hupe, la calandre chantoient à l'envi; la ſolitaire tourterelle gemiſſoit; l'avide abeille ſe promenoit en bourdonnant au bord des fontaines; de doux parfums an-

nonçoient l'été. La terre étoit couverte des fruits, dont les arbres surchargés sembloient avoir voulu se débaraſſer, & encore les branches accablées du poids qu'elles portoient, paroiſſoient-elles prêtes à éclater. En ce lieu de repos, Selvaggio, pour s'acquitter du ſoin que lui avoit remis Opico, fit ſigne à Fronimo de lui répondre, & rompit le ſilence en ces termes.

EGLOGUE DIXIE'ME.

SELVAGGIO & FRONIMO

SELVAGGIO.

NON, mon cher Fronimo, les arbres ne ſont point devenus muets, comme on le penſe, ils rendent encore des ſons, à l'égal des arbres que l'antiquité conſacroit.

FRONIMO.

Les Bergers d'apreſent, Selvaggio, n'ont plus de commerce avec les Muſes; ils ne font plus cas de leurs faveurs, depuis qu'elles ne procurent plus l'honneur d'être couronné. On ſe laiſſe ſéduire par les apparences, & l'on priſe aujourd'hui ce qui ne le merite pas. Auſſi je crains bien que la colere des Dieux ſe reveillant ne faſſe voir aux hommes vertueux, de quel œil ils regardent les fautes des coupables. Et ſi une fois leur courroux ſe rallume, leurs faveurs ſeront ſuſpenduës,

juſqu'à ce que l'innocence recommence à regner.

SELVAGGIO.

Ami, j'ai vû cette plaine riante, où le Sebete va joindre ſes eaux à celle de la mer, & qui eſt ſituée entre Bayes & le redoutable Veſuve. L'amour qui jamais ne laiſſe mon cœur tranquille, me fit quelque tems chercher des rives écartées, dont le ſouvenir attriſte encore mon ame. Mes jambes ſçavent ſi je traverſai des païs heriſſés de ronces, d'orties & d'épines. Combien de fois, des ours cruels & des peuples barbares porterent-ils l'effroi dans mon ame ? Enfin les Oracles obſcurs me dirent : *Cherche cette Ville majeſtueuſe que les Chalcidiens fonderent ſur une antique ſépulture; & où ils perdirent leur propre nom.* Je ne compris pas d'abord le ſens de ces paroles, mais des Bergers devins me l'expliquerent; & j'éprouvai pour mon bonheur qu'ils m'avoient dit vrai. Ils m'apprirent enſuite à conjurer la Lune, & m'enſeignerent tout ce qu'Alpheſibée & Meris ſe vantoient de

ſçavoir dans l'art magique. Il n'eſt plante ſi ſauvage, ou ſi peu remarquable qu'on ne connoiſſe parfaitement dans ces bois. Juſqu'aux étoiles fixes, ou mouvantes, on les y diſtingue parfaitement. C'eſt-là que le ſoir, quand le Ciel s'obſcurcit, le Dieu Faune ſe cache pour entendre chanter les Bergers. Mais, ainſi que le Soleil brille entre les étoiles, Caracciolo brille entre tous dans l'art de l'harmonie L'Arcadie toute entiere ne lui fourniroit point d'émules. Il ne s'amuſa ni à tailler la vigne, ni à moiſſonner, talens trop ordinaires. Il ſçavoit guerir toutes les maladies des troupeaux, & conjurer les charmes les plus inveterés & les plus dangereux.

Un jour que nous étions auprès d'un frêne élevé, occupés à faire moi, des corbeilles, & lui une cage; pour tromper ſes ennuis, il ſe mit à chanter de la ſorte: Nous preſerve le ciel des langues perverſes! & puiſſent les deſtins propices nous laiſſer enfin tranquilles au milieu de nos troupeaux! Allés, jeunes géniſſes, allés dans ces prez; quand l'ombre de ces bois & de ces montagnes croîtra, vous retournerés raſ-

ſaſiécs à vos étables. Combien de troupeaux manquent aujourd'hui de pâture, & ſe nourriſſent de feuilles de vignes qu'ils trouvent par terre ; helas! à peine en échappe-t-il une tête ſur mille. La diſette eſt ſi grande, & ſi générale, que le cœur ne ſuffit plus à la douleur qui l'accable. Rendés graces au Ciel, quiconque avés ſauvé quelque débris de la ruine commune. Les Bergers forcés par les malheurs des tems abandonnent l'Heſperie, & quittent les bois & les fontaines qui faiſoient leurs délices. Ils fuïent à travers les rochers inacceſſibles, pour ne point voir leur bien en proye à des étrangers, barbares & inexorables, qui, non par le gout de la ſimplicité, comme dans l'âge d'or, mais faute d'autre nourriture, vivoient preſque toute l'année de glands dans leurs antres. Ils vivent ici de rapine, comme faiſoient les Bergers, qui les premiers s'établirent en Etrurie. Quoi ? leur nom m'échappe ? l'un des deux périt, & ceda à des augures plus heureux.... Ah ! je m'en ſouviens; ce fut Remus, pendant que ſon frere & lui batiſſoient leurs cabanes : helas ! je fremis;

& la frayeur me saisit. Je crains encore d'autres maux. Chacun doit s'armer de prudence & de précaution : ainsi le veulent les destins, & la fortune contraire. Ne voïez-vous pas la Lune éclipsée ? le cruel Orion paroît. La saison est changée ; le tems devient dur, & déja la grande Ourse se plonge dans la mer. Le Soleil se cache, & ses raïons sont éteints. Les vents mugissent. Non je ne vois pas quand, ni comment l'été pourra renaître. Les nuages s'entrechoquans font un bruit horrible. Les éclairs & le tonnerre mettent l'air en feu. Tout encore une fois, me fait apprehender la fin du monde. Aimable printems ! fleurs nouvelles ! doux zephirs ! tendres arbrisseaux ! fraiche verdure ! fertiles campagnes ! collines, montagnes, vallées, rivières, fontaines, palmiers, lauriers, oliviers, lierres, myrtes ! divins esprits, qui animés ces bois ! Echo, sombres cavernes ! claires fontaines ! Nymphes qui portés le carquois ! Dieux champêtres, Satires, Silvains, Faunes & Driades, Naïades, Hamadriades, demi-Déesses, Oréades & Napées ! vous êtes main-

tenant abandonnées. Par tout les violettes ſe deſſéchent. Tout ce qui contribuoit à vos amuſemens vous eſt échapé. Le vieux Silene ne trouve plus ſa monture. Daphnis, Mopſus & Menalque, helas ! ne ſont plus ; Priape déſarmé a quitté les jardins, il n'a plus ni geniévre ni faulx qui le couvre. Vertumne ne ſe plaît plus à ſes déguiſemens accoutumés. Pomone a détruit ſes vergers ; elle veut demeurer dans l'inaction. Et toi, Palés, tu reſſens l'outrage qu'on te fit en te retranchant les ſacrifices ordinaires d'Avril & de Mai ; mais s'il eſt un Berger coupable, faut-il que le châtiment tombe ſur les troupeaux voiſins, qui à l'ombre du pin & du hétre, s'ébattoient tranquillement au ſon du chalumeau, quand, pour notre malheur, on oublia de te rendre l'hommage qui t'étoit dû ? Déja Pan en a briſé de colere ſon ſifflet cheri, & maintenant il en pleure de regret, & careſſe l'amour qui n'a pas oublié le ſort de ſa chere Sirynx. Diane ne ſe ſoucie plus de ſon arc, ni de ſes fléches ſi rédoutables à tous les animaux ; elle a oublié la fontaine, où le temeraire Ac-

téon mérita d'être transformé en cerf; elle laiſſe errer ſeules ſes compagnes, & voit les étoiles tomber du haut du Ciel. Marſyas a briſé la flûte de Pallas qui fit ſon malheur. Minerve a lancé de fureur ſon écu rédoutable. Apollon n'habite plus les ſignes du Taureau, & de la Balance; mais triſte & déſolé, ſur les bords de l'Amphryſe, il eſt aſſis ſur une roche, tenant ſa houlette à la main, & met ſon carquois inutile ſous ſes piés. Grand Jupiter tu le vois & tu reſtes dans le ſilence! Il n'a point ſa lyre pour charmer ſes ennuis; il gémit; il deſire le jour où le monde doit ſe détruire, & reprendre une forme plus belle. Bacchus avec ſa ſuite ſans Thirſe, voit venir à lui le terrible Mars, qui les armes à la main répand de toutes parts un horrible carnage. Helas! il n'eſt rien qui lui réſiſte. Cruels deſtins! Dieux impitoyables! Déja la mer commence à s'agiter. Je vois ſe refugier le long de ce rivage les Dieux des eaux, tout tremblans des coups que Neptune avec ſon trident leur a portés en les exilant de ſa Cour. Aſtrée & ſa Balance ſont pour jamais retirées dans le Ciel. Que

d'objets je raſſemble aujourd'hui dans un petit tableau ? mais je trace en l'air, & tel ſe donne bien de la peine qui ne comprend pas mon langage obſcur. Qu'il dorme tranquille loin des embarras. Nos méchancetés paſſées auroient-elles prévû tant de malheurs. Des gens qui n'y ont aucun droit, moiſſonnent le blé de nos campagnes; c'eſt de cette façon que les Dieux nous puniſſent en nous ôtant la liberté. Oui, les habitans des climats glacés vivent plus heureux que nous, quoique leur nourriture ſoit ſauvage & leur boiſſon âpre. Une funeſte corneille, je m'en ſouviens, m'a prédit du haut d'un chêne tous ces déſaſtres ; mon cœur en fut ſaiſi d'horreur, & mes craintes ſe ſont renouvellées à meſure qu'elles ſe verifioient. Sans doute la Sibylle les avoit annoncés ſur ſes feuilles volantes; & le tigre s'eſt accouple avec l'ourſe. Parques impitoyables ! Que ne trenchés-vous le fil de mes jours ? Bergers, avant que les ans détruiſent vos forces, hâtés-vous, il en eſt tems, d'abattre le noyer, dont l'ombre fait perir vos moiſſons. N'attendés pas que la terre ſoit couverte de

mauvaiſes plantes. Le fer plieroit, trouvant une forte réſiſtance. Coupés promptement les racines du lierre. S'il a le tems de prendre de la force; le pin envelopé ne pourra plus croître & s'élever.

Ainſi chantoit l'illuſtre Caracciolo, dans le ſilence de la nuit. Les bois lui répondirent, & je ne ſçai ſi ceux du Ménale, du Parnaſſe, ou du fleuve Eurotas repeterent jamais de ſi melodieux accens. N'étoit ſon troupeau, qui malgré lui le retient dans une patrie, dont l'ingratitude lui fait ſouvent deſirer la mort, il abandonneroit bientôt ces lieux pervers, pour venir où nous ſommes. Superieur à tous les éloges que j'en puis faire, il eſt par ſon éclatante vertu l'honneur de ſon âge. Heureux les climats qui le virent naître! Heureux les bois qui peuvent entendre des vers qui malgré les deſtins, iront à l'immortalité. Importunes étoiles! pourquoi vous preſſer de paroître, & de laiſſer la nuit répandre ſes voiles? J'eſperois entendre plus long-tems Caracciolo; mais je vis les vers luiſans.

ONZIE'ME PROSE.

IL ne faut pas demander ſi chacun de nous prit plaiſir à cette longue chanſon de Fronimo & de Selvaggio. Pour moi, outre la ſatisfaction que j'en eûs, je ne pûs refuſer des larmes à cette peinture ſi exacte de ma délicieuſe patrie. Pendant qu'il chantoit, je croyois réellement être dans cette belle & riante plaine dont il parloit. Je croyois voir le tranquille Sebete, ou plutôt le Tibre Napolitain ſe partager dans la prairie en pluſieurs canaux, puis ſe réunir en un ſeul, pour paſſer doucement ſous un petit pont & ſe joindre ſans bruit aux eaux de la mer. Ce ne fut pas non plus ſans ſoupirer, que j'entendis nommer Baïe & le Veſuve, par le ſouvenir des plaiſirs dont j'y avois joui. De-là ſe renouvella l'idée des bains délicieux, des ſuperbes édifices, des lacs agréables, des petites Iſles charmantes, des montagnes ſulfureuſes, de la grotte creuſée dans le roc, de la côte fortunée du Pauſilippe, ornée de ſi dé-

licieuſes maiſons de campagne, & ſi agréablement arroſée des eaux de la mer, ənfin des jardins parfumés de la belle Antiniana, ſi célebrée par les vers de mon illuſtre Pontano. A cette idée ſe joignit celle des magnificences de ma célebre patrie, qui abondantes en tréſors, & riche en habitans auſſi opulens que nobles, renferme dans ſon vaſte circuit un port admirable ouvert à toutes les Nations; des tours élevées, des temples ſomptueux, de ſuperbes Palais, de vaſtes & reſpectables lieux d'aſſemblée pour nos Grands, des rues toujours remplies de la plus brillante jeuneſſe; que dirai-je des jeux, des fêtes, des tournois, & des exercices fameux de toute eſpece, qui ſuffiroient à l'ornement, je ne dis pas d'une Ville, mais de quelque Province ou Roïaume que ce ſoit. Je pris ſur-tout plaiſir à entendre louer ma patrie par l'excellence de ſes Poëtes & de ſes Orateurs; & je fus charmé de l'éloge du grand Caracciolo l'honneur des Muſes. Quoique nous ne compriſſions pas bien ſa chanſon, dont le ſens en pluſieurs endroits étoit aſſés envelo-

pé, elle fut cependant écoutée de tous avec une égale attention, excepté peut-être d'Ergaſte. Pendant tout le tems qu'elle dura, il parut abſorbé dans une profonde & noire réverie; les yeux fixés ſur le tombeau de Maſſilia, & comme un homme totalement aliené. De tems en tems, il lui échapoit quelques larmes, & il ſembloit murmurer entre ſes dents. La chanſon finie, & diverſement interpretée par chacun, comme la nuit approchoit, & que les étoiles commençoient à paroître: Ergaſte, ſorti comme d'un profond aſſoupiſſement ſe leva; & ſe tournant vers nous d'un air attendri: Mes chers Bergers, nous dit-il, ce n'eſt pas un pur hazard qui en ce tems-ci nous à conduits dans ces lieux. Nous voici à ce jour, qui ſera à jamais pour moi une ſource d'amertume & de larmes. Il y aura demain une année revolue, que Maſſilia notre mere commune excita vos regrets, & remplit de deuil toute cette contrée. Ainſi, dès que le Soleil aura diſſipé par ſes raïons les ténébres qui ſe répandent, & que les troupeaux ſortiront pour aller au bois: vous raſ-

ſemblerés tous les Bergers, & viendrés avec eux rendre ici les devoirs accoutumés, & célebrer les jeux ordinaires en ſon honneur. Chacun aura pour prix de ſa victoire, un preſent tel qu'il le peut attendre de mes facultés. Opico vouloit reſter avec nous, mais à cauſe de ſon âge avancé, nous n'voulumes pas le lui permettre. Nous lui donnâmes pour l'accompagner, quelques-uns des jeunes Bergers; & tout le reſte demeura à veiller avec Ergaſte.

Comme la nuit étoit déja fermée, nous allumâmes autour du tombeau un grand nombre de falots, & nous en plaçâmes ſur le ſommet un plus gros que les autres, & qui de loin paroiſſoit comme la Lune au milieu des étoiles. Nous paſſimes toute la nuit ſans dormir, jouant des airs agréables, mais plaintifs. Les oiſeaux, comme s'ils euſſent pû ſe piquer d'émulation, répandus ſur les arbres des environs, s'efforçoient pour chanter encore plus haut. Les animaux les plus farouches, comme s'ils avoient été apprivoiſés, étoient couchés autour de nous, paroiſſant prendre plaiſir à cette har-

monie. Déja le vermeille Aurore ſe montroit à l'horiſon, & annonçoit le retour du Soleil, quand au bruit des muſettes nous entendîmes de loin venir la troupe des Bergers. A meſure que le Ciel s'éclairciſſoit, nous les diſtinguions dans la plaine ; marchant en ordre, couverts de feuilles vertes, & portant de longues branches à la main, ils paroiſſoient non pas des hommes, mais une forêt toute entiere qui s'avançoit vers nous.

Lorſqu'ils furent arrivés ſur la colline où nous étions, Ergaſte s'étant mis ſur la tête une couronne de pâle olivier, commença par adorer le Soleil levant ; puis ſe tournant vers le tombeau, il dit d'une voix reſpectueuſe & plaintive tout à la fois : O cendres de ma mere, chaſtes & reſpectables mânes ! Si la fortune ennemie ne m'a pas permis de vous élever un mauſolée auſſi haut que ces montagnes, & de l'entourer de plans & de cent autels où l'on immolât tous les jours cent victimes : du moins n'empêchera-t-elle pas que ma tendreſſe ne vous offre ces ſacrifices de peu de valeur, & que je ne vous rende ici mes hommages.

A ces mots, il fit les oblations ſacrées, baiſant religieuſement le tombeau. Les Bergers placerent à l'entour les branches qu'ils portoient dans leurs mains; & appellant tous à haute voix l'ombre fortunée de Maſſilia, ils firent chacun leur preſent. Qui un agneau, qui un rayon de miel, ou du lait ou du vin. Beaucoup offrirent de l'encens avec de la myrrhe, & d'autres herbes odoriferantes. Ergaſte propoſa enſuite le prix pour la courſe: il fit venir un beau & grand belier, dont la toiſon plus blanche que la neige tomboit juſqu'à terre: Ce ſera, dit-il, pour celui qui par ſa legereté & ſa bonne fortune remportera le prix à la courſe. Je deſtine au ſecond une belle corbeille neuve, vraiment digne de Bacchus. Le troiſiéme aura ce bâton de geniévre, qui bien armé de fer ſervira également d'armes & de houlette.

A ces mots, Ofelia & Carino, tous deux très agiles, accoutumés tous deux à joindre de vîteſſe les cerfs mêmes, ſe preſenterent pour la courſe; enſuite Logiſto, & Galizio, & le fils d'Opico appellé Partenopeo, avec

Elpino, & Serrano, & quelques-uns de leurs compagnons plus jeunes & de moindre réputation. dès qu'ils furent placés ſelon leur rang, & que l'on eût donné le ſignal, tous en même tems partent & traverſent la prairie, avec une telle rapidité, qu'on les eût pris pour autant de fléches ou d'éclairs. Chacun aiant les yeux fixés ſur le but, s'efforçoit de dévancer ſes compagnons. Mais Carino avec une legereté admirable tenoit toujours la tête. Après lui, mais à quelque diſtance, ſuivoit Logiſto, & en troiſiéme Ofelia, que Galizio ſuivoit de ſi près qu'il lui ſouffloit preſque ſur le col, & qu'il mettoit les piés dans les mêmes traces. Et ſi le but avoit été un peu plus loin, il n'eſt pas douteux qu'il auroit gagné l'avance. Carino vainqueur n'avoit plus que peu à courir, pour toucher le but, quand je ne ſçai comment, le pié lui manqua. Soit une racine ou une pierre contre laquelle il heurta, il tomba, ſans pouvoir ſe retenir, le viſage contre terre. Soit auſſi qu'il ne voulût pas laiſſer gagner le prix à Logiſto, ou qu'il ne voulût ſeulement que ſe relever, il le heurta de façon qu'il

le fit auſſi tomber rudement auprès de lui. Ofelia ſe voiant devenu le premier, fit de nouveaux efforts pour avancer. Encouragé par les cris & par les applaudiſſemens des Bergers, il arriva au but, & remporta le premier prix. Galizio qui le ſuivoit immediatement eut le ſecond, & le troiſiéme échut à Pharthenopeo. Logiſto ſe mit à crier contre la ſupercherie de Carino, qui en le faiſant tomber lui avoit enlevé le premier prix qu'il redemanda avec inſtance, comme lui étant dû. Ofelia au-contraire le ſoutenoit ſien, & tenoit des deux mains le belier par les cornes. Les ſentimens étoient partagés, lorſque Parthenopeo fils d'Opico, ſouriant, prit la parole & dit : Si vous donnés le premier prix à Logiſto : lequel me donnerés-vous à moi qui ſuis le troiſiéme ? Aimables jeunes gens, répondit Ergaſte avec un air agréable, les prix que vous avez merités vous reſteront. C'eſt à moi de recompenſer mon ami ; en même tems il donna à Logiſto une belle brebis & deux agneaux. Alors Carino s'adreſſant à Ergaſte : Si vous avez pitié de vos amis tombés, lui

dit-il, qui merite plus que moi qui aurois été le premier, ſi le même accident qui a nui à Logiſto ne m'avoit pas arraché la victoire ? En diſant ces mots, il montroit une poitrine, un viſage, & une bouche toute pleine encore de pouſſiere : ce qui nous fit tous rire. Ergaſte fit donc venir un beau chien blanc ; & le tenant par les oreilles, il dit : Prens ce chien qui ſe nomme *Aſterion* ; il vient du même pere que mon vieil *Petulco*, le plus fidele & le plus aimable de tous les chiens, & dont la mort prématurée m'a couté de juſtes larmes, & me coutera d'éternels regrets.

Quand le bruit & les propos furent finis : Ergaſte tira une longue & peſante barre de fer. Quiconque, dit-il, la tirera le plus loin, n'aura de plus de deux ans beſoin d'aller à la Ville, pour acheter aucun des inſtrumens de fer qui ſont néceſſaires à l'agriculture. le vainqueur y trouvera le prix de ſes efforts. Montano, Elenco, Eugenio, & Uſtacchio ſe preſenterent: & s'étant placés, Elenco ſouleva le premier ce morceau de fer, & après s'être eſſaié, même en y emploiant

toutes ſes forces, il ne le tira gueres loin. Urſacchio croiant qu'il n'étoit beſoin à cela que de force s'y prit, malgré tous ſes efforts, de maniere à faire rire toute la troupe; & le fer lui tomba preſque ſur les piés. Eugenio qui vint en troiſiéme, l'emporta d'une diſtance aſſés conſiderable ſur les deux autres; mais Montan, dont le tour étoit venu, après s'être penché paſſa deux ou trois fois ſes mains dans la pouſſiere, avant que de prendre le fer, puis il le leva; & joignant l'adreſſe à la force, il l'emporta ſur tous les autres de deux fois la longueur de la barre de fer. Tous applaudirent, & marquerent leur étonnement de ce beau coup. Montan la reprit, retourna à ſa place, & Ergaſte commença le troiſiéme jeu. Avec une de nos houlettes, il fit lui-même en terre un trou de grandeur ſuffiſante, pour qu'un Berger pût s'y tenir ſur un pié, aïant l'autre levé en l'air, comme nous voions ſouvent que font les grues: il falloit que tous allaſſent ſucceſſivement à cloche pié heurter celui qui étoit dans le trou, pour tâcher de l'en déplacer; & celui-là perdoit qui

de part ou d'autre venoit à toucher la terre du pié qui devoit être ſuſpendu. C'eſt là que nous vîmes pluſieurs tours adroits & plaiſans pour ſe déplacer tour à tour. Enfin ce fut à Urſacchio à défendre le poſte ; encore piqué de la riſée qu'il venoit d'eſſuyer, & voulant reparer la faute qu'il avoit faite au dernier jeu, dès qu'il vit de loin venir à lui un Berger de grande taille, il imagina un ſtratagême ; il baiſſa leſtement la tête, & la paſſant entre les jambes de celui qui venoit l'attaquer, ſans lui laiſſer le tems de reſpirer, il le jetta en l'air par-deſſus ſes épaules, & l'étendit tout de ſon long dans la pouſſiere. A ce coup l'étonnement, les ris & les cris furent grands ; & Urſacchio enhardi par le ſuccès, dit : On ne peut pas tout ſçavoir ; & ſi j'ai un fois mal-réuſſi, il ſuffit que j'ai réparé ma réputation. Ergaſte éclatant encore de rire, l'aſſura que c'étoit bien parler ; & détachant de ſa ceinture une faucille de fer bien trempé, emmenchée de buis, qui n'avoit encore jamais ſervi, il la lui donna, & tout de ſuite, il fixa les prix pour la lutte.

Il proposa pour le vainqueur un beau vase d'Erable, sur lequel l'habile & ingenieux Mantegna de Padoue avoit lui-même peint plusieurs sujets, mais entr'autres une Nymphe nue, dont tous les membres étoient d'un beauté admirable, excepté les piés qui étoient de chévre. Assise sur un outre bien soufflé, elle donnoit à teter à un jeune Satire, & elle le regardoit avec une tendresse si vive, qu'elle paroissoit absorbée dans son amour pour le nourisson. L'enfant tirant un des tetons, avoit sa petite main étenduë sur l'autre, & par son regard il sembloit exprimer la crainte qu'on ne le lui enlevât. Non loin, étoient peints deux enfans absolument nûs, qui à travers la bouche de deux masques effrayans, passoient leurs petites mains pour faire peur à deux autres enfans qui étoient vis-à-vis, dont un en fuyant tournoit la tête, & crioit de peur; & l'autre déja tombé à terre, ne pouvant mieux faire, allongeoit la main pour égratigner son petit camarade. Autour du vase en dehors regnoit une vigne chargée de raisins mûrs, & à un des bouts étoit un serpent re-

plié dont la tête joignant le bord du vaſe, y formoit une main belle par ſa ſingularité. La beauté de ce vaſe donnoit à chacun grande envie de s'eſſayer à la lutte ; mais on voulut voir comment s'arrangeroient les plus forts & les plus renommés. Uranio ne voiant perſonne ſe preſenter, ſe leva tout d'un coup, & ôtant ſon pourpoint, fit voir de larges épaules. Vis-à-vis de lui s'offrit Selvaggio, Berger fort connu, & célebre dans ces contrées. L'attente des ſpectateurs fut grande à la vûe de pareils Athletes. Enfin ils s'approchent l'un de l'autre, & après s'être pendant quelque tems regardés de la tête aux piés, ils ſe ſerrent l'un l'autre avec une impetuoſité qui tenoit de la fureur ; & reſolus l'un & l'autre de ne point ceder, il ſembloit que ce fuſſent deux ours enragés, ou deux forts taureaux qui combattoient. Déja, tant les efforts étoient grands pour vaincre, la ſueur couloit le long de leurs corps, & les veines de leurs bras & de leurs jambes étoient enflées ; mais ne pouvant ni ſe terraſſer, ni même ſe déplacer : Uranio qui craignoit que les aſſiſtans ne s'impa-

tientaſſent, dit: Vaillant & courageux Selvaggio, tu vois que l'indéciſion ennuye les ſpectateurs. Souleve-moi de terre, ou bien je te ſouleverai: du reſte, les Dieux en décideront. Et parlant encore, il l'enléve, & lui fait perdre pié; mais Selvaggio avec ſa ruſe ordinaire lui donna du talon un grand coup dans le jarret, de façon que le faiſant plier, il le jetta ſur le dos, & entraîné malgré lui il tomba deſſus. Tous les Bergers jetterent des cris d'admiration. Enſuite, comme c'étoit à Selvaggio à enlever Uranio à ſon tour, il le prit à braſſe-corps; mais excedé par le poids & déja fatigué, il ne le put ſoutenir; quelqu'effort qu'il fit; & tous deux ſans ſe quitter tomberent dans la pouſſiere. Relevés, ils ſe préparoient à un nouvel aſſaut, & commençoient même à ſe piquer au jeu, quand Ergaſte pour prévenir toute querelle ſerieuſe, leur dit: Amis, il ne faut pas que pour ſi peu de choſe vous épuiſiés vos forces. L'indéciſion du combat vous donne à tous deux la victoire, & vous couronne tous deux. Auſſi donna-t-il à l'un le vaſe d'érable, & à l'autre

une lyre toute neuve, d'un ſon fort doux, travaillée deſſus & deſſous également bien, & qu'il gardoit prétieuſement pour charmer ſes ennuis.

Les compagnons d'Ergaſte avoient par hazard pris tout en vie la nuit précedente, un loup qui faiſoit ravage dans la bergerie, & ils le tenoient attaché à un arbre, dans le deſſein de s'en amuſer. Cela fit penſer Ergaſte à terminer par-là les jeux de ce jour ſolemnel. Puis ſe tournant vers Clonico qui n'avoit encore pris aucune part à tout ce qui venoit de ſe paſſer : Quoi donc, lui dit-il, tu ne feras rien en l'honneur de Maſſilia, & pour celebrer ſa memoire ? Prens ta fronde, & fais connoître à tes compagnons que tu aimes auſſi Ergaſte. Il lui montra en même tems & aux autres le loup attaché, & dit : Quiconque, pour ſe préſerver des pluies d'hiver, veut avoir une peau de loup, peut en ce moment l'obtenir pour prix de ſon adreſſe à la fronde.

Alors Clonico, Partenopeo & Montano qui avoit déja gagné un prix avec Fronimo, ſe mirent à déploier leurs frondes, & à s'eſſayer : enſuite

on tira au ſort, à qui commenceroit. Il échût à Montan de tirer le premier ; Fronimo fut le ſecond, Clonico le troiſiéme, & Partenopeo le quatriéme. Montan joyeux de ce premier avantage arme ſa fronde d'une pierre bien dure, qu'il tourne avec rapidité ; le coup part, & traverſant l'air avec bruit frappe au gré de Montan. mais le loup effrayé du bruit avoit fait en arriere un mouvement qui lui ſauva le coup, & arracha à Montan une ſeconde victoire. Fronimo tire enſuite, & quoiqu'il visât juſte à la tête du loup, il n'eut cependant pas la fortune de la toucher ; la pierre alla frapper l'arbre où le loup étoit attaché, & dont elle enleva un morceau d'écorce. Le loup effrayé fit en ſe remuant un bruit horrible. Clonico crut devoir attendre que le loup fût en place, & dès qu'il le vit tranquille, il lâcha ſon coup ; mais il porta ſur la corde qui l'attachoit, & qui par l'effort que fit le loup, ſe rompit. Tous les Bergers croiant le loup tué, firent de grands cris ; mais l'animal ſe ſentant libre, ſe mit à fuir. Alors Partenopeo, qui avoit ſa fronde toute

prête, le voiant traverſer, pour ſe ſauver dans un bois voiſin à main gauche, invoqua les Dieux des Bergers, & lâchant ſon coup ſur la bête, qui commençoit à courir de toute ſa force, le ſort voulut qu'il l'attrapât à la tempe, au-deſſous de l'oreille gauche, & qu'il le fit tomber mort à terre. Chacun demeura ſaiſi d'admiration; Parthenopeo fut d'une commune voix declaré vainqueur, & tous felicitoient le bon homme Opico qui déja pleuroit de joye de ce nouveau triomphe. Ergaſte alors tout joyeux alla au-devant de Parthenopeo, l'embraſſa, & le couronnant de feuilles vertes, il lui donna un beau chevreau doux, apprivoiſé avec tous les Bergers, élevé au milieu des brebis, accoutumé à jouer avec les chiens, & à jouter avec les beliers. Clonico qui avoit rompu l'attache du loup, eut le ſecond prix, qui fut une belle cage toute neuve, faite en forme de tour, & dedans une pie très-babillarde, ſi bien accoutumée à appeller chaque Berger par ſon nom, que qui ne l'auroit qu'entendue ſans la voir, auroit cru entendre une voix humaine. Le troiſiéme prix

fut donné à Fronimo qui avoit attrapé l'arbre, près de la tête du loup. C'étoit une pannetiere travaillée de laine fine, & de couleurs mêlées. Montan, quoiqu'il eût tiré le premier, ne pouvoit prétendre que le dernier prix. Ergaſte lui dit en ſouriant : Mon cher Montan ç'auroit été trop de fortune en un jour, ſi tu avois encore été vainqueur à la fronde. En même tems il ôta de ſon col, & lui donna un beau chalumeau fait de cannes, ſeulement à deux voix, ,mais d'une harmonie admirable. Le preſent fut reçû avec joye, & avec de grands remerciemens. Après tous les prix diſtribués, il reſtoit encore à Ergaſte un beau bâton de poirier ſauvage, avec des entaillures remplies de cire de differentes couleurs. Il étoit orné par le haut d'un tête noire de buffle, ſi luiſante que vous l'euſſiés vraiment priſe pour être de verre. Ce fut ce bâton qu'Ergaſte donna à Opico, en lui diſant : Tu te ſouviendras certainement bien encore de Maſſilia ; & c'eſt en mémoire d'elle que tu recevras ce bâton. On n'exige point de toi de t'eſſayer, ni à la lutte, ni à la courſe, ni à aucun autre jeu. Ton cher Parthe-

nopeo en a assés fait pour toi, puisqu'à la course il a été un des premiers, & qu'à l'exercice de la fronde, il a sans contredit, eû tout l'avantage. Opico content le remercia comme il convenoit. Mon enfant, lui répondit-il, les Privileges de la vieillesse sont des tirans auſquels il faut que nous obéissions malgré nous. Oh ! comme vous m'auriez vû en ce jour figurer avec les autres, si j'avois été à l'âge & au dégré de force, où j'étois, quand on rendit des honneurs semblables, au tombeau du celebre Berger Panormita. Là nul Berger ne pût tenir devant moi. A la lutte je vainquis Chrisalde fils de Tirreno ; à sauter je passai de beaucoup le fameux Silvio ; à la course je laissai derriere moi Idaloga & Admeto, deux freres qui surpassoient en legereté tous les autres Bergers ; à tirer de l'arc seulement, je fus vaincu par un Berger nommé Tirsis ; mais par cette unique raison que son arc étant garni de corne de chevre aux deux extrêmités, il s'en servoit plus hardiment, que je ne pouvois faire du mien qui étoit de bois d'If tout simple. Je primois alors

parmi les Bergers, & dans la plus belle jeuneſſe : maintenant les années exercent ſur moi leurs droits. Vous donc à qui les années le permettent, vous vous livrés aux exercices convenables à votre âge. Pour moi, les ans & la nature en ont diſpoſé autrement. Toi, pour que la fête ſoit complete, prens ton chalumeau, & charme par la douceur de tes ſons l'ombre de celle dont tu fis les delices. Que du Ciel elle voie d'un œil ſerain, & qu'elle entende ſon Sacrificateur celebrer ſa memoire dans ces bois. Ergaſte trouva cette invitation ſi raiſonnable, que ſans rien repliquer à Opico, il prit des mains de Montan le chalumeau qu'il venoit de lui donner ; & après avoir par ſes ſons attendriſſans excité l'attention, il laiſſa en ſoupirant échaper ces paroles.

ONZIE'ME EGLOGUE.

ERGASTE *ſeul.*

PUISQU'IL ne faut plus eſperer de faire entendre dans ces bois de doux accens, ni d'agréables chanſons : Muſes recommencez à pleurer.

Pleure, Vallon ſacré, ſi triſte & ſi ſombre pour moi ! Et vous ſombres cavernes, grottes obſcures, venés joindre vos gemiſſemens aux miens.

Pleurés, hétres, pleurés chênes durs & ſauvages, & par vos pleurs annoncés à ces rochers nos triſtes & funeſtes avantures !

Pleurés, Dieux des fleuves nus & dépouillés de vos charmes ! & vous fontaines & ruiſſeaux, ſuſpendés votre cours.

Toi qui reſpires, inviſible dans ces bois, triſte Echo, répons-moi, & grave mes paroles ſur ces arbres !

Pleurés, vallées déſertes & ſolitaires! O terre, que ta ſurface ne ſoit couverte que de lis bruns, & de noires violettes.

La mort impitoyable a exercé ſes fureurs ſur la ſçavante Egerie, & ſur la celebre fondatrice de Mantoue. Muſes recommencez à pleurer!

Et toi, rivage, ſi jamais tu entendis la voix du ſentiment humain, accompagne les triſtes ſons de mon chalumeau!

Herbes & fleurs, qui malgré la grandeur de ceux que vous repreſentés, êtes condamnées à ramper dans les eaux: venez prier la mort d'être ſenſible à mes cris, & de terminer mes douleurs.

Pleurés, Hyacinthe; la perte de vos charmes, & redoublant vos plaintes, peignés mes tourmens ſur votre feuille.

Rives heureuſes! & vous collines brulantes: ſi jamais vous fûtes ſenſibles à mes prieres, rappellés à Narciſſe le ſouvenir de ſes malheurs.

Que les herbes & les fleurs perdent

à jamais leur verdure, & que la roſe & l'amarante quittent pour toujours leur chamante couleur !

Helas ! qui peut eſperer de voir renaître la pureté des mœurs ? la bonne foi & la fidelité ſont au tombeau. Muſes recommencés à pleurer !

Et tandis qu'éclatent mes ſoupirs inutiles : Oiſeaux aimables, oiſeaux amoureux, abandonnés ces nids que vous cheriſſés !

O toi, Philoméle, qui chaque année chantes tes malheurs, & qui en entretiens ſi tendrement les arbres & les rochers ! Et toi Progné, s'il eſt vrai que ſenſible malgré ta metamorphoſe tu pleures encore ton crime ! ſuſpendez vos cris, & renfermez vos plaintes juſqu'à ce que les miennes ne trouvent plus de voix pour ſe produire !

Helas ! juſqu'à l'épine deſſechée par les frimats, tout reprend ſa couleur naturelle, & renaît de ſoi-même ; mais la nature, moins propice pour nous n'a rien qui nous rende à notre premiere fraicheur.

Le Soleil acheve chaque jour ſa courſe, & reparoît chaque jour le même ;

mais il ne nous rend point les jours qu'il décrit pour nous.

Heureux Orphée, qui, pour recouvrer celle qui lui couta tant de larmes, pût avant ſon heure derniere deſcendre aux bords ſi redoutés.

Vainqueur de Megère & de Rhadamante, il rendit ſenſible le Souverain de cet affreux Empire. Muſes recommencez à pleurer.

Helas ! pourquoi ne puis-je, en donnant des charmes aux triſtes ſons de mon chalumeau, obtenir auſſi la liberté de celle qui me fut ſi chere.

Si mes accens ſont moins harmonieux, la pitié devroit leur donner au Ciel le même pouvoir, qu'eurent aux Enfers ceux d'Orphée.

Mais ſi celle que je pleure mépriſoit aſſez l'humaine nature, pour heſiter de me ſuivre, qu'il me ſeroit doux de trouver à mon retour toutes les ſorties fermées !

Vains deſirs ! maux ſans remede ! ne ſçai-je pas qu'il n'eſt herbe ni enchantement qui puiſſent changer les decrets éternels. Il n'y a que les ſonges qui ſortent de la porte d'yvoire,

qui puiſſent me rappeller les traits & la voix de celle que j'ai perdue. Muſes recommencez à pleurer !

Non rien ne me peut rendre celle qui me laiſſa ici bas ſeul & déſolé. Le Ciel ne voudroit pas ſe priver d'une ſi brillante étoile.

Toi donc, fleuve fortuné, raſſemble tes Nymphes ſur ton ſable. Montre-toi une ſeconde fois genereux, & puiſque tu immortaliſas la belle Sirene, accorde à la memoire de celle que je celebre une ſeconde trompette, qui repete ſans ceſſe un nom par lui-même immortel ! Donne de la douceur à mes chants ruſtiques ; & je prie le Ciel qu'aucune pluye trop abondante ne te faſſe ſortir de ton lit tranquille.

Je ne demande pas que mes vers ſoient inſcrits ſur le papier, il me ſuffit que gravés ſans art ſur ces hêtres, ils y ſoient un gage de mon amour, afin que les Bergers qui viendront ici, puiſſent lire ſur ces arbres ſauvages l'hiſtoire d'une vie ſi belle & ſi reſpectable. Je veux que ces caracteres croiſſant d'année en année ſe perpetuent dans ces contrées, tant qu'il y

aura de l'herbe ſur la terre & des étoiles au Ciel.

Les bêtes les plus feroces, les oiſeaux, les rochers, les arbres, les fontaines, les hommes & les Dieux mêmes celebreront à l'envi ce nom ſi grand, & ſi digne des vers qui lui ſeront conſacrés.

Et puiſqu'il faut enfler mes ſons, & laiſſer le ſtile paſtoral : Muſes, je vous le dis encore, recommencez à pleurer !

Quittons ces chants vulgaires ; & formons des ſons ſi ſublimes, que du haut même du Ciel, cette ame ſi belle les puiſſe entendre. Qu'elle porte ſes raions juſqu'à moi ; qu'elle vienne à mon ſecours ; & que pendant que je chante elle daigne par pitié deſcendre juſqu'à moi. Si ma langue ne ſuffit pas pour repreſenter la gloire dont elle jouit, qu'elle ne me l'impute pas, & qu'elle m'apprenne à la celebrer dans mes écrits !

Mais le tems viendra que les Muſes rentreront en honneur, & que les ombres qui offuſquent les mortels ſe diſſiperont. C'eſt alors que chacun s'élevera au-deſſus des penſées terreſtres,

& que l'eſpoir rentrera dans les cœurs.

Mes vers peut-être, en ce tems, paroîtront durs & negligés ; mais j'eſpere qu'ils ne perdront rien auprès des Bergers de ces contrées ; & tel dont on fait aujourd'hui peu d'eſtime, lira alors ſon nom au milieu de nos prairies.

Les fontaines, & les ruiſſeaux qui coulent en ces lieux, ne dédaigneront pas de repeter les vers que je chante maintenant, & les arbres que je conſacre & que je plante ici, murmureront au gré du Zephire : Muſes enfin ceſſez de pleurer.

Heureux ſeront les Bergers qui auront travaillé pour obtenir tant de gloire ! mais il ne nous eſt pas donné d'en ſçavoir le tems.

O toi ame immortelle, & ſans égale, qui peut-être à preſent m'écoutes du haut du Ciel, obtiens que ces lauriers épais & toujours verds, puiſſent un jour partager leur ombre entre toi & moi ; & que le chant des oiſeaux ſe mêlant au murmure des eaux, rien ne manque aux charmes de ces lieux !

Ou, ſi le Ciel permet que mes

jours, comme je le ſouhaite, ſe prolongent aſſez pour honorer long-tems ta ſépulture : j'eſpere que, graces à mes vers, ton nom ſera exempt du ſommeil éternel auquel ta cendre eſt condamnée.

DOUZIE'ME. PROSE

LA ſinguliere harmonie, les doux accens, les paroles touchantes, enfin la belle & tendre promeſſe d'Ergaſte, même après la chanſon finie, nous tenoient encore dans l'admiration, quand le Soleil confondant ſes raïons ſur la cime des montagnes, annonça la fin du jour, & nous avertit de rejoindre nos troupeaux. Opico notre conducteur ſe leva ; & jettant ſur Ergaſte un regard tendre, il lui dit : Aſſez d'honneurs ont été rendus aujourd'hui à ta chere Maſſilia. Deſormais tu t'étudieras à remplir fidelement la promeſſe qui a terminé ta chanſon. Il dit ; & baiſant le tombeau, il nous invita à en faire autant, & ſe mit en route. Chacun, l'un après l'autre, ſe ſepara de la troupe, pour

ſe retirer à ſa cabanne, vantant le bonheur de Maſſilia d'avoir laiſſé dans ces bois un réjetton ſi digne d'elle. La nuit favorable au repos de tout ce qui reſpire, étoit devenue tout-à-fait obſcure; le ſilence regnoit dans les bois; on n'entendoit ni chiens, ni bêtes ſauvages, ni oiſeaux. Les feuilles des arbres étoient ſans mouvement; il ne ſouffloit pas le moindre Zephir. On pouvoit ſeulement voir au Ciel quelques étoiles briller ou tomber; lorſque, & j'ignore ſi ce fut un effet de tout ce que j'avois vû dans le jour, je paſſai d'une longue rêverie à un profond ſommeil, pendant lequel je me ſentis affecté de vives douleurs, & de differens mouvemens. Il me ſembloit que, loin des bois & des autres Bergers, je me trouvois dans une ſolitude inconnue, entouré de tombeaux abandonnés, ſans rien appercevoir qui me fût connu. Je voulois crier; ma voix s'éteignoit; & faiſant pour fuir d'inutiles efforts, ma foibleſſe me retenoit malgré moi dans ma place. Il me paroiſſoit enſuite qu'écoutant une Sirene, qui aſſiſe ſur un rocher pleuroit amerement, un flot de

la Mer m'innondoit, & m'ôtoit la reſpiration preſqu'au point de mourir. Enfin je croiois voir un bel oranger que j'avois toujours cultivé avec ſoin ſeparé de ſon tronc, & la terre jonchée de ſes feuilles & de ſes fleurs diſperſées. Demandant qui avoit fait le coup : quelques Nymphes qui pleuroient en cet endroit me répondoient que les Parques inhumaines l'avoient coupé avec des haches. Et comme je me lamentois, & que je m'écriois : Où me repoſerai-je maintenant ? à l'ombre de quel arbre chanterai-je deſormais mes vers, ſans me rien répondre, on me montroit, dans un coin, un noir & funebre cyprès. Toutes ces circonſtances m'affligerent tellement que je m'éveillai. Quoiqu'à mon reveil, je vîſſe avec quelque conſolation qu'il n'étoit rien de tout ce que je venois de rêver : ce ſonge avoit cependant fait une telle impreſſion ſur mon cœur, que baigné de larmes, & ne pouvant plus dormir, je ne trouvai d'autre ſoulagement que de me lever, & de regagner la plaine malgré l'obſcurité de la nuit. Je marchai donc pas à pas au hazard, & ſans ſçavoir moi-

même de quel coté tourner ; j'arrivai enfin à l'ouverture d'une roche, d'où ſortoit une grande riviere, dont le bruit au milieu du ſilence de la nuit étoit encore plus effrayant. Arrêté là pendant un aſſez long eſpace de tems, je vis l'aurore commencer à peindre es Cieux, & rappeller les mortels à leurs travaux ; je me proſternai humblement, & lui demandai de donner à mon ſonge un dénouement heureux ; mais elle parut faire peu d'attention à mes paroles. Dans le moment, ſans ſçavoir comment, je vis ſortir du fleuve une jeune fille très-belle ; ſa marche & ſa contenance étoient toutes divines ; elle étoit vêtue d'une étoffe fine, & ſi brillante qu'on l'auroit crue de criſtal ; ſes cheveux étoient attachés d'une façon ſinguliere ; elle avoit ſur la tête une guirlande verte, & tenoit à la main un vaſe d'un marbre très-blanc. Venant à moi, elle me dit : Suis-moi ; je ſuis la Nymphe de ce lieu. Saiſi de veneration, de frayeur & d'étonnement, ſans rien répondre, & ne ſçachant pas moi-même ſi je dormois, ou ſi je veillois, j'obéis ; & arrivé avec elle

tur le bord du fleuve, je vis tout-à-coup les eaux ſe retirer de part & d'autre, & former au milieu un paſſage. Prodige ſurprenant à voir, effrayant à imaginer, monſtrueux & peut-être incroyable à entendre! j'héſitois à ſuivre la Nymphe; la peur m'avoit même arrêté ſur le rivage; mais elle pour m'encourager, me prit par la main, & me conduiſant avec amour, elle me fit deſcendre dans le lit du fleuve, où ſans me mouiller les piés, je me vis environné des eaux, comme ſi marchant par un chemin étroit, j'avois eû de côté & d'autre des montagnes droites & eſcarpées. Nous arrivâmes enfin dans la grotte, d'où ſortoit toute cette eau; & de celle-là nous paſſâmes dans une autre, dont la voute, autant que je le pûs comprendre, étoit de pierres de ponce, entre leſquelles on voyoit ſortir des morceaux de congelation; & les murs étoient ornés de coquillages. Le ſol formoit un tapis d'une herbe fine & épaiſſe. De tous côtés on trouvoit de beaux ſieges de verdure; & des colomnes de verre fort tranſparent ſoutenoient la voute peu élevée. Nous trouvâmes en de-

dans, ſur des tapis de gazon, quelques Nymphes ſœurs de mon guide, qui dans des cribles très-fins tamiſoient du ſable, pour en ſeparer les petites parties d'or, le filoient & le réduiſoient en trame propre à travailler ; elles en formoient encore avec un mêlange de ſoyes de differentes couleurs un ouvrage admirable. Mais le ſujet que je vis travailler me parut du plus mauvais augure. C'étoit la triſte avanture de l'infortunée Eurydice, quand par la piqûre que lui fit au pié un venimeux aſpic, elle expira, & que ſon mari, après avoir obtenu ſa ſortie des enfers, la perdit par diſtraction une ſeconde fois. Helas ! quelle impreſſion fit ſur mon cœur cette image jointe au ſouvenir des ſonges que j'avois eûs : Malgré moi je formois de funeſtes préſages qui faiſoient couler de mes yeux un torrent de larmes ; & tout ce que je voiois, je l'interpretois à mauvaiſe augure. Mais la Nymphe qui me conduiſoit, touchée ſans doute de compaſſion, pour moi, me tira de là, & me fit paſſer dans un endroit plus ſpatieux. Là on voioit des lacs, des ſource & des cavernes, d'où ſortoient

les eaux qui forment les rivieres qu'on voit couler ſur la terre. O prodige admirable du Pere de la nature ! Quoi ! la terre que je croiois être une maſſe ſolide renferme tant de vuides dans ſon ſein ! Alors je ceſſai d'être étonné de voir que les rivieres fuſſent ſi abondantes, & ne tariſſent jamais. J'étois ſurpris, & étourdi du grand bruit que faiſoient toutes ces eaux ; & regardant autour de moi, je ne laiſſois pas d'être effrayé de tout ce que je voiois qui m'environnoit. La Nymphe s'en apperçut : Eloigne, me dit-elle, ces penſées, & bannis toute crainte. Ce n'eſt pas ſans la volonté du Ciel que tu fais ce voyage. Je veux que tu voies maintenant d'où ſortent les fleuves que tu as ſi ſouvent entendu nommer. Celui qui arroſe des contrées ſi éloignées eſt le froid Tanaïs. Cet autre eſt le large Danube. Celui-ci eſt le fameux Méandre. Celui-là eſt le vieux Penée. Voici le Caïſtre, l'Acheloüs, & l'heureux Eurotas qui eut ſi ſouvent le bonheur d'entendre chanter Apollon. Et puis que tu as envie de connoître ceux de ton Païs, qui ſont plus près d'ici que tu ne crois,

apprens que celui à qui tous les autres marquent tant de reſpect, eſt le Tibre triomphant, qui n'eſt point comme eux couronné de ſaules ou de roſeaux, mais de lauriers, à cauſe des continuelles victoires de ſes enfans. Les deux autres qui ſont près de lui, ſont le Garillan, & le Volturne qui arroſent les fertiles domaines de tes ayeux.

Ces paroles me laiſſerent dans le cœur un deſir que je ne pûs renfermer plus long-tems dans le ſilence. O mon guide fidele, m'écriai-je, belle Nymphe, ſi mon cher Sebete peut tenir place entre tous ces grands fleuves, de grace montrés-le moi. Tu le verras, me répondit-elle, quand tu en ſeras plus près; ſes eaux ſont ſi baſſes qu'actuellement tu ne le pourrois appercevoir; elle vouloit encore ajouter quelque choſe; mais elle ſe tût.

Cependant notre marche ne ſe ralentiſſoit pas; & nous avancions toujours à travers ce lieu vaſte, qui d'eſpace en eſpace étoit varié de défilés, de vaſtes plaines, de montagnes, & de collines, ainſi que nous voions ſur

la

la ſurface de la terre. Serois-tu bien étonné, continua la Nymphe, ſi je te diſois qu'actuellement la Mer eſt au-deſſus de ta tête, & que c'eſt par ce lieu que l'amoureux Alfée, ſans ſe mêler aux eaux de la Mer, paſſe ſecretement pour aller jouir des tendres embraſſemens de la Nymphe Arethuſe.

Nous commençâmes alors à découvrir de loin un grand feu, & à ſentir une forte odeur de ſouffre. Elle vit mon étonnement, & me dit: le châtiment des Géans foudroiés, qui voulurent eſcalader les cieux, en eſt la cauſe. Accablés de montagnes immenſes, ils vomiſſent encore la flamme qui les embraſa. De-là vient que les cavernes qui ne donnent ailleurs que des eaux, brulent ſans ceſſe ici du bitume dont elles ſont remplies. Et, ſi je ne craignois de te trop effrayer, je te ferois voir le fier Enceläde, qui couché ſous le poids de la Sicile, vomit le feu par les ouvertures du Mont-Gibel. Je te montrerois encore la forge brulante de Vulcain, où les Cyclopes tout nuds forgent à grand bruit les foudres de Jupiter. Près de

là, ſous la fameuſe Enarie que vous autres mortels nommés Iſchia, tu verrois le furibond Triphæus qui donne toute la chaleur à vos eaux boüillantes de Baye, & à vos montagnes ſulfureuſes. Je te ferois entendre auſſi ſous le grand Veſuve les épouvantables gemiſſemens du Géant Alcionée; mais tu pourras, je penſe, les entendre, quand nous approcherons de ton cher Sebete. Les contrées des environs ne l'éprouverent que trop, quand elles furent innondées de flammes & de cendres, comme les pierres brulées dont elles ſont encore couvertes le prouvent aſſez. Qui croiroit que des Peuples entiers; des Cités, des Villes illuſtres y ont été enterrées? Le Géant n'a pas borné ſa fureur à celles qu'il couvrit de ſes flammes; la Ville que nous voions vis-à-vis, & qui fut ſans doute la celebre Pompeia, arroſée des froides eaux du Sarno, vit tout-à-coup manquer ſes fondations, & fut engloutie toute entiere. Etrange & horrible deſtinée; que de paſſer ſubitement dans les tenebres de la mort! mais enfin il y a un terme à tout, & la mort eſt le dernier.

Cependant, nous étions fort proche de la Ville dont parloit la Nymphe, & dont on diſtinguoit encore preſqu'en entier les tours, les maiſons, les théatres & les temples. J'étois étonné de la rapidité avec laquelle nous étions venus, en ſi peu de tems, de l'Arcadie juſqu'en ce lieu ; mais il étoit facile de juger qu'une puiſſance plus qu'humaine nous avoit conduits. Nous commençâmes donc peu à peu à voir les tranquilles eaux du Sebete. La Nymphe apperçut ma joye ; elle jetta un grand ſoupir. Puis me regardant avec bonté : Tu peux, dit-elle, aller maintenant ſeul. Elle dit, & diſparut ; & depuis elle ne s'eſt point montrée à mes yeux. Je me ſentis dans cette ſolitude, ſaiſi de frayeur & de triſteſſe ; & me voyant abandonné de mon guide, je n'aurois pas eû le courage de faire un pas en avant, ſi je n'avois eû devant les yeux mon fleuve cheri. Je m'en approchai promptement, cherchant des yeux avec impatience la ſource de ſes eaux qui me paroiſſoient groſſir, & devenir plus rapides. Remontant le long de ſon canal, je fis tant de pas de côté

& d'autre, que j'arrivai enfin à une grotte creuſée dans le roc vif; où je trouvai aſſis à terre le Dieu reſpectable, aiant le côté gauche appuié ſur une urne de pierre, d'où couloit l'eau. Le volume de cette eau étoit encore augmenté par celle qui tomboit continuellement de ſon viſage, de ſes cheveux, & de ſon humide barbe. Ses vêtemens paroiſſoient d'un verd limon; Il tenoit dans la main droite un jeune roſeau; il portoit ſur ſa tête une couronne tiſſue de joncs, & d'autres herbes cueillies dans ſon lit. Ses Nymphes étoient toutes autour de lui pleurantes & déſolées; couchées par terre ſans ordre & ſans diſtinction, elles ne levoient même pas leurs têtes qui ſembloient appeſanties par la douleur. A ce triſte ſpectacle, je commençai de ſentir pourquoi mon guide s'étoit preſſé de me quitter. Me trouvant ſi avancé, & n'oſant retourner ſur mes pas, je pris mon parti; inquiet, & affligé je me proſternai, pour baiſer la terre, & je dis ces mots: Fleuve brillant, Roi de mon Païs, aimable & delicieux Sebete, dont les eaux claires & glacées, arroſent ma charmante Pa-

trie, les Dieux te ſoient propices, ainſi qu'à vous, Nymphes, dignes filles de votre pere ! Soiez-moi favorables ; & me recevez dans ces bois avec bonté ? Que mon deſtin cruel ſe contente des épreuves auſquelles il m'a ſoumis, & que reconcilié deſormais, ou raſſaſié de mes tourmens, il ceſſe de me faire la guerre.

Je n'avois pas achevé, que deux de ces Nymphes affligées ſe mirent en mouvement ; & venant vers moi en pleurant, me mirent entr'elles. L'une d'elles, avec un regard plus aſſuré, me prenant par la main, me conduiſit vers la ſortie, où le ruiſſeau ſe partageant en deux, laiſſe une partie de lui-même couler dans la plaine, & porte le reſte de ſes eaux par des routes cachées, aux beſoins & à l'embeliſſement de la Ville. Là, s'arrêtant, elle me montra le chemin, comme me diſant que j'étois maître de ſortir. Et pour m'apprendre qui elles étoient, elle me dit: Celle-ci, que dans la confuſion de tes ſens tu ne paroîs pas reconnoître, eſt la belle Nymphe qui arroſe la demeure de ta

bien-aimée, & que l'abondance de tes larmes a ſi ſouvent groſſie. Pour moi qui te parle, tu me trouveras bientôt à la chûte de la montagne, où elle reſide. Dire ces mots, ſe changer en eau, & diſparoître dans des canaux ſouterrains, fut l'ouvrage du même moment. Lecteur, ſi la Déeſſe qui a daigné me mettre en état de faire ce recit, procure l'immortalité à mes écrits, je te jure que j'eus en ce moment une ſi grande impatience de mourir, que nul genre de mort ne m'eût étonné. Devenu odieux à moi-même, je maudis l'heure où j'étois ſorti d'Arcadie ; & je formois quelquefois l'eſperance que tout ce que je voiois & que j'entendois, n'étoit qu'un ſonge : ſur-tout ne ſçachant pas combien j'avois été de tems ſous terre. Ainſi agité de diverſes penſées, & preſſé par la douleur ; enfin tout hors de moi, je m'acheminai vers la fontaine qui m'avoit été indiquée : elle commença à mon approche, à murmurer plus fort qu'à l'ordinaire, comme pour me dire : *Je ſuis la Nymphe que tu viens de voir.*

Je tournai donc à main droite, &

je vis, je reconnus cette colline, ſi fameuſe par la beauté de l'édifice, qui porte le nom de l'illuſtre Africain, ſi riche en troupeaux, qui, comme un ſecond Amphion, éleva les murs éternels d'une Ville toute divine. Je voulois avancer, je trouvai par hazard Barcinio & Sommonzio, l'ornement de nos bois, qui retirés au Soleil avec leurs troupeaux pour ſe garentir du froid, paroiſſoient, autant qu'on en pouvoit juger, dans la diſpoſition de chanter. Quoique j'euſſe encore très-preſens les chants que j'avois entendus en Arcadie : cependant, pour écouter ceux de mon Païs, & en connoître la difference, je jugeai à propos de m'arrêter, & de joindre cette petite pauſe à tout le tems que j'avois ſi mal emploié ailleurs. Je me couchai donc à quelque diſtance d'eux ſur le gazon : je ſentois bien que mes habits étrangers, & le changement que mes malheurs avoient fait à mon viſage, les empêcheroient de me reconnoître. En me rappellant leur chant & la maniere touchante dont ils pleuroient le ſort de l'infortuné Meliſée, je me ſçai bon

gré de les avoir écoutés avec attention, non pour les comparer avec ce que j'avois entendu en Arcadie, mais pour remercier le Ciel de n'avoir pas privé de tout ornement nos contrées, qui dans tous les tems ôut produit tant d'illuſtres Bergers, & donné azile à tant d'autres de païs éloignés. Je croirois volontiers que les Sirenes y ont habité, & qu'elles retenoient les voyageurs par la douceur de leurs chants. Mais pour revenir à nos Bergers, Barcinio, après avoir d'abord tiré de ſon chalumeau les ſons les plus doux, commença ainſi, regardant ſon compagnon, qui aſſis de même ſur une pierre, étoit attentif pour lui répondre.

DOUZIE'ME EGLOGUE.

BARCINIO, SOMMONZIO, MELISEO.

BARCINIO.

C'EST ici que Meliſeo chanta ; c'eſt en cet endroit même que j'étois aſſis, quand il écrivit ces paroles ſur un hêtre :

„ Quoi malheureux que je ſuis, j'ai „ vû mourir Philis, & je ne me ſuis „ pas donné la mort !

SOMMONZIO.

Helas ! quels Dieux ennemis reſerverent Meliſée à un ſi cruel deſtin ; pourquoi n'avoir pas tranché plutôt le fil de ſes jours ?

BARCINIO.

C'eſt cela ſeul qui m'irrite contre le ciel ; mais mon cœur ſe révolte & s'aigrit encore plus, quand je ſonge à ce qu'il écrivit ſur un genevrier :

„ Phillis, en finiſſant tes jours tu

„ me laiſſes mourant, ô douleur ex-
„ trême, ô douleur ſans égale.

SOMMONZIO.

Je voudrois que tu me montraſſes cet arbre, je l'arroſerois à mon tour de mes larmes. Peut-être qu'aujourd'hui tu m'encouragerois à conter auſſi mes peines.

BARCINIO.

Il en eſt ici mille, entre leſquels tu peux choiſir également. Regarde ſur ce néflier; mais en le touchant, prens garde de le rompre.

SOMMONZIO *liſant.*

„ Cette chevelure blonde, Phil-
„ lis, tu ne la treſſes plus de tes mains,
„ tu ne l'ornes plus de guirlandes;
„ mais arroſe-la de mes larmes.

BARCINIO.

Regarde de ce côté-ci, & lis ſur ce coudrier :

„ De grace, Phillis, ne me fuis
„ point; je te ſuis. Attends, ou em-
„ porte mon cœur avec toi. Il pe-
„ rit ſi tu l'abandonnes.

SOMMONZIO.

Je ne puis dire combien ce que j'entends me touche & m'intereſſe. Mais cherche bien, vois s'il n'y a point quelqu'autre arbriſſeau. Quelques affaires que j'aie ailleurs, je les ſacrifie.

BARCINIO.

Il lui conſacra une tablette, que lui-même attacha à ce pin. Si tu la veux voir, éleve-toi ; je te ſoutiendrai ſur mes épaules : mais pour être plus leger, commence par te déchauſſer, quitte ta pannetiere, ton mantelet, ta houlette ; puis en ſautant tu ſaiſiras une branche & t'éleveras ainſi.

SOMMONZIO.

On voit d'ici ſans obſtacle: " Phillis, „ je te conſacre ce pin élevé ; c'eſt „ ici que Diane t'abandonne l'arc & le „ javelot ; voilà l'autel que j'éleve en „ ta memoire ; voilà le temple, & le „ tombeau qui par mes larmes éterni„ ſeront ton nom. Ici je t'offrirai „ ſans ceſſe des fleurs. Quelque place „ que tu tiennes au Ciel, ne dédai„ gne pas ce que je fais pour ta gloire

„ Prens plaiſir à venir ſouvent avec
„ nous. Tu verras ce vers écrit ſur la
„ tige. JE SUIS L'ARBRE DE PHILLIS,
„ BERGER INCLINE-TOI DEVANT LUI.

BARCINIO.

Que dirois-tu, ſi je te contois qu'un jour Meliſeo voulant ſe percer avec un fer homicide, & aiant jetté par terre ſon chalumeau doux & harmonieux, les roſeaux dont il étoit compoſé prononcerent plus d'une fois & d'une maniere plaintive le nom de Phillis; ce qui ſaiſit tout le monde d'étonnement.

SOMMONZIO.

Eh quoi? cette merveille ne fit pas revenir Phillis au bruit? moi-même, je ſuis tout émû & ſaiſi de pitié.

BARCINIO.

Attends, je ſonge ſi je ne pourrois pas me ſouvenir de quelques autres de ſes vers, dont il ne me revient que le commencement.

SOMMONZIO.

Ce que tu me racontes remue mes

ſens, au point que je n'en puis contenir les mouvemens. Commence toujours, les premiers vers te rappelleront le reſte.

BARCINIO.

„ Que feras-tu, Meliſée, la mort „ ſe refuſe à toi. Phillis ne me laiſſe „ plus que le parti des larmes & des „ gemiſſemens; elle ne peut plus comme auparavant répondre à ma tendreſſe.

„ Bergers, mes amis, que chacun „ me conſacre des vers qui ne reſpirent que douleur & que deſeſpoir; „ & que ceux qui ne pourront mieux „ faire, viennent pleurer avec moi.

„ Appellés mes larmes par les vôtres; venés mêler vos peines aux „ miennes: quoique ni jour ni nuit, „ ma douleur n'ait point beſoin d'être „ excitée.

„ Les grenadiers ſur leſquels j'écri„ vis mes vers, ſe metamorphoſerent „ en arbres d'amertume: tant le de„ ſtin qui me pourſuit eſt cruel; & „ quand j'ai voulu les tailler, pour „ en tirer quelque grêfe, il en eſt ſor„ ti une liqueur ſi noire & ſi livide,

„ qu'on y reconnoît aiſement l'amer-
„ tume que je leur ai communiquée.
„ Depuis que mon ſoleil aujour-
„ d'hui ſi éloigné de moi, a caché
„ ſes raions brillans, la roſe a perdu
„ ſon éclat, les herbes & les fleurs ſe
„ ſont fanées, les poiſſons languiſ-
„ ſent dans les eaux, & les animaux
„ dans les bois ſont maigres & ab-
„ batus.
„ Que le Veſuve nous vienne con-
„ ter ſes tourmens: nous verrons ſi
„ ſes vignes portent des raiſins ſauva-
„ ges, & ſi ſes fruits ſeront devenus
„ âpres & amers.
„ Nous verrons enſuite ſes deux
„ ouvertures annoncer par leurs va-
„ peurs la flamme qui s'eſt formée
„ dans ſon ſein.
„ Mais toi, charmante Mergellina!
„ qui pourra d'un œil ſec te voir ré-
„ duite en cendre, & tes lauriers de-
„ venus des branches ſeches & dé-
„ pouillées de leurs feuilles?
„ Aimable ſéjour d'Antiniana!
„ pourquoi tes myrtes tendres &
„ amoureux ſont-ils changés en buiſ-
„ ſons heriſſés d'épines?
„ Dis-moi, ma chere Iſle de Niſide,

„ ainſi faſſe le Ciel que tû n'éprouves
„ jamais la colere de Doris, par des
„ tempêtes qui empêchent les Habi-
„ tans de la côte du Pauſilippe d'abor-
„ der ſur ton rivage. Ne t'ai-je pas vûe,
„ il n'y a que peu de tems, couverte de
„ fleurs & de verdure, riche en gibier
„ de toute eſpece ? Ne te vois-je pas
„ maintenant plus qu'aucune autre,
„ inculte, & déſerte ?

„ Ne vois-je pas entierement chan-
„ gées ces promenades charmantes
„ où l'on ſe pouvoit perdre ſi agréa-
„ blement ? Ne vois-je pas froids &
„ abandonnés ces rochers ſur leſquels
„ Amour forgeoit d'ordinaire ſes
„ traits perçans ?

„ Aimable Sebete ! combien ver-
„ ras-tu mourir de ceux qui habitent
„ ſur tes bords, avant que ta rive re-
„ commence à être ombragée d'or-
„ mes ou de peupliers ?

„ Jadis, helas ! le Pô majeſtueux te
„ reſpectoit. Le Tibre lui-même ren-
„ doit hommage à ton nom : à peine
„ aujourd'hui tes propres Nymphes
„ ſe croient-elles en ſureté avec toi.

„ Elle eſt morte, celle qui préferant
„ le criſtal de tes eaux à tout autre

„ miroir, élevoit juſqu'au Ciel le bruit
„ de ton nom.

„ Oui, tu verras paſſer bien des ſai-
„ ſons & des ſiécles, tu verras renou-
„ veller ſouvent tous les inſtrumens
„ d'agriculture, avant qu'aucun viſage
„ auſſi beau ſe peigne dans tes eaux.

„ Fleuve infortuné ! pourquoi ne
„ fais-tu pas tout d'un coup rentrer
„ tes eaux au ſein de la terre, puiſque
„ ta Ville cherie n'eſt plus ce qu'elle
„ étoit ?

„ Helas ! ma chere Patrie, je ne
„ t'annonçois pas ce malheur, lorſque
„ gai & joieux j'écrivis tant de vers à
„ ta loüange.

„ Je veux maintenant que le Vol-
„ turne & la Silara ſçachent que ce jour
„ ſera le terme de mes chanſons : il
„ ne peut deſormais rien arriver qui
„ rende la joïe à mon cœur.

„ Il n'y aura dans ces bois, ni arbres,
„ ni rochers, ſur leſquels je n'écrive
„ ton nom, adorable Phillis, afin que
„ tout Berger qui y habitera ou y me-
„ nera ſes troupeaux, pleure à la vûe
„ de ce nom.

„ Et que ſi quelqu'un, en bêchant,
„ ou creuſant la terre, entend ma voix

„ ſortir de quelque buiſſon, il en de-
„ meure affligé & ſurpris.

„ Mais, puiſque je ne trouve au-
„ cun autre endroit, où je puiſſe, ca-
„ ché, me livrer à ma douleur : il faut
„ que je revienne ſouvent à vous,
„ lieux que je trouvai autrefois ſi agréa-
„ bles, & ſi délicieux.

„ Cume, Baïe, & vous charman-
„ tes fontaines : jamais je n'enten-
„ drai prononcer vos noms, ou chan-
„ ter vos delices, que mon cœur ne
„ ſoit ſaiſi de douleur.

„ Et puiſque la mort me condam-
„ ne à vivre, j'irai ſemblable à la
„ mere qui pleure ſa geniſſe, attriſter
„ le ciel, la terre & toute la nature.

„ Jamais je ne verrai les lacs de
„ Lucrin, & d'Averne, ni les étuves
„ de Tritola, que je ne courre en
„ ſoupirant vers cette vallée écartée,
„ fameuſe encore par mon ſonge.

„ Peut-être y découvrirai-je quel-
„ qu'une des traces qu'elle y for-
„ ma, lorſqu'elle s'arrêta, pour écou-
„ ter mes vers tout negligés qu'ils
„ étoient.

„ Peut-être que les fleurs, qui ſem-
„ bloient alors partager mes plaiſirs,

„ rappelleront à mes ſens les images
„ que j'y vis en ſonge.

„ Mais, comment pourrai-je vous
„ regarder d'un œil ſec, montagnes
„ brulantes & enflammées où Vulcain
„ allume le bitume ! à l'endroit même,
„ où cette eau bouillonnant de colere
„ ſe va précipiter, & où le gouffre ex-
„ hale & vomit vers le Ciel les flam-
„ mes les plus empeſtées, je crois tou-
„ jours voir ma celeſte beauté aſſiſe,
„ & malgré le bruit écouter avec plai-
„ ſir les vers que je chantois.

„ O jours devenus pour moi des
„ jours de larmes & de douleur ! Je
„ la pleure morte, où je l'aimai vi-
„ vante ; & je retourne ſans ceſſe où
„ je ſuivis ſes pas.

„ Seul, pendant le jour, je croi
„ la voir ; je la regarde, & la nuit je
„ l'appelle à grand cris, au point que
„ je crois la voir revenir à moi.

„ Souvent, en ſonge, elle me mon-
„ tre dans ſes beaux yeux le trait dont
„ je me bleſſai moi-même, en me di-
„ ſant : voilà le remede à ta vive dou-
„ leur.

„ Et tandis qu'elle ſe prête à mes
„ larmes, mon cœur s'exhale en ſou-

„ pirs ſi violens, que j'inſpirerois de
„ la pitié aux ſerpens mêmes.

„ Non l'Arimaſpie n'a point de
„ monſtre ſi cruel, qu'il ne voûlût
„ au moment d'une pareille ſepara-
„ tion, avoir un cœur de marbre.

„ Auſſi je reſte appuïé ſur le coude
„ gauche, comme regardant les raïons
„ du Soleil, & je renouvelle mes cris.

„ Sans toi, ma chere Phillis, je
„ ſuis comme un taureau dont les cor-
„ nes ont été raſées, ou tel que l'or-
„ me abandonné de la vigne qu'il
„ cherit.

SOMMONZIO.

Comment ſe peut-il que le ſenti-ment d'une choſe paſſagere ſe fixe & ſe perpetue dans le cœur ? & qu'un feu éteint renaiſſe ſi vivement de ſa cendre ?

Quel animal ſi cruel fût-il, quel rocher ne ſe ſentiroit emû par de ſi triſtes & de ſi nobles accens.

BARCINIO.

Tu aurois cru voir le Ciel ſe diſ-ſoudre, ſi tu avois entendu ſon cha-lumeau répondre ſous ſes doigts, la

pitié t'auroit saisi, l'amour auroit semblé te pénétrer jusques dans les entrailles, si au nom de Phillis repeté par son chalumeau, tu avois entendu les rochers & les arbres redire autant de fois *Phillis*. Non, mon cœur n'est touché d'aucune autre melodie.

SOMMONZIO.

Mais dis-moi, ses yeux baignés de larmes n'ont-ils jamais vû les cruelles Déesses ouvrir l'avare prison où elles la retenoient.

BARCINIO.

„ Cruelle Atropos, s'écrioit-il, ne „ peut-tu donc pas faire grace à ma „ chere Phillis ? Clotho, Lachesis, „ permettez du moins que mon ame „ s'affranchisse de ses liens !

SOMMONZIO.

Ah ! il ne nous reste plus que de voir les troupeaux perir, les forêts devenir desertes, les arbres se dépouiller de leurs feuilles, & la verdure sécher sur terre, s'il est vrai que le Ciel soit inflexible.

BARCINIO.

Tu aurois vû les cignes & les hiboux s'arrêter autour de lui, quand il arrivoit que ſe lamentant avec ſon allouete, elle lui répondoit, & ſe lamentoit avec lui, ou quand à la naiſſance de l'Aurore, il s'écrioit : " Soleil ingrat ! pourquoi te preſſes-tu „ de revenir ? A quoi me ſert ta lumiere, puiſque je n'en puis plus „ jouir.

„ Reparois-tu pour m'engager à „ conduire mes troupeaux dans les „ bois, ou pour me voir ſécher, ou „ pour redoubler mon courroux contre toi ?

„ Si tu viens pour ſouſtraire mes „ yeux aux ombres de la nuit; apprens „ que je ne veux point que tes raïons „ ſéchent ni éclairent mes yeux ac„ coutumés aux pleurs & aux tene„ bres.

„ Il a été un tems où j'étois tran„ quille, ainſi que le bœuf qui ſe re„ poſe & rumine à l'ombre ; je ſuis „ maintenant ſemblable au ceps que „ nul appui ne ſoutient.

„ Quelquefois, rêvant ſeul, & pleu-

„ rant, j'entens mon chalumeau me
„ dire d'un ſon plaintif : *Meliſée, je*
„ *ne ſuis plus couronné de laurier.*

„ Quelquefois, je voi les verdiers
„ & les merles ſe raſſembler autour
„ d'un Roſſignol que j'ai élevé & qui
„ crie de toute ſa force : *Myrtes, &*
„ *roſeaux pleurés avec moi,*

„ Le Corbeau du haut d'une roche,
„ dit en croaſſant : *La mer, Iſchia,*
„ *Capri, Ateneo, Miſeno & Pro-*
„ *cida devroient s'abſorber à la vûë*
„ *d'une ſi grande douleur.*

„ La tourterelle que tu as élevée
„ Phillis dans ton ſein, ſe montre
„ enſuite à mes yeux : elle s'arrête
„ ſur une aulne ſec, car elle ne ſe
„ poſeroit pas ſur un arbre verd, &
„ dit : *Les montagnes deviennent ſte-*
„ *riles, le tems s'obſcurcit, la neige*
„ *tombe : Pauvres troupeaux, où trou-*
„ *verez-vous un azile contre l'intem-*
„ *perie de l'air ?*

„ Qui pourroit, entendant tout
„ cela, avoir encore le cœur acceſſi-
„ ble à la joïe ? il ſemble que les tau-
„ reaux mêmes me diſent en mugiſ-
„ ſant : *C'eſt toi qui par tes ſoupirs*
„ *troubles la clarté de ce Ciel.*

SOMMONZIO.

C'eſt bien avec raiſon qu'on s'empreſſe à connoître Meliſeo, puiſque ſes chants amoureux penetrent juſqu'aux rochers.

BARCINIO.

Hêtre qui nous ombrages, tu ſçais combien de fois ſes ſoupirs qui t'agitoient t'ont paru auſſi violens que le vent qui allume des fournaiſes ardentes !

Jour & nuit, Meliſeo, je crois t'entendre, & tes accents ont fait ſur mon cœur une ſi vive impreſſion, que je comprends même juſqu'à ton ſilence.

SOMMONZIO

Si tu m'aimes, Barcinio, écris ces vers ſur l'écorce de ces arbres, afin que ces arbres paroiſſent en faire leur entretien, que le ſouffle des vents s'y joigne, que ces vers croiſſent, & que tout en ſoit l'Echo.

BARCINIO.

Je l'ai vû porter un laurier ſur ſes

épaules, & je l'ai entendu prononcer ces mots : *Etens tes branches ſur ce tombeau, pendant que je ſeme du baume, & des concombres.*

„ Le Ciel, ma divine Phillis, ne „ veut pas que je garde le ſilence ſur „ ton ſujet, & s'il ne t'efface point „ de mon cœur, c'eſt pour m'enga- „ ger à le celebrer davantage.

„ Auſſi rendrai-je par ces vers ton „ tombeau illuſtre & fameux dans ces „ contrées, ſi le Ciel malgré moi, me „ conſerve la vie.

„ Du fond des Montagnes de Ge- „ nes & de Toſcane, les Bergers vien- „ dront honorer ce petit coin du mon- „ de, ſeulement parce que tu l'as ha- „ bité.

„ Ils liront ſur cette pierre ces mots, „ qui à chaque moment ſaiſiſſent mon „ cœur, & le percent de douleur :

Celle qui pour Meliſée fut toujours ſi fiere & ſi inflexible, tranquille maintenant & déſarmée gît ſous cette pierre.

SOMMONZIO.

Si tu t'aviſes de repéter ſouvent ces mots,

mots, mon cher Barcinio, je crains qu'en ſoupirant ſous ces treilles baſſes, tu ne les embraſes quelque jour.

BARCINIO.

Sommonzio, je les grave ſur tous les arbres, & pour que la memoire s'en étende davantage, je les répands dans les contrées les plus éloignées.

Les Habitans du Teſſin & de l'Adda, inſtruits des avantures de Meliſée, les chanteront auſſi en vers; Phillis les entendra de tous côtés, & y prendra plaiſir.

Les Bergers du Mincio, malgré leur reſpect pour le grand Titire, planteront un Laurier en l'honneur de Meliſée.

SOMMONZIO.

Oui, Meliſée meritoit de vivre toujours au ſein des amours, avec ſa chere Phillis; mais, qui peut preſcrire des loix aux deſtins;

BARCINIO.

Il avoit coutume de venir dans ces cantons, pour l'appeller à haute voix;

& maintenant il l'adore ſans ceſſe, & lui offre de l'encens ſur l'autel que tu vois.

SOMMONZIO.

Je ſouhaite, ami, que le tonnerre épargne les lieux où tu feras paître tes troupeaux, & que jamais le vent ni la grêle n'endommage ta cabane. Pour prix de ces vœux, jette-là ton manteau, je t'en conjure, & cours dans ces environs appeller Meliſée. Le Ciel peut-être accordera ſa preſence à tes cris.

BARCINIO.

Ou plutôt, ſi tu veux pour l'imiter plus parfaitement, je pourrai chanter; il n'eſt pas ſi aiſé que tu le penſes peut-être, de le faire deſcendre ici.

SOMMONZIO.

Je voudrois entendre ſa voix même, pour mieux retenir juſqu'à la moindre de ſes avantures. Si j'ai tort de faire ce ſouhait, ne m'en blâme point.

BARCINIO.

Montons donc vers ce petit édifice ſacré. Meliſée eſt le ſeul maître de cette belle colline.

Toi, cependant, prie les vents de ne nous point être contraires ; je te ferai reſter ſous ces arbres, pourvû que le jour nous permette d'aller juſque-là.

SOMMONZIO.

Je te promets, ô Fortune, de te donner, ſi tu nous es propice, un jeune agneau, & un à toi, Maître des tempêtes, ſi le Ciel continue d'être ſerain.

O Ciel ! ne permets pas que je meure ſans avoir entendu ces accens attendriſſans, dont l'idée ſeule ſemble engourdir tous mes ſens par la pitié.

BARCINIO.

Allons. Que les deſtins ſoient favorables à notre marche ! N'entens-tu pas ſon chalumeau ? arrête, afin que nos chiens ne nous décelent pas.

MELISEO.

Je conſerve, Phillis, tes cheveux dans une boéte ; & ſouvent quand je les touche, je ſens mon cœur percé d'un nouveau trait. Je les noue ſouvent, & ſouvent je les dénoue ; mes yeux les arroſent, un ſoupir les ſéche, & je les reſerre.

Ces rimes ſimples & champêtres ſont peu dignes de toi ; mais ſi les larmes ont quelque pouvoir ſur les Dieux, elles devroient rendre la mort ſenſible à tant de fidelité. Phillis, je pleure ta mort. Toute la nature arroſée de mes larmes reverdit. Penſe, je t'en conjure, à ces beaux jours paſſés, ſi pourtant l'Amour même ne ſe noye pas dans les eaux du Lethé.

SANNAZAR
A SON CHALUMEAU.

VOICI le terme de tes travaux champêtres & ruſtiques, Chalumeau digne d'un Berger, non plus ſçavant, mais plus heureux que moi. Durant un court eſpace tu m'as agréablement occupé ! Maintenant, ainſi le veulent les Deſtins, tu vas reſter dans un éternel ſilence. Ma mauvaiſe fortune veut que je t'éloigne de mes lévres, avant que mes doigts aient appris à tirer de toi toute l'harmonie dont tu es capable, en produiſant des chants peu relevés, & plus propres à amuſer les brebis qui paiſſent à l'ombre des bois, qu'à ſatiſfaire les difficiles Habitans des Villes. J'imite celui qui furieux de voir voler les fruits de ſon jardin, cueille avant leur maturité les fruits qui lui reſtent; ou le Laboureur, qui craignant d'être prévenu par les ſerpens ou par ſes voiſins, va enlever de deſſus les plus

hauts arbres, les petits dans leurs nids, avant même qu'ils ayent de la plume. Je t'en conjure donc, & je t'y exhorte autant qu'il eſt en moi, content de ton état, garde-toi de ſortir de ces bois. Il ne te convient point d'aller dans les Palais des Grands, ni dans les Places ſuperbes des grandes Villes, mendier de frivoles applaudiſſemens, & ſolliciter de vaines faveurs: faux & dangereux appas, par leſquels le perfide vulgaire cherche à nous ſéduire, & à nous enyvrer. Tes foibles ſons ne ſeroient point entendus parmi les hautbois ou les trompettes. Qu'il te ſuffiſe d'aider à tous les Bergers à apprendre aux Echos le nom de ta maîtreſſe, & à pleurer amerement avec toi ſa mort prématurée. Source helas! trop légitime de mes larmes, & qui me réduit à mener la vie la plus infortunée, ſi c'eſt vivre que d'être enſeveli dans le plus profond abîme de diſgraces. Pleure donc, infortuné. La cauſe de tes pleurs n'eſt que trop juſte. Pleure Chalumeau abandonné, privé du don le plus prétieux que le Ciel te pouvoit faire. Et tant qu'il reſtera dans ces bois la

moindre partie de toi, ne ceſſe point de gémir ſur ton ſort cruel, ne rendant que des ſons aſſortis à ton déplorable état. Si jamais quelque Berger vouloit par hazard ſe ſervir de toi à l'occaſion d'une ſolemnité, fais-lui d'abord entendre que tu ne ſçais que pleurer, & te plaindre. Ce n'eſt pas tout, il faut l'en convaincre par les effets, n'accordant à ſon ſouffle que des ſons triſtes & plaintifs: enſorte qu'il ſoit forcé, pour ne pas troubler l'allegreſſe publique, de t'écarter de ſes lévres, & de te laiſſer tranquillement ſuſpendu à cet arbre. Je t'y attache, les yeux baignés de pleurs, en memoire de ma Phillis qui ſeule fut la matiere de mes vers, & dont la mort prématurée a glacé ma verve, ainſi qu'elle a étouffé tes ſons. Nos Muſes ſont éteintes. Nos Lauriers ſont ſecs. Notre Parnaſſe eſt détruit. Les forêts ſont muettes. Les vallées & les montagnes ſont devenuës ſourdes. On ne trouve plus dans les bois de Nymphes ni de Satyres. Les Bergers ne ſçavent plus chanter. Les troupeaux ſongent à peine à paître; ſans reſpect pour les pures fontaines, ils en

troublent la clarté. Les petits periſſent faute de lait. Les Bêtes ſauvages abandonnent leurs antres cachés. Les oiſeaux fuient loin de leurs nids. Les arbres ſe dépouillent de leurs fruits avant le tems de la maturité, & les jeunes fleurs ſe fanent dans les campagnes déſolées. Les abeilles dans la diſette quittent leurs ruches, ſans perfectionner leur miel. Tout déperit. Toute eſpérance eſt évanouie; toute conſolation nous eſt réfuſée. Il ne te reſte donc plus, mon cher Chalumeau, qu'à te plaindre, & à t'attriſter jour & nuit, ſans interruption. Plains-toi, infortuné, & de l'impitoyable mort, & du Ciel inflexible, & des cruelles planettes, & de ton injuſte deſtinée. Et, ſi le vent, perçant à travers ces branches eſſaioit de te faire parler, ne fais que gemir. Si quelqu'un accoutumé à entendre des ſons plus doux, te traitoit de vil chalumeau, que t'importe? C'eſt le ſeul témoignage auquel tu doives prétendre, pourvû que tu ne ſortes pas des bois & des lieux qui te conviennent. Encore ſuis-je aſſuré qu'il s'y trouvera des gens qui

t'examinant avec ſeverité diront, que tu ne t'es pas renfermé par tout dans les bornes de la Paſtorale; & qu'il ne convient à perſonne de ſortir de ſon état. A ceux-là, je veux qu'avouant ingenument ta faute, tu répondes qu'on ne trouveras nulle part un Laboureur aſſés habile en l'art de former ſes ſillons, pour ſe promettre de les tracer tous, ſans s'écarter de la droite ligne. Tu aurois d'ailleurs une excuſe aſſés legitime, en ce que tu as été le premier de ce ſiecle à réveiller l'Echo de ces bois, & à rétablir les Bergers dans l'uſage du chant. Ajoute à cela, que celui qui te compoſa de ces roſeaux, lorſqu'il paſſa en Arcadie, quoiqu'inconnu, n'étoit point, quand il t'y porta, un ſimple Berger, mais un jeune homme inſtruit, & élevé avec ſoin. Enfin, les tems paſſés ont vû des Bergers qui ont oſé s'élever juſqu'aux Conſuls Romains. Tu pourras, mon cher Chalumeau, emploïer ces raiſons pour ta défenſe. Mais ſi par hazard, quelqu'autre moins ſevere, laiſſe échaper en t'écoutant quelques larmes, prie auſſi-tôt le Ciel de lui être toujours propice, & de le préſer-

ver des maux que nous éprouvons. En effet, qui ſçait partager les peines d'autrui, travaille pour ſoi-même; mais de ce nombre il en ſera peu. La corneille blanche n'eſt pas plus rare à trouver; la troupe des mal-intentionnés eſt bien plus nombreuſe. Le meilleur conſeil que je te puiſſe donner ici, c'eſt d'être humble & de t'armer de patience contre leurs aſſauts. Et pourtant je ſuis aſſuré que tu ne ſeras point obligé d'en faire uſage, ſi tu ſçais, comme je te le recommande, reſter dans ces bois, caché & ſans appareil. Qui ne s'expoſe point à ſauter, ne craint point de tomber; & ſi l'on tombe dans un terrain uni, ce qui eſt bien rare, on ſe releve aiſément ſans aucun ſecours étranger. Auſſi tiens pour choſe indubitable, que plus tu reſteras éloigné du tumulte, plus tu ſeras en ſureté. On peut regarder avec verité, comme le plus heureux des hommes, celui qui ſans envier les grandeurs d'autrui, ſçait vivre content de ſa mediocrité.

FIN.

De l'Imprimerie de PIERRE SIMON. 1737.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit qui a pour titre : *L'Arcadie de Sannazar, traduite en Frnaçois ;* & j'ai crû que cette nouvelle tradu ction d'un ouvrage célébre ſeroit favorablement reçûe. A Paris le 23. Avril 1737. Signé, SOUCHAY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre. A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT : Notre bien-amé JEAN-LUC NYON fils Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public, *L'Arcadie de Jacques Sannazar; Diſcours ſur l'Art de negoier* : S'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaire ; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le conteſcel des Preſentes. A CES CAUSES voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes de faire imprimer leſdits Livres ci-deſſus ſpecifiés en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparement, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée ſous notredit contreſcel, & de les vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. Comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus ſpecifiés en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation

des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles. Que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. Et qu'avant que de les exposer en vente les Manuscrits, ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les approbations y auront été données ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Biblioteque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres. Le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans-cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le vingt-uniéme jour de Juin, l'an de grace mil sept cent trente-sept, & de notre regne le vingt-deuxiéme. Par le Roy en son Conseil. Signé, SAINSON avec paraphe.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 479. fol. 450. conformement aux anciens Reglemens confirmez par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris le premier Juillet mil sept cent trente sept.

Signé, G. MARTIN, Syndic.

MÉLANGES

DE

POÉSIE ANGLOISE.

MÉLANGES
DE
POÉSIE ANGLOISE,
CONTENANT

L'ESSAI SUR LA POÉSIE de Jean SHEFFIELD Duc de BUCKINGHAM & de Normamby.

LE TEMPLE DE LA RENOMMÉE d'Alexandre POPE.

HENRY ET EMMA, Imité de la *belle Brune* de *Chaucer*, par Matthieu PRIOR.

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

M. DCC. LXIV.

AVERTISSEMENT.

LA Traduction des trois Poëmes que je publie aujourd'hui, eſt l'ouvrage du loiſir de deux de mes amis que la mort m'a enlevés. Ils me la confierent il y a pluſieurs années, & ne comptoient pas qu'elle dût jamais être expoſée au grand jour. Mais penſant que la lecture pourroit en être agréable, en taiſant le

nom des Auteurs, je me ſuis fait un plaiſir de faire part au Public de quelques morceaux de leur travail. Comme ils n'avoient en vue que leur amuſement dans ce genre d'occupation, il leur étoit échappé des négligences dans le ſtyle qu'ils ne ſe fuſſent ſurement pas permiſes, s'ils euſſent eu le deſſein de ſe faire imprimer. J'ai donc cru qu'il étoit néceſſaire pour remplir leur projet, de faire quelques correc-

tions qu'ils euſſent faites, & beaucoup mieux que moi, s'ils euſſent cru que leur Ouvrage dût paſſer dans d'autres mains que dans celles de leurs amis. J'ai ajouté auſſi quelques notes ſur les Auteurs cités dans ces Poëmes, pour en rendre l'intelligence plus facile & ſatisfaire la curioſité des Lecteurs.

Le premier Ouvrage eſt un Eſſai ſur la Poéſie de Jean Sheffield Duc de Buckingham & de Normamby,

ſi connu par les charmes de ſa figure & les graces de ſon eſprit. Il étoit né en 1646. On ſait qu'il fit une campagne en France ſous le Maréchal de Turenne. Il fut fort attaché à la Cour de Charles II. Il étoit très-galant & généreux juſqu'à l'excès : les grands biens dans leſquels il étoit rentré lui en fourniſſoient les moyens. Il faiſoit des Chanſons & des Vaudevilles avec une grande facilité. Il ſavoit faire toutes ſortes de

perſonnages avec tant de graces & d'agrémens, qu'il étoit difficile de ſe paſſer de lui quand il vouloit plaire. Tel eſt le portrait qu'en fait le Comte de Grammont dans pluſieurs endroits de ſes Mémoires. Il avoit beaucoup vécu avec Buckingham pendant le ſéjour qu'il fit à la Cour de Charles II. Il paroît par d'autres Auteurs que le Duc de Buckingham fut auſſi en grande faveur ſous le regne de Guillaume & ſous celui

de la Reine Anne. Cette Princeſſe voulut même lui conférer la dignité de grand Chancelier : mais il la refuſa. Il cultiva les Lettres pendant toute ſa vie, & fut le Protecteur de ceux qui s'y appliquerent. Il a fait pluſieurs Ouvrages en proſe & en vers. Parmi ces derniers, on cite ſon Poëme *de la Mort*, comme un de ſes meilleurs Ouvrages. Ce Seigneur n'aimoit point Dryden. A l'aide de quelques aſſociés, il avoit compoſé

une Comédie intitulée *Rehe Arſal*, où il tournoit en ridicule pluſieurs Poëtes Anglois, & nommément Dryden. Celui-ci s'en vengea quelque tems après par un Poëme d'*Abſalon* & d'*Achitophel*, où il repréſentoit le Duc de Buckingham ſous le nom de *Zambri*. Cette vengeance lui attira, dit-on, certain mauvais traitement qui a été quelquefois en tout pays la juſte punition des rimes indiſcretes.

Le Duc de Buckingham

ayant par ſes prodigalités diſſipé les grands biens dont il avoit joui, vécut fort pauvre les dernieres années de ſa vie. Il mourut le 24 Février 1720, âgé de 74 ans.

Le ſecond Poëme eſt le Temple de la Renommée du célebre Pope. Quoique nous en ayons déja une traduction en vers par Madame du Boccage, ſi célebre d'ailleurs par pluſieurs autres Ouvrages; j'ai penſé cependant que l'impoſſibi-

lité de rendre avec préciſion toute la force, & en même tems toute l'élégance d'un Poëte, quand on joint les entraves de la rime à la difficulté de faire paſſer d'une langue étrangere dans la ſienne les beautés de l'Auteur qu'on traduit, pourroit donner quelque avantage à une traduction en proſe : Ce genre d'écrire n'étant pas aſſujetti aux mêmes regles que la Poéſie, donne la facilité de rendre d'une façon plus

littérale, & par conſéquent plus exacte, la penſée du Poëte. Je ſouhaite ne m'être pas trompé.

Alexandre Pope naquit à Londres d'une famille noble en 1688. Ses parens qui étoient Catholiques, l'éleverent dans cette religion, dans laquelle il a perſévéré juſqu'à ſa mort. Son talent pour la Poéſie ſe manifeſta dès ſa plus tendre jeuneſſe. Il le cultiva toujours & s'acquit une grande réputation par ſes Ouvrages.

Il eut des ennemis qui l'attaquerent par des ſatyres vives & indécentes ; mais il les mépriſa, & s'en vengea par l'eſtime publique dont il jouit même après ſa mort. Il habitoit une maiſon de campagne agréable ſituée à trois lieues de Londres, & il y mourut en 1744 âgé de 56 ans.

Ses Ouvrages ſont trop connus pour en faire ici l'énumération. Son Eſſai ſur l'homme & ſur la critique, ſes Epitres morales ont été

traduits en François en vers & en proſe, & ſont toujours lus avec autant de plaiſir que d'admiration. On connoît auſſi cette belle Epitre d'Héloïſe à Abeillard, qui eſt un chef-d'œuvre de ſentiment, & que Monſieur Colardeau a ſi bien rendue dans la traduction en vers qu'il en donna il y a peu d'années. Pluſieurs autres Ouvrages de ce Poëte, quoique moins connus en France, n'en ſont pas moins de la plus

grande beauté, & bien capables de ſoutenir la réputation que Pope s'eſt acquiſe parmi ſes compatriotes.

Le troiſieme Poëme enfin eſt celui d'Henry & d'Emma de Prior, imité de la *belle Brune* de *Chaucer.*

Matthieu Prior naquit à Londres en 1664. Son pere qui mourut jeune, étoit Menuiſier, & laiſſa ſon fils encore enfant ſous la tutelle de ſon oncle qui étoit Cabaretier: Mais le Comte de

Dorſet ayant eu occaſion de connoître le jeune Prior, & lui trouvant de l'eſprit, le fit étudier à Cambridge. Prior ne tarda pas à ſe faire connoître par ſes Ouvrages; ils lui donnerent de la réputation à la Cour, où il devint Secrétaire du Comte de Berkelay : Ce dernier ayant été nommé Miniſtre Plénipotentiaire d'Angleterre à la Haye, Prior l'y ſuivit. Quelque tems après, Prior vint en France avec la même qualité auprès des

Comtes de Portland & de Jewsey, Ambassadeurs dans ce Royaume. En 1711, il fut renvoyé en France par la Reine Anne, en qualité de Ministre Plénipotentiaire pour traiter de la paix. Monsieur de Torcy parle avec éloge, dans ses Mémoires, des talents & de la probité de Prior. La Reine Anne l'ayant rappellé en Angleterre en 1715, il fut impliqué dans l'accusation intentée contre les Ministres qui avoient eu part à la paix

d'Utrecht. Il fut même mis en priſon pour ce ſujet : Mais en étant ſorti en 1717, il ſe retira dans ſa terre de Dowentſall, & mourut à Wimpole au mois de Septembre 1721. Ses Poéſies ſont fort eſtimées. Son ſtyle eſt ordinairement mâle, nerveux & en même tems plein de graces & de ſentiment. Le Poëme dont je donne la traduction en fournira la preuve.

ESSAI

ESSAI

SUR LA POÉSIE,

PAR LE DUC DE BUCKINGHAM,

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

DE toutes les productions de l'eſprit humain, celle où il brille davantage, & qui fait le plus d'honneur à ſa nature, c'eſt de bien écrire. Mais parmi tous les genres d'écrire, celui qui tient ſans contredit le premier rang, c'eſt la Poéſie. Aucun n'exige une touche auſſi délicate, aucun n'a le même

éclat, quand il eſt bien fini : auſſi le Ciel nous défend de profaner ce nom ſacré en le prodiguant aveuglément au vulgaire. Il ne veut point qu'on l'accorde aux vains éclairs d'une imagination déréglée, qui éblouiſſent nos ames par de fauſſes lueurs, & n'enfantent que des vers vuides de ſens, ſemblables à l'étincelle qui ne fait que briller & s'éteindre. Au contraire, le vrai génie ne meurt point. Son éclat toujours durable, eſt comme le ſoleil qui ſe retire quelquefois derriere un nuage, mais pour reparoître bientôt avec de nouveaux rayons, & ſe faire admirer dans tous les lieux qu'il éclaire.

La cadence des vers, la richeſſe de la rime, l'harmonie du ſon, & cette attention ſcrupuleuſe à ne laiſſer paſſer aucun mot dont la rudeſſe puiſſe choquer l'oreille délicate, ſont bien des parties importantes & néceſſaires, mais ne ſont point celles qui vous tirent de la claſſe commune : il faut de l'art pour les remplir ; mais cet art eſt un art ſuperficiel. Il contribue, à la vérité, à la ſtructure du tout, mais il ne lui donne point la vie. C'eſt au génie à l'animer ; c'eſt à lui à ſe répandre dans toutes les parties d'un ouvrage pour y porter cette chaleur vivifiante qui s'inſinue non-ſeulement dans les penſées, mais même dans les mots. Tel

que cet eſprit de la nature qui fait mouvoir l'univers, & porte dans tous les êtres la fécondité. Le vrai génie en un mot, eſt quelque choſe de divin, & au-deſſus de ce que nous entendons par l'eſprit. Il eſt inviſible, mais tout ſe manifeſte par lui; il caractériſe tous les hommes, & aucun n'a jamais pu le dépeindre.

Dis-moi donc, divin génie, en quels lieux tu habites? quelles cellules du cerveau peuvent contenir un être ſi vaſte & ſi puiſſant? Lorſque dans des heures oiſives & infructueuſes je gémis de ton abſence, où es-tu retiré? Tu me manques alors, & tu reviens au moment le moins

attendu m'arracher par tes charmes puiſſans aux plaiſirs de la nuit & aux occupations du jour. Dans cet inſtant même où je parle de toi, emporté trop loin par ton feu, je me ſens obligé de mettre un frein à ton ardeur, & de réprimer ta courſe impétueuſe.

Ne croyez pas cependant que je veuille bannir d'ici les feux de l'imagination. Sans elle tout ſeroit ſtupidité; mais auſſi ſi elle n'eſt accompagnée du jugement, elle n'eſt elle-même qu'extravagance & que folie. Faiſons-les donc marcher l'un & l'autre d'un pas égal, & ne reſtreignons point les limites du jugement au choix des mots & des penſées.

Son district s'étend jusques sur les caracteres, les mœurs & les hommes ; il embrasse l'univers. L'imagination n'est souvent utile que pour l'ornement, (comme dans une plume le plumage est ce qui l'orne, & non ce qui écrit.) La raison, au contraire, est ce qui forme le corps & la substance d'un Ouvrage, & qui s'empare de l'esprit, tandis que l'autre intéresse & gagne le cœur.

Je sens que ce seroit ici le lieu d'entrer dans le détail des différentes sortes de vers, & de faire repasser sous les yeux tout l'art de la Poésie. Mais qui peut, après Horace, aspirer à donner de nouvelles regles ? L'entreprise seroit téméraire, & la peine infruc-

tueuſe. Après ce Poëte, à la fois notre maître & notre modele, nous ne pourrions être au plus que des échos qui répéteroient ſes leçons.

Il eſt vrai que la facilité de piller les Anciens, & de ſe parer de leurs dépouilles, a quelque choſe de ſéduiſant ; mais non pas pour un Auteur ſenſé qui ſe reprocheroit ſon larcin, & rougiroit d'une ſi honteuſe reſſource. Otez à l'Auteur ſa ſote & ridicule vanité, vous conviendrez que ſon art tout vil qu'il paroît, eſt encore au-deſſus de l'art miſérable d'un Auteur plagiaire, qui ne fait que s'approprier les penſées d'autrui.

Laiſſons donc aux Anciens à

réprimer les fautes qui exiſtoient de leur tems ; & ſi les crimes nouveaux ont donné lieu à des loix modernes, pourquoi les abſurdités récentes, en fait de Littérature, ne pourroient-elles pas enfanter de nouvelles regles ? Qu'a beſoin la ſatyre d'avoir recours au pillage, & de vivre aux dépens des vieilles erreurs ? Celles de nos jours ne la laiſſeront pas manquer de traits : Notre terre eſt auſſi fertile qu'une autre en mauvaiſes productions. Il y croît les herbes les plus empoiſonnées ; & les monſtres que le Nil a produits ne ſont pas plus nombreux que ceux que notre Iſle enfante.

Mais arrêtons : Je vois ici un

tas de fades Ecrivains prêts à ſe récrier. C'eſt à tort, je n'en veux point aux ſots. C'eſt ſur les gens d'eſprit même & de bon ſens que j'exerce ma cenſure. Le mérite n'eſt point ſans défaut ; & plus on en a de véritables, plus on reçoit avec plaiſir la leçon qui les corrige.

Commençons donc par le genre qui s'eſt le plus multiplié. Parlons des Madrigaux. Ils ſont devenus tellement à la mode, qu'un ſot ne ſe préſente plus nulle part, qu'un couplet à la main ; & ce couplet, contre les loix du Parnaſſe, n'eſt qu'un trait mordant & ſatyrique qu'il lance indiſtinctement contre tout ce qu'il rencontre : Mais qu'il ne croye

LE MADRIGAL.

pas avoir fait une chanſon. Rien ne ſemble plus aiſé, & rien ne demande un art plus fin & plus délicat. Il eſt facile dans une rangée de perles enfilées les unes avec les autres, qu'il s'échappe dans la confuſion des défauts que nous n'appercevons point. Mais ce diamant dont la tache imperceptible s'étoit éclipſée dans la multitude des autres pierreries, montez-le ſeul ſur un anneau, le défaut ſe montre alors tout entier, & diminue ſon prix. Il en eſt de même des Chanſons; elles demandent plus que tout autre ouvrage d'être conduites à un véritable point de perfection: Et cependant en voyons-nous qui n'aient point de défauts?

LA CHANSON.

Ecoutez donc quels ſont les caracteres d'une Chanſon. J'y veux un choix exact de mots propres à rendre les penſées, une expreſſion aiſée & naturelle, une imagination élevée, mais ſans être ni fougueuſe ni rempante; que les mots n'y ſoient point tranſpoſés, mais qu'ils ſoient mis dans un tel ordre, qu'ils ſemblent s'être placés par hazard, quoiqu'ils ſoient rangés avec ſoin.

Dans ce genre de Poéſie, (& ce principe eſt général pour toutes ſortes d'Ouvrages) la ſottiſe trop à découvert, eſt toujours déplacée. C'eſt une prétention miſérable à l'eſprit, que celle qu'on voudroit acquérir par la groſſéreté.

C'eſt ce faux goût qui a gâté la réputation d'un Auteur moderne, dont nous admirons les autres Ouvrages (*a*). Faut-il

(*a*) Il eſt probable que le Poëte, auquel le Duc de Buckingham reproche d'avoir fait des Chanſons groſſieres, étoit Jean Wilmot, Comte de Rocheſter. Le Comte de Grammont rapporte en effet dans ſes Mémoires, que le Comte de Rocheſter faiſoit des Chanſons fort licencieuſes ſur les Filles de la ſuite de la Reine d'Angleterre. Tous les Auteurs qui ont parlé de lui, le repréſentent comme un homme de beaucoup d'eſprit, mais fort porté à la ſatyre, & à la ſatyre licencieuſe. Il en eſt reſté quelques-unes de lui dans ce genre.

Le Comte de Rocheſter naquit en 1648, & mourut de débauche en 1680. Le fameux Burnet a fait une relation

que cette ſeule tache ſoit venue obſcurcir ſa gloire, & nous oblige malgré nous de blâmer ſes écrits. On lui eût paſſé quelques penſées vives que la gaieté & la joie inſpirent, & qui ne peuvent au plus choquer que la délicateſſe affectée des prudes, mais non ces mots obſcenes ennemis du ſentiment. Trop groſſiers pour exciter de tendres deſirs, loin d'inſpirer la volupté, ils portent avec eux le dégoût, & ne ſont autre choſe que des monceaux de matieres combuſtibles, qui jettés confuſément dans un braſier, étouffent le feu au lieu de l'allumer.

de ſa mort, dans laquelle il rapporte ſes regrets ſur la vie ſcandaleuſe qu'il avoit menée, & ſur ſon incrédulité.

L'ÉLÉGIE. Le chant de l'Elégie doit être à la fois noble & doux. Elle exige le choix d'un ſujet ſérieux; faite pour célébrer la beauté, l'eſprit, la valeur, elle eſt ſouvent auſſi employée pour peindre les rigueurs de l'amour & le déſeſpoir d'un amant. Mais hélas! que cette peinture eſt ſouvent infructueuſe. Eſt-il une femme qui ſe rende aux charmes des talens? S'il en étoit une, elle ſeroit ce phénix qui mériteroit nos adorations. Une expérience journaliere nous apprend, au contraire, que l'inſipide fracas d'un ſot, & les airs de fatuité d'un petit-Maître fait pour vexer le genre humain, eſt ce qui réuſſit le mieux auprès de ce ſexe

fantaſque. S'il en eſt parmi elles qui aient des ſentimens plus ſolides & plus épurés, qu'elles reçoivent ici la louange qui leur eſt due. Leur petit nombre augmente leur mérite, en les diſtinguant de cette foule mépriſable. Mais ne quittai-je pas mon ſujet, & ne m'égarai-je pas moi-même en parlant des femmes ? C'eſt un privilege que ce ſexe enchanteur a depuis long-tems ſur le nôtre. Malgré ſes défauts, il nous entraîne toujours.

La principale faute de ceux qui ſe mêlent de compoſer des Elégies, n'eſt pas le défaut d'expreſſion, ni le manque d'eſprit. Mais en vain cette Muſe produiroit-elle les ſons les plus har-

monieux, en vain chaque ſtance ſe trouveroit-elle remplie d'heureuſes images, s'il n'entre auſſi une juſte liaiſon dans les penſées, & ſi tout l'ouvrage n'eſt conduit par degré avec cette ſage économie qui fait qu'on le voit s'enrichir peu à peu, & croître inſenſiblement, ainſi que ces belles montagnes dont la cime s'éleve par degré juſqu'à ce qu'elle ſe perde dans la nue; ſi vous négligez ces préceptes, votre ouvrage ne ſera qu'un tiſſu de pures vétilles, qui euſſent pu être reçues dans ces ſiecles d'ignorance & de mauvais goût qui ont précédé le nôtre, qui peut-être même trouveroient encore quelques partiſans, & pourroient briller pour

pour un tems, mais qui ne paſſeront jamais à la poſtérité. En un mot, ce ne ſera point une Elégie, mais des pointes, des épigrammes; des jeux d'eſprit, tout ce que vous voudrez; & vous n'empêcherez point qu'on ne voye que votre ouvrage n'eſt point marqué au coin des grands Maîtres, & n'eſt point comparable à ces chef-d'œuvres que Waller (*b*)

(*b*) Waller (Edmond), Poëte célebre, & l'un des plus beaux eſprits qu'ait eu l'Angleterre, naquit de parens riches en 1605. Deux Poëmes qu'il compoſa, étant encore fort jeune, commencerent ſa réputation. Le premier, & le plus connu de ces Poëmes, eſt *ſur le danger que le Prince Charles avoit couru en 1623 ſur la route de S. André.* Les différens Ouvrages qu'il

& Denham (*c*) nous ont laiſſés.

L'ODE. L'Ode demande un vol plus

donna dans la ſuite aſſurerent encore plus la célébrité dont il a toujours joui. Il fut pluſieurs fois député au Parlement. Les troubles qui s'exciterent ſous le malheureux regne de Charles I, l'obligerent de paſſer en France où il demeura quelques années. Il revint enſuite en Angleterre, où il s'attacha à Cromwel. Il compoſa en 1658 l'Eloge funebre de ce ſcélerat auſſi fameux que ſingulier. Cet Eloge qui eſt en vers, paſſe pour un chef-d'œuvre. Charles II étant parvenu au Trône de ſes ancêtres, Waller toujours courtiſan, fit ſa cour à ce Prince, & le loua beaucoup dans des vers qu'il lui préſenta. Ce fut à l'occaſion de ce dernier Eloge que ce Poëte fit à Charles II cette réponſe ſi connue : ce Prince lui ayant reproché que les louanges qu'il lui donnoit étoient bien inférieures à celles qu'il avoit donné

élevé, & exige de plus nobles efforts. Ici le palefroi des Muſes

à Cromwel ; Waller répondit : *Nous autres Poëtes nous ne réuſiſſons jamais mieux que dans les fictions.* Waller a fait un très-grand nombre de Poéſies qui ſont pleines de génie & de goût. On a un Poëme de lui ſur *l'Amour-Divin.* Ce Poëme eſt diviſé en ſix chants. Waller mourut en 1687.

(*c*) Le Chevalier *Jean Denham* eſt mis au nombre des meilleurs Poëtes qu'ait eu l'Angleterre. Il naquit à Dublin en Irlande, & fit ſes premieres études à Oxford. Il alla enſuite à Londres où il étudia en Droit. La paſſion qu'il avoit pour le jeu lui fut ſouvent funeſte. Un des premiers Ouvrages qui le fit connoître, fut ſa Tragédie intitulée *le Sophi :* il la donna en 1641. Charles II le nomma Surintendant des Bâtimens royaux, & le fit Chevalier du Bain. Denham mourut en 1668, &

ne connoît plus de frein. Il s'échappe à la main qui veut l'arrêter ; il ne laiſſe point de repos à celui qui le monte : mais agité du dieu qui le poſſede, il bondit, il écume, & s'emporte dans les airs.

Le Poëte lyrique doit être inſpiré d'une ſorte de fureur, & embraſé de tous les feux de l'imagination. Tel étoit Cowley (*d*),

fut inhumé dans l'Abbaye de Weſtminſter. Ses principaux Ouvrages ſont deux Poëmes, dont l'un eſt connu ſous le nom de la *Montagne de Cooper :* l'autre ſous le nom de *Caton l'ancien*, ou *le vieil Age.* Il a fait auſſi différentes Traductions.

(*d*) Abraham Cowley naquit à Londres en 1618, d'une famille honnête. Ce fut la lecture des Poéſies de

qui eût pu ſe vanter d'avoir atteint la perfection de l'Ode, s'il

Spencer, Poëte Anglois, & très-célebre, qui dès l'âge de dix ans lui donna du goût pour la Poéſie. Il reſta toujours fidele à Charles I, malgré tous ſes malheurs. Il accompagna la Reine Henriette-Marie d'Angleterre, quand elle vint en France. Il y demeura juſqu'en 1660, qu'il retourna en Angleterre avec Charles II. Peu de tems après il ſe retira de la Cour, & vécut principalement, à ce qu'il paroît, des libéralités du Duc de Buckingham & du Comte de S. Alban. Il mourut le 28 Juillet 1667, âgé de 49 ans. Le Duc de Buckingham le fit enterrer à Weſtminſter où il fut placé entre les deux Poëtes Chaucer & Spencer. Il a compoſé des Poéſies Latines & Angloiſes. Ces dernieres ſont l'Hiſtoire Tragique de Pyrame & Thisbé; une Paſtorale intitulée, l'*Enigme de l'Amour*; des

eût ſu joindre les regles de l'art aux dons de la nature. Car en vain une riche imagination ſeme vos productions de fleurs immortelles, des expreſſions baſſes & impropres y mêlent une ſorte d'alliage qui en avilit tout le prix. Que la chaleur & la force des penſées brillent dans votre Ouvrage; qu'il ſemble, ſi vous voulez, inſpiré par l'yvreſſe & la fureur, mais que votre ſtyle n'en ſoit pas pour cela moins doux ni moins coulant. Ces loix vous ſemblent peut-être un peu trop ſéveres; mais voici

Poéſies amoureuſes & d'autres petits Poëmes. Ce Poëte donnoit dans des Allégories fades & ridicules, & aimoit beaucoup les pointes.

le ſecret de les remplir. Laiſſez agir les efforts hardis de l'imagination. C'eſt à elle à vous conduire. Le jugement pour cette fois lui cede le pas ; les Muſes même lui pardonnent certains écarts ; elles lui permettent de franchir les bornes où le bon ſens voudroit la reſſerrer ; & c'eſt par cette heureuſe liberté qu'elle met l'aiſance dans vos productions, & empêche que votre Ouvrage ne ſe ſente de la contrainte.

LA SATYRE.

De tous les moyens que les Sages ont pû trouver pour réformer les hommes, & corriger les défauts de leur ſiecle, la Satyre eſt celui de tous qui a toujours le mieux réuſſi : d'autant

plus propre à guérir nos maux, que ce remede plaît quand il eſt bien appliqué. Mais que dire ſur un ſujet traité ſi ſouvent, ſans tomber dans des répétitions? Evitons-les, s'il ſe peut: ne corrigeons que quelques abus nouveaux qui s'y ſont gliſſés, & qui répandent des taches ſur des beautés que nous aimons, & qu'il faut tâcher de conſerver dans leur pureté. La plupart des Satyriques ne ſont pas aſſez exacts ſur le choix des mots. Ils croient qu'ils doivent ſe ſentir de l'auſtérité du ſujet. C'eſt tout le contraire. Ce Poëme demande ſur ce point plus d'exactitude que les autres: plus nos penſées ſont dures, plus elles

doivent être enveloppées dans des expreſſions douces, à la faveur deſquelles elles puiſſent paſſer.

Déſabuſez-vous auſſi de croire que vous ne pouvez manquer en répandant le fiel & l'aigreur, comme ſi tout votre objet n'étoit que de déchirer & de mordre. Si vous connoiſſiez le cœur humain, vous ſauriez qu'étant délicat, lorſqu'on dévoile ſon foible, il pardonne à un trait de ſatyre légérement échappé, mais déteſte les baſſes *criailleries*. Cachez donc votre fiel, & laiſſez-là le préjugé. La Satyre eſt plus mordante quand elle rit, que quand elle ſe fâche. Voulez-vous écarter un rival importun ?

paroiſſez le mépriſer ; un trait malin eſt ſouvent pris pour une vérité, & ſera toujours plus ſurement adopté. Dryden (*e*) tu

(*e*) Jean Dryden naquit à Oldwincle, dans le Comté d'Hungtincton en 1631. Ce Poëte s'eſt adonné principalement à la Poéſie Dramatique. Il a compoſé un grand nombre de Tragédies & de Comédies. On lui reproche un ſtyle fort inégal. Mais c'eſt un reproche qu'on peut faire à la plupart des Auteurs de ſa nation. On l'accuſe auſſi d'avoir introduit dans ſes Pieces des perſonnages vicieux, qui ſont toujours récompenſés & qui jouent les principaux rôles. On a encore de cet Auteur différentes pieces de Poéſies; telles que des Fables, des Traductions de Juvénal & de Perſe, des Diſſertations, &c. Dryden ſe fit Catholique en 1688, ſous le regne de Jacques II,

mérites ſur ce point tous nos éloges ; couronné de lauriers immortels que tu dois à *Mac-Fleckno* (*f*). Si tu fus une fois

qui le nomma Poëte de la Cour & ſon Hiſtoriographe. Les malheurs de Jacques II, & le regne de Guillaume III, apporterent un grand changement à la fortune de Dryden. Il perdit ſes places de Poëte & d'Hiſtoriographe, qui furent données à Shadwel. Dryden pour ſe venger, compoſa une Satyre contre lui, qui a pour titre *Mac-Fleckno*. Il mourut le premier Mai 1700, & fut enterré à Weſtminſter.

(*f*) *Mac-Fleckno* a vécu ſous les regnes de Charles I & de Charles II. Il a compoſé quelques mauvaiſes Pieces de Théatre, & n'eſt connu que par l'uſage que Dryden a fait de ſon nom. Il déſigne Thomas Shadwel ſous celui de *Mac-Fleckno*, qui veut dire fils de Fleckno.

puni & récompenſé pour les vers qu'on te prêta, combien en d'autres occaſions ne recueillis-tu pas d'applaudiſſemens flateurs pour ceux que ta verve avoit enfantés ? Mais que vois-je ? Ton pégaſe fléchit ſous le poids aſſommant d'un Miniſtre groſſier qui entreprend de le monter. Arrêtez, ma Muſe, & reprenons haleine. Je vole à une entrepriſe plus hardie, & pour laquelle il me faut raſſembler toutes mes forces.

LES TRAGÉDIES.

Ainſi qu'un jeune aiglon qui n'a encore fait qu'eſſayer ſon vol, excité ſouvent par ſon ardeur, médite de traverſer les cieux, mais bientôt épouvanté par les dangers d'un voyage nou-

veau qui ſe préſente à ſa vue, conſidere avec une ſorte d'effroi l'étendue des mers & des pays qu'il va parcourir ; il doute que ſes forces répondent à ſon courage, & craint qu'elles ne puiſſent le ſoutenir dans la route élevée des voyageurs aëriens. Mais néanmoins la beauté du projet l'emporte, l'eſpérance triomphe de la crainte, il prépare ſes aîles, il s'élance dans les airs qui cedent à ſa vigueur, & s'éleve tellement, qu'il diminue peu à peu à nos yeux, & ſe perd enfin dans la nue. Ainſi quoique trop foible peut-être pour une entrepriſe digne des plus grands efforts, ma Muſe m'inſpire de chanter ſur des tons

plus forts & plus animés. Et pourquoi craindrois-je que mes ſons puſſent bleſſer, quand c'eſt la vérité qui les produit, & qu'ils n'ont d'autre but que de guider les ignorans qui ne connoiſſent pas encore la carriere, & de réchauffer le courage de ceux qui marchent déja d'un pas aſſuré ? Muſes, n'appréhendez donc point de l'engager à donner des leçons ſur l'art de Melpomene.

THÉATRE ANGLOIS. L'unité de tems, de lieu & d'action n'a pas beſoin d'être ici recommandée, quoique peu pratiquée dans nos Pieces. Perſonne n'ignore combien elle eſt néceſſaire pour y répandre les graces; & ſi l'on y manque, ce n'eſt

pas faute d'en connoître le prix. Mais nous ne nous attachons ici qu'à purger le Théatre des fautes les plus imperceptibles, & corriger quelques erreurs modernes qui échappent à la premiere vue.

Obſervez d'abord dans vos Pieces que les monologues y ſoient rares, qu'ils ſoient extrêmement courts, & prononcés dans le feu de la paſſion. Des amans qui ſe parlent froidement à eux-mêmes, ont l'air de vouloir prendre le Parterre pour leur confident, faute d'en trouver d'autres à qui ils puiſſent comter leurs peines. Evitez donc cet écueil, & ne croyez pas l'avoir entiérement ſauvé, en faiſant

faire la confidence à un ami, lorſqu'il paroît que ce n'eſt que pour nous la faire à nous-mêmes. Il faut que l'occaſion s'en préſente, ou ſoit amenée de la façon la plus naturelle, comme dans Philario, lorſque Bellarius avoue tout (*g*).

Ne vous laiſſez pas entraîner non plus à ces diſcours figurés, auxquels les Poëtes attachent un ſi rare mérite. Ce vernis de l'Art inutilement employé pour faire briller la nature, ne vaut pas mieux que ces couches de fard appliquées mal à propos ſur un beau viſage. Gardez ces figures

(*g*) *Philario* & *Bellarius* ſont deux perſonnages d'une Tragédie de Shakeſpear, qui a pour titre *Cymbeline*.

pour

pour des deſcriptions ; c'eſt-là leur place. Mais faire déclamer la rage & diſcourir la douleur, mettre dans la bouche d'un amant au déſeſpoir des phraſes tournées & délicates, c'eſt en vérité exciter la pitié. Eh qui peut avoir d'autres ſentimens pour un Héros inſipide, qui s'aviſe à la mort de faire montre d'eſprit ? Mais, que vois-je ? des Dialogues où la plaiſanterie & les plates réparties ſont ſoutenues de part & d'autre, comme une partie de volan, ou comme des cloches qui carrillonnent ſans ceſſe ; des amans qui ſoupirent en métaphores & qui meurent en rimes. Quels noms donner à ces extravagances ; & appellerons-

nous Poëtes ces Auteurs ridicules, qui n'ont jamais été inſpirés par la nature ni éclairés par le bon ſens? Je veux qu'ils aient de l'eſprit. Eh que n'en faiſoient-ils meilleur uſage! Je les plains d'avoir embraſſé un métier où ils doivent mourir de faim.

Mais c'eſt un art bien ſéduiſant que celui d'écrire des Pieces. C'eſt par-là qu'on peut faire preuve de jugement, de politeſſe, de bel eſprit & d'éloquence: Oui, ſans doute; car il faut plus encore. Il faut ce regard pénétrant qui fouille dans les replis du cœur, pour y *guetter* la nature & découvrir ſes ſecrets. Sans cette partie, que ſeroit tout le reſte? Un corps ſans ame &

ſans action ; & cependant tout cela ne renferme point encore tout l'art des Dialogues, cet art admirable que les anciens Grecs ont ſi bien connu, dont les Romains n'ont tiré après eux que de foibles copies, qui depuis a été preſqu'entiérement ignoré, & qui eſt maintenant totalement perdu pour nous. On trouve dans Platon & dans Lucien, les meilleurs morceaux qui nous reſtent, des prodiges que cet art renferme. Nous devons pourtant convenir que notre ſiecle a fourni des chef-d'œuvres dans Shakeſpear (*h*) & dans Fletcher (*i*).

(*h*) Guillaume Shakeſpear, célebre Poëte tragique, naquit en 1564 à Stafford dans le Comté de Warwick.

Attachez-vous donc à les conſidérer. Liſez-les avec attention. Allez voir repréſenter leurs Pieces, & reliſez-les tout de

La Reine Eliſabeth en faiſoit très-grand cas, & avoit beaucoup d'eſtime pour lui. Il ſe retira à Stafford vers 1610, & mourut en 1616, âgé de 55 ans. On lui a érigé un ſuperbe monument à Weſtminſter en 1742. Ce Poëte eſt très-connu par le grand nombre de Tragédies qu'il a laiſſées. Si on veut ſavoir quelques particularités de ſa vie, on peut conſulter la Préface du Théatre Anglois, traduit en François par M. de la Place, Ouvrage d'ailleurs fort eſtimé.

(*i*) Jean Fletcher naquit en 1576, & eſt mort à Londres en 1625 âgé de 49 ans. On le regarde comme un des premiers Poëtes dramatiques d'Angleterre.

nouveau : car quoiqu'ils aient de grands défauts, & que ſur beaucoup de choſes ils ſoient tombés dans des fautes groſſieres, ils auront toujours cet avantage, qu'ils ſavent exciter nos paſſions & les mouvoir à leur gré. S'ils peignent la douleur, ils la font paſſer dans nos ames ; & ce ſentiment qui y étoit endormi, s'y réveille avec toute ſa force. A leur repréſentation, le ſtupide eſt forcé de ſentir, & l'homme d'eſprit ſe voit arracher des larmes. Imitez donc leurs beautés, évitez leurs défauts. D'abord employez tous vos ſoins & toute votre attention ſur l'intrigue principale. N'épargnez point le tems à la retourner de cent façons

différentes. Souvent elle ſeule a donné le ſuccès à une Piece. Rejettez une erreur qui n'eſt que trop commune, & dont on ſe laiſſe éblouir. On ne veut faire que des caracteres parfaits ; il n'y a rien de pareil dans la nature, & vous formeriez un monſtre ſans défaut que l'univers n'a jamais vu : que votre Héros tombe dans quelques fautes où le malheur l'ait entraîné, mais qu'elles ſoient de nature à mériter notre compaſſion.

Quand vous aurez employé tout votre art à former le plan général & la diſpoſition de votre Piece, travaillez enſuite chaque ſcene, qu'elle ait ſon intérêt & ſon intrigue à part ; ne négligez

point les moindres tournures ; marquez à chaque penſée, à chaque action, la place qu'elle doit occuper, ainſi que les Peintres qui commencent à crayonner une figure, & l'ébauchent avant d'y travailler : mais ne vous croyez pas obligé pour cela de ſuivre ſervilement les traits que vous vous ſerez tracés. On a toujours la liberté de changer pour faire mieux, & ne ſoyez pas ſi occupé de placer une penſée brillante, qu'à penſer. Qu'eſt-ce qu'un homme doit dire en pareil cas ? Je vais encore plus loin. Il faut dans la Comédie avoir l'Acteur même devant les yeux ; & quoiqu'il y ait une eſpece de puſillanimité à entrer

dans les détails qui ſemblent bas, il faut cependant porter l'attention juſqu'à inſtruire vous-même l'Acteur, & lui développer le ſens le plus intime de vos penſées.

LA COMÉDIE. Ne vous amuſez pas à peindre le caractere particulier d'un fat, il faut des traits qui puiſſent s'appliquer à plus d'un ridicule, & repréſenter la folie formée de différentes nuances & de différens caracteres; ſans quoi il arrive qu'un fat eſt raillé à juſte titre par un ſot du Parterre, qui ne vaut pas mieux que lui, pour être d'un genre différent. Laiſſez donc aux Poëtes vulgaires cette façon de peindre baſſe & commune. L'épervier s'éleve à une

hauteur plus noble dans ſon vol, il plane au-deſſus de tous les autres oiſeaux, & choiſit ſa proie. Le hibou au contraire, oiſeau lugubre & ténébreux, profite de l'obſcurité de la nuit pour emporter indiſtinctement tout ce qu'il rencontre à ſa portée. Tels ſont les mauvais Poëtes, trop contens quand ils ont trouvé un pauvre ſot en leur chemin, ils le rongent juſqu'aux os ; tandis que l'abeille va de fleurs en fleurs, ſans s'arrêter à l'une plutôt qu'à l'autre, recueillir dans chacune ce qu'elle y trouve de plus exquis pour compoſer ſon miel. Faites-en de même, & comptez qu'une Piece où vous offrirez aux yeux du Spectateur

l'agréable & l'utile, gagnera toujours faveur en dépit de la brigue. Et n'eſt-ce pas par-là que Falſtaf (*k*) nous ſemble encore tous les jours inimitable ?

Un autre défaut qui n'eſt que trop commun même aux grands Poëtes, c'eſt de mettre trop d'eſprit dans leurs Pieces. Ils veulent qu'il abonde partout, & c'eſt le moyen qu'il n'y en ait nulle part, ou du moins qu'il ne puiſſe pas

(*k*) Jean Falſtaf, filou qui fait l'amour à deux femmes pour en obtenir des faveurs & de l'argent. Il veut auſſi ſervir pour de l'argent les amours du premier qui aimera les femmes même auxquelles il fait la cour. Ce caractere eſt peint admirablement dans les Comeres de Windſor, Comédie de Shakeſpear.

ſe faire ſentir. A quel propos voulez-vous que vos ſots même ne parlent que par ſentences, comme s'ils étoient inſpirés, & par quelle magie inſenſée un fat ne paroît-il ſur la ſcene que pour y dire de bons mots? Vous ne ſongez donc pas que ſi une fois vous perdez la juſteſſe de vos perſonnages, nous rirons, mais ce ſera aux dépens de l'Auteur.

Sur-tout en fait d'eſprit, évitez cette eſpece miſérable que l'on appelle eſprit emphatique, cet amas de penſées brillantes que l'on a portées dans notre ſiecle juſqu'au dégoût; ce n'eſt point là ce qui fait le prix d'une Piece; ſon vrai mérite conſiſte à bien ſaiſir les caracteres, &

à les peindre dans le vrai. S'il vous vient des penſées qui y ſoient aſſorties, employez votre eſprit à leur donner un tour agréable & flatteur ; mais n'adoptez que celles qui naiſſent du ſujet. Ne leur prêtez point un habillement étranger ; ce ne ſera jamais que dans le leur propre qu'elles pourront avoir un véritable brillant.

Un exemple vous le fera mieux ſentir que les leçons. Prenons-le dans nos Poëtes modernes. Il ne vous ſera pas difficile d'appercevoir, qu'éblouis par un faux jour, ils ont quitté le bon ſens pour donner dans le travers.

D'abord leur Piece commence par un monologue extrême-

ment froid, où chaque raiſon eſt exactement peſée & compaſſée. Quand il eſt une fois fini, & que l'Auteur ne ſait plus que dire, arrive fort à propos un Héros effrayé du bruit des tambours ; il tremble pour la beauté qu'il adore & dont il eſt devenu épris. A la premiere vue, il lui fait un grand récit de ſa paſſion ; & pour lui en prouver l'ardeur, il ſe ſert des métaphores les plus pompeuſes: mais au moment le moins attendu, ſurvient un accident imprévu qui les ſépare, afin de laiſſer cet amant ſeul & en liberté.

Auſſitôt il devient jaloux. Nous ne ſavons pas pourquoi ; mais (apparemment pour obliger ſon

rival), il ſe détermine à mourir. Auparavant il fait un grand diſcours qu'il adreſſe à cette Nymphe abſente ; dans lequel il lui exagere l'excès de ſa flamme, & qui finit cependant par en faire un généreux abandon à ce rival chéri qu'il ne connoît pas. Auſſitôt ce rival arrive : Mais qui peut s'oppoſer à la deſtinée ? Hélas ! il eſt venu un moment trop tard pour arrêter ſa main trop prompte qui vient de lui porter le coup mortel. Quel ſpectacle pour le cœur de ces étrangers attendris à cette vue ! Il oublie ſa maîtreſſe, & ne penſe plus qu'à ſon nouvel ami : il a regret de lui ſurvivre, il envie ſa mort, & en préfere les dou-

ceurs aux charmes de l'amour & au plaiſir de vivre dans les bras de l'objet qu'il aime.

N'eſt-il pas honteux de nous préſenter des choſes ſi monſtrueuſes ; & les Auteurs s'emporteront-ils après cela de ce qu'ils ne peuvent nous plaire ? Ils nous reprocheront de n'aimer que les Anciens, & voudront critiquer juſqu'à nos enſeignes ; parce qu'on y a repréſenté la tête du vieux Johnſon (*l*).

(*l*) Benjamin Johnſon, nommé communément Ben Johnſon, célebre Poëte Dramatique, étoit fils d'un Maçon de Weſtminſter. Il naquit vers la fin du XVIe. ſiecle, & fit ſes études dans le College de Cambridge. Il fut obligé de travailler pendant quelque tems, & d'exercer le métier de ſon

Mais quand même vous auriez fait une bonne Piece, ſavez-vous qu'on ne peut vraiment juger de ſon mérite que dans le ſiecle qui la ſuit, & qu'il n'appartient qu'à la poſtérité de conſacrer nos Ouvrages? Les ſottiſes de notre tems ſe ſoutiennent à

pere. On l'a peint tenant une truelle d'une main, & un livre de l'autre. Il eſt regardé comme un des Réformateurs du Théatre Anglois; & ſes Pieces ſont plus régulieres que celles de Shakeſpear. Il a fait un grand nombre de Tragédies & de Comédies; mais ces dernieres ont la préférence. Il mourut en 1637, & fut enterré à Weſtminſter. Son portrait eſt au-deſſus de ſon tombeau avec cette ſeule inſcription: *O rare Ben Johnſon.* C'eſt probablement une copie de ce portrait, dont on a fait une enſeigne.

la

la faveur des accompagnemens qu'on y donne, & qui ſervent à les faire paſſer. La danſe, la muſique, les ariettes italiennes, & la rime même, appas ſéduiſans des petits eſprits, en voilent tous les défauts. Mais ce qui nous entraîne & nous domine aujourd'hui, paſſera lui-même un jour de mode, & le bon ſens ne ſera plus alors à la merci des ſots.

Enfin après une marche pénible, nous voici arrivés au ſommet le plus élevé du Parnaſſe; à cette cime brillante où le dieu qui y préſide répand ſon éclat ſur les Poëtes Epiques qu'il environne de ſes rayons. De-là ils conſiderent avec un juſte orgueil

POËME ÉPIQUE.

les autres Auteurs ſous leurs pieds. En effet, c'eſt ici le dernier degré où peut s'élever l'humanité; & le Poëme héroïque peut être regardé, à juſte titre, comme l'effort le plus ſublime de l'eſprit humain. Cet ouvrage eſt d'un prix ſi eſtimable, que le monde depuis ſa création n'en a encore enfanté que deux, celui d'Homere & celui de Virgile: Auſſi dès que les noms ſacrés de ces grands hommes frappent nos oreilles, un reſpect religieux ſaiſit à l'inſtant l'ame des Poëtes. Autant que l'imbécile eſt au-deſſous du reſte des hommes, & ne differe de la bête que par la figure; autant éblouis à la vue de ces génies ſupérieurs,

nous ſentons qu'ils s'élevent au-deſſus de nous. La nature a épuiſé & réuni en eux toutes ſes forces. Des acclamations univerſelles accompagnent leurs noms immortels, & l'éternelle renommée vole ſans ceſſe devant eux. Liſez une fois Homere, vous ne pourrez plus goûter aucune autre lecture. Tous les autres Ouvrages vous paroîtront maigres, froids & inſipides; les vers vous ſembleront de la proſe: mais liſez-les toujours, & vous ſentirez que vous n'avez pas beſoin d'autres livres. Si le Boſſu (*m*) ne nous

(*m*) René le Boſſu, naquit à Paris en 1631. Il étoit fils d'un Avocat général de la Cour des Aydes. Il entra en

eût donné ſes Ouvrages, le monde comme les peuples de l'Inde qui adorent un être qu'ils ne connoiſſent pas, eût admiré ce chef-d'œuvre de l'art comme l'ouvrage d'une main divine, & ſans oſer porter leur vue audacieuſe juſqu'à vouloir en pénétrer les ſacrés myſteres, ils ſe fuſſent trouvés contens de ſe ſentir inſpirés, ſans jamais eſpérer d'être inſtruits. Mais cet Auteur pénétrant ces auguſtes ſecrets, dévoile à nos yeux tout

1649 chez les Chanoines réguliers de Sainte Genevieve, chez lequels il prit l'habit, & fut employé pendant quelques années à profeſſer la Rhétorique. Il mourut en 1680 âgé de 49 ans. Il a fait un Traité du Poëme Epique qui eſt aſſez eſtimé.

l'art & l'enchantement qui y regnent. Il a découvert toutes les ſemences de ces productions admirables, & l'ordre avec lequel on les a plantées, pour en faire croître les heureux fruits. Ce fut ſans doute une intelligence céleſte qui ouvrit ces rares connoiſſances à un Auteur ſi éclairé, & qui le faiſant entrer dans ce labyrinthe, lui donna le fil qui devoit l'y conduire : Mais hélas ! que ſert aux malheureux mortels d'appercevoir de loin cette terre promiſe, s'ils ne peuvent jamais y arriver ? Le chemin s'en montre pourtant à leurs yeux. La voie eſt toute tracée ; mais quel mortel peut avoir aſſez de force pour y

marcher ? qui réunit à la fois toutes les ſciences & tous les talens, & qui les poſſede à ce point de perfection que ce grand art exige ? Quel eſt enfin cet homme divin, dont l'heureuſe imagination vole au-delà de la courte vue de notre foible raiſon, & néanmoins ſage dans ſes emportemens, a toujours à ſes côtés le jugement qui la dirige ? Où trouver ce diſcernement juſte & sûr, qui ne vous laiſſe, comme Virgile, rien dire de trop ou de trop peu ? S'il en eſt un, qu'il commence ſans différer, mais qu'il ne s'en tienne pas à mes leçons ; qu'il ſurpaſſe tout ce que je puis dire ; qu'il s'éleve au-

deſſus de Cowley & de Milton (*n*), & qu'il remporte la

(*n*) Jean Milton, Poëte très-célebre, naquit à Londres en 1606. Cet Auteur a compoſé différens Ouvrages de Morale, & même de Théologie, ou plutôt de Controverſe. Mais ceux qui lui ont fait le plus d'honneur ſont ſes Poëmes, ſur-tout le *Paradis perdu*. On ſait que Milton fut très-attaché à Cromwel, & qu'il compoſa même pluſieurs Ouvrages en ſa faveur. Il fut obligé de quitter Londres à l'avénement de Charles II à la Couronne; mais il obtint enſuite une amniſtie de ce Prince. Il mourut en 1674 âgé de 68 ans.

(*o*) Torquato Taſſo, Poëte Italien très-célebre, naquit en 1544 à Sorrento, ville du Royaume de Naples, & mourut à Rome en 1595 âgé de 51 ans. Il y avoit été appellé par le Cardinal Aldobrandin, neveu du Pape Clé-

palme refusée au Tasse (*o*) & à Spencer (*p*) même.

ment VIII. Ses principaux Ouvrages sont : la *Jérusalem délivrée*, la *Jérusalem conquise* ; l'*Aminthe*, *Pastorale*.

(*p*) Edmon Spencer, Poëte Anglois, né à Londres vers le milieu du XVIe. siecle, mourut dans la même ville en 1598. Il fut connu & estimé de la Reine Elisabeth, qui lui fit donner plusieurs fois des gratifications. Un des Ouvrages qui fait le plus d'honneur à ce Poëte, est celui qui a pour titre, *la Nymphe Reine*.

LE TEMPLE
DE LA RENOMMÉE,

TRADUIT DE L'ANGLOIS DE POPE.

NOUS étions alors dans cette ſaiſon charmante où les douces pluies deſcendent au ſein de la terre pour lui redemander la verdure & les fleurs. Déja les boutons entr'ouverts rendoient hommage aux premiers rayons du jour : déja la terre ſe couvrant de roſée payoit un tribut légitime à cette chaleur féconde dont le Ciel l'avoit pénétrée. Cependant

les charmes du ſommeil avoient ſuſpendu tous mes ſens. Les noirs ſoucis, les inquiétudes, tout juſqu'à mon amour goûtoit avec moi les charmes du repos. (L'aurore naiſſante mene avec elle les ſonges véritables. Ils viennent étaler leurs myſteres aux yeux de notre ame dans ce tems précieux où le ſommeil devenu plus pur & moins terreſtre déploie ſur nous ſes aîles dorées.) Tout à coup une foule de fantômes vient me frapper; mais bientôt mon imagination démêle un ſyſtême régulier dans cette ſcene tumultueuſe, & tel eſt le tableau fidele que ma mémoire en a conſervé.

Dans les premiers inſtans je

me crus tranſporté entre le ciel & la terre ; ma vue avoit acquis une nouvelle étendue, & la nature s'offroit toute entiere à mes yeux. Le globe que nous habitons nageoit au-deſſous de moi dans ce vaſte océan de l'air où la main de Dieu l'a ſuſpendu : Je diſtinguois les hautes montagnes, (*a*) cette molle ceinture de la terre, ces rochers ſtériles qui la bornent, ces déſerts arides, ces villes ſi ſuperbes, ces forêts ſi utiles & ſi agréables ; tous ces objets s'offroient à moi ſans confuſion ; mon œil ſe plai-

(*a*) Expreſſion de M. Godeau dans ſon fameux *Benedicite*, & qui m'a paru répondre à la penſée du Poëte Anglois.

ſoit à voir animer cet immenſe tableau : Par le mouvement de quelques vaiſſeaux dont je ſuivois la route, je regagnois le Port avec eux. Là mes regards s'arrêtoient à conſidérer un pays qui m'avoit échappé. Je remarquois avec plaiſir la variété qui y régnoit, & le contraſte des bois interrompus par les grandes maſſes d'architecture de quelques Temples magnifiques. Bientôt à la vérité l'ombre de la nuit me cachoit ces objets ; mais le ſoleil toujours infatigable me découvroit alors quelqu'autre portion de ce vaſte payſage, qui n'étoit ni moins variée, ni moins piquante.

Enfin mes yeux quittent pour

un moment cette partie d'un ſi beau ſpectacle. Je regarde autour de moi dans le vague des airs. Alors mes oreilles ſont frappées d'un bruit confus. Il reſſemble à ces frémiſſemens ſourds d'un tonnerre éloigné que les échos nous rapportent ; ou tel eſt l'effet des flots écumans lorſque ſoulevés par une mer orageuſe, ils vont ſe briſer avec impétuoſité contre les rochers, barriere reſpectable qu'ils creuſent toujours & qu'ils ne pourront jamais renverſer. Ce bruit ſi remarquable fixe bientôt mes regards vers le lieu de ſon origine. Je crois diſtinguer une tour immenſe, mais je n'en puis voir toute la hauteur. Des nua-

ges en cachoient le ſommet à mes yeux : je m'approche, cette tour eſt un rocher de glaces ; il brilloit de loin comme le marbre le plus poli ; de près il n'offre qu'un chemin à ceux qui veulent parvenir au ſuperbe bâtiment dont ce rocher eſt la baſe ; mais il faut gagner auparavant le haut de cette montagne. Quelles peines pour y atteindre ! que cette route eſt eſcarpée, & qu'il eſt difficile d'affermir ſes pas ſur une route ſi gliſſante ! Combien d'audacieux y ont échoué ! Leurs noms gravés ſur le rocher ſont encore les témoins de leurs efforts inutiles. Par-là du moins ils ont voulu ſe faire connoître à la

poſtérité. Que leur eſpoir eſt maintenant deçu ! tous les jours le tems efface ces impreſſions peu durables. On n'en voit aujourd'hui que de foibles veſtiges, & l'œil n'y peut plus retrouver ces noms ſi fameux dont le bruit rempliſſoit autrefois toute la terre ; ces noms auxquels des Poëtes mercenaires avoient promis une éternelle durée. J'apperçus alors quelques-uns de nos beaux eſprits qui vouloient s'immortaliſer ſur la foi des ſuffrages de leurs aveugles ſectateurs. Ils croyoient graver ſur ce rocher, & ils ne voyoient pas qu'il ſe refuſoit à leurs travaux, & que les yeux déſintéreſſés n'en découvroient aucunes traces. Je vis

des Critiques s'empreſſer d'effacer des monumens qui leur étoient odieux. Après bien des ſueurs, ils parvenoient à les remplacer par leurs propres noms : c'étoit en vain, un inſtant détruiſoit leur ouvrage, & la place reſtoit vuide, ou quelquefois les premiers noms reparoiſſoient encore en dépit de leurs foibles travaux ; mais ils ne frappoient pas les yeux pour long-tems. Ce rocher ſur lequel ils étoient empreints, eſt trop ſouvent expoſé aux tempêtes, dont la violence le mine ſans ceſſe : trop ſouvent auſſi l'aſtre du jour lui fait ſentir la chaleur de ſes rayons les plus ardens. L'un & l'autre excès nuiſent également

également à ce terrein ſingulier : véritable ſymbole de la Renommée, qui ſouffre autant des louanges outrées que des aſſauts terribles de l'envie. Toutes les parties de la montagne ne ſont pas cependant ſuſceptibles de ces funeſtes impreſſions. Il eſt un champ auſſi fidele au burin que le criſtal, qui ne trompera jamais l'eſpoir de l'habile Graveur. On trouve ce terrein favorable lorſqu'on eſt arrivé dans le parvis du Temple. L'ombre ſacrée de l'édifice rend ce ſommet du rocher impénétrable à l'ardeur du ſoleil, & le préſerve en même tems des tempêtes qui viennent ſe briſer à ſes pieds. C'eſt ſur ce terrein qu'on voit

les noms fameux qui méritèrent autrefois cet honneur. Il en eſt qui y furent inſcrits dès le commencement des tems, & qui ne finiront qu'avec eux. Les traces qui forment ces noms paroiſſent toujours récentes; elles ſemblent s'étendre & devenir plus brillantes bien loin de s'affoiblir, & c'eſt pour jamais qu'elles ſont à l'abri des outrages du tems.

Tels ſont les rochers de la Zemble, cette magnifique production du Nord: on les voit blanchir de loin dans les airs, tandis que leur baſe dérobe la vue des côtes; le ſoleil roule loin d'eux ſon char étincelant, ils ne ſentent point ſa chaleur.

Rien ne leur peut nuire. Les orages brûlans craignent leurs approches, & ces éclats ſubits de lumieres qui précedent la foudre, n'atteignent leur ſurface que pour éclairer leur triomphe. Cependant des neiges abondantes viennent de moment en moment augmenter leur volume. Ce ſont maintenant des montagnes qui s'élevent juſqu'aux nues, & chacune de ces maſſes prodigieuſes de glaces ſemble être un autre Atlas que mille & mille hyvers ont formé à l'envi pour ſoutenir le poids énorme des Cieux.

C'eſt ſur de pareils fondemens que s'éleve le Temple de la Renommée, édifice admirable

qui n'eſt point l'ouvrage des foibles mortels. Il ſurpaſſe les bâtimens de l'antique Babylone & toutes les merveilles qu'a jamais pu produire la ſuperbe Rome, ou la Grece, cette mere féconde des Arts. Ce magnifique bâtiment a quatre faces, dont l'architecture toute différente eſt toujours également parfaite. Des portes de bronze tournées vers les quatre points principaux du Ciel, livrent quatre entrées au milieu des colomnes immenſes qui ornent les frontiſpices. Entre ces colomnes & le long de chaque face du Temple, on voit les ſtatues des grands hommes de la plus haute antiquité. Ce ſont ceux que la Fable a célé-

brés au défaut de l'Hiſtoire. Les anciens Guerriers, les premiers inventeurs des Arts, ceux qui éleverent des Villes, ceux qui ſurent adoucir la férocité de leurs ſauvages Contemporains. Le marbre qui les repréſente ſemble reſpirer. Ces Héros volent aux combats; ces Légiſlateurs au contraire méditent leurs oracles, & la pierre toute inflexible qu'elle eſt, ſuit la profondeur & la rapidité de leur penſée.

La façade qui regarde l'Occident, eſt ornée par une colomnade d'ordre dorique qui ſoutient un architrave d'un modele antique. Ici le Sculpteur a jetté ſur les bas-reliefs un fond d'or

grené qui les détache & leur donne tout le vrai de la nature. Théſée y eſt repréſenté revêtu des dépouilles des animaux. Perſée y inſpire encore la terreur, & ſe fait connoître par le bouclier de Minerve dont il eſt armé. Le grand Alcide eſt courbé ſous le poids de ſes travaux : il s'appuie ſur ſa maſſue, & l'on voit briller dans ſes mains ces fruits précieux que ſa valeur ravit au jardin des Heſpérides. Plus loin Orphée charme l'univers ; les arbres ſe ſont émus au ſon de ſa voix, ils ont quitté leurs racines, ils l'environnent & le couvrent de leur ombre. Amphyon paroît auſſi : il anime cette lyre dont le pouvoir créa-

teur ſemble l'égaler à l'Etre ſuprême. Sa main en a déja tiré des ſons qui le font entendre à toute la nature. Thebes, cette ville immenſe, ſort du ſein de la terre. Cythéron applaudit à ce nouveau triomphe, & ſes échos vont répondre à cet homme divin. Les montagnes décroiſſent; les carrieres qu'elles renfermoient forment déja des murs. Voilà les extrémités des pavillons qui s'élevent pour couvrir des bâtimens que le même inſtant fait naître. Les dômes paroiſſent; les voûtes des portiques ſe forment; les tours qui vont fermer la ville s'élancent dans les airs auſſi promptement que les humides brouil-

lards, & les hautes colomnes cacheront dans un inſtant leur ſommet dans les nues.

La façade orientale eſt encore plus magnifique. L'or que le luxe Aſiatique prodigue eſt relevé dans le fronton par l'éclat d'un nombre infini de diamans. C'eſt au milieu de toutes ſes richeſſes qu'on voit Ninus, la gloire de l'Aſſyrie & l'auteur de l'auguſte Maiſon dont le dernier rejetton donna au monde le grand Cyrus, cet illuſtre Fondateur de l'Empire des Perſes. Auprès de Ninus, les Mages de ſa Cour paroiſſent enveloppés de leurs longues robes. On voit briller une baguette qu'une main ſavante promene ſur le ſable.

C'eſt le grave Zoroaſtre qui la tient. Il eſt ſuivi des ſages Chaldéens, dont la candeur eſt repréſentée par la blancheur de leurs vêtemens : Mais les Brachmanes qui fuient l'éclat des Cours, paroiſſent au milieu des bois ſeul objet de leur culte. Là ils eſſayent d'arrêter la lune dans ſon cours. Ils évoquent les ombres ; ils ne craignent point de leur marquer le moment d'un feſtin terrible, & ce feſtin eſt déja préparé dans un lieu ſauvage où les bois qui l'environnent ont refuſé de croître. C'eſt-là qu'ils veulent les recevoir à la pâle lueur des aſtres de la nuit. Cependant leur imagination crée des fantômes

autour d'eux : ils les voient, & la ſculpture a repréſenté juſqu'à ces corps aëriens auxquels un eſprit préoccupé donne une ſubſtance, & qu'il imagine voir paſſer devant ſes yeux avec la rapidité d'un éclair. Cependant quelques-uns d'eux obſervent les aſtres. Ils étudient les prétendues influences des Planettes, & s'efforcent de les tranſporter ſur les bandelettes & les taliſſemens dont ils éblouiront le crédule vulgaire. D'un côté un Savant bien ſupérieur aux Brachmanes, & n'ayant cependant aucun auditeur, Confucius étoit enſeveli dans une profonde méditation. Il ſemble en ſortir, & dire à tous les mortels, que la

ſcience la plus utile eſt de ſavoir régler ſon cœur.

La face du Midi offre aux yeux un ſpectacle bien différent. Des niches dorées ſont encore plus parées par un long ordre de Prêtres Egyptiens. Ce ſont là ces Sages qui ont les premiers meſuré la terre & les ſpheres céleſtes. Ils ont ſoumis au calcul les phaſes irrégulières du flambeau de la nuit. Au milieu d'eux, le grand Sézoſtris frappe la vue. Les Rois qu'il a vaincus ſont ſes eſclaves. Leur tête eſt encore ornée du diadême, & cependant ils (*b*) portent ſon

(*b*) Hérodote décrit ainſi une ſtatue de Céleſtrès qui ſubſiſtoit encore de ſon tems.

trône ſur des brancards dorés. La main de leur Souverain s'eſt armée de l'arc & du redoutable javelot. Ses membres démeſurés ſont couverts d'une cuiraſſe d'or : à ſes côtés ſont des obéliſques qui ſe répetent entre chaque ſtatue, & le reſte du mur eſt couvert de ſavans hiéroglyphes.

La face du Nord eſt dans le goût Gothique. Elle diſparoît ſous la multitude des ornemens, fruits de la préſomptueuſe ignorance des Peuples barbares. Ici des Coloſſes immenſes s'élevent ; ils ſont couronnés de trophées, & les faits les plus incroyables y ſont gravés en caracteres Runiques (*c*).

On reconnoît Zalmoxis (*d*), dont les yeux élevés vers le Ciel prouvent la ſaine Doctrine. Odin (*e*) vient auſſi frapper les yeux : mais il eſt repréſenté dans ce moment fatal où la cruelle maladie dont il étoit accablé ceſſa de lui ſervir de prétexte, & confondit ſon impoſture en le livrant dans les bras de la mort. C'eſt ſur cette

(*c*) Les caracteres *Runiques* ſont les anciens caracteres de la langue des Goths.

(*d*) Il étoit diſciple de Pythagore, & enſeigna le premier aux Scythes l'immortalité de l'ame.

(*e*) C'eſt le Légiſlateur des Goths. Il leur avoit perſuadé que ſes accès d'épilepſie étoient les inſtans où le Ciel l'inſpiroit.

façade qu'on voit encore les anciens Guerriers de la Scythie : ces farouches Héros ſont élevés ſur des colomnes de fer toutes ſouillées du ſang qu'ils ont répandu. Auprès d'eux on diſtingue les fameux Druides ; mais les harpes qu'ils tiennent ſont dépouillées de leurs cordes, pour montrer que leur Empire eſt maintenant détruit. Ils en conſervent cependant d'horribles monumens, & l'on voit à leur ſuite les jeunes inſenſés qui ſe dévouerent autrefois à la mort pour mériter une place dans leurs chants. On trouve encore bien d'autres Héros fabuleux dont les ſtatues achevent de remplir cette façade. Le mur

qu'elles couvrent en partie eſt tranſparent comme le criſtal. Une rare induſtrie en a profité pour les tailler en pluſieurs formes ingénieuſes qui augmentent encore l'effet de ces chef-d'œuvres de ſculptures. Les images qui partent de ces ſtatues ſe trouvent différemment briſées. Ainſi ce mur tranſparent abuſe continuellement les yeux des ſpectateurs par des apparences fauſſes. Ici la taille d'un Héros eſt exagérée. Là un ſeul Guerrier ſe multiplie, & l'on croit en voir pluſieurs dans la même attitude. Enfin pour accroître encore l'illuſion, cette muraille myſtérieuſe eſt chargée d'emblêmes qui donnent un ſens

moral & élevé aux actions qu'une férocité ſtupide & barbare put ſeule exciter. Ainſi dans la bouche de la Renommée, tout augmente juſqu'à l'abſurdité, lorſque les tems romaneſques ſont l'objet de ſes récits.

J'achevois d'examiner ces ſuperbes dehors, un bruit ſoudain ſe fait entendre. Le Temple en retentit, les portes s'ouvrent, les voûtes immenſes paroiſſent à ma vue ; des colomnes innombrables les ſoutiennent : leurs fuſts ornés de lauriers & couronnés par des aigles, offrent aux yeux le tranſparent béril dont ils ſont compoſés, ainſi que les murs qui forment cette riche enceinte;

les

les friſes de ces colomnes & leurs chapiteaux ſont de l'or le plus pur. Les pierres les plus brillantes ſont enchaſſées dans l'or du plafond. Une multitude de lampes deſcend de ce nouvel Empyrée, & la lumiere qu'elles répandent ne doit jamais finir. Tel fut pour moi le premier coup d'œil de cet auguſte Temple. Mes yeux éblouis ſe renfermerent dans un cercle plus étroit. Je vis ſous les portiques les ſages Hiſtoriens. Ils attendoient les événemens pour en atteſter la certitude. Sur les ſieges qu'ils occupent, un bas-relief ſymbolique offre la figure du Tems, dont la faux abattue & les aîles liées prouvent

aſſez ſa défaite & la gloire de ſes vainqueurs. Au-dedans du Temple on trouve ces hommes fameux qui ont cherché un grand nom parmi le ſang & les alarmes. Je vis ſur un trône environné de trophées ce jeune Conquérant (*f*), auquel il ne reſtoit plus rien à vaincre dans l'Univers, que ſes propres paſſions. Sous ſes pieds ſont le Sceptre & la Thiare, monu-

(*f*) Alexandre après avoir conquis la Perſe, prit l'habillement des Medes, ce qui déplut même fort aux Grecs. Il changea l'ornement dont il ſe couronnoit après ſes victoires, contre la Thiare Perſique, à laquelle il fit ajouter deux cornes, attribut de Jupiter Ammon, dont il ſe prétendoit le fils.

ment de ſa plus célebre victoire : mais les cornes ſacrées dont il orne ſa tête font trop voir cette folie qui lui fit uſurper le nom de Maître des Dieux. Céſar paroît, ce Céſar comblé des dons de l'une & l'autre Minerve, ce Céſar maître du monde & de lui-même, cet homme ſi ferme, ſi tranquille dans les diverſes faces de ſa vie ; cet homme déteſté à regret par une patrie qu'il détruiſoit ſans remords. Ce n'eſt point à ſes imitateurs à venir ſouiller ce Temple, on les y ſouffre avec peine. Mais quel empreſſement pour ceux qui loin de chercher à vaincre les Nations, n'ont combattu que pour leur patrie,

pour ces hommes qui ont acheté ſon ſalut au prix de leur ſang ! Tel eſt Epaminondas qui jouit ici de toute ſa gloire. Timoléon eſt fier encore d'avoir préféré ſon pays à la vie de ſon frere. A ſes côtés marche le brave Scipion, ce libérateur de Rome, auſſi grand dans ſon exil volontaire qu'il l'avoit été dans ſes triomphes. Enfin je vis encore parmi eux le ſage Marc-Aurele, ce Prince ſi éclairé, dont le pouvoir immenſe égaloit à peine les mérites. Ce Philoſophe ſcrupuleux qui ſe reprochoit toujours quelque défaut, tandis que l'Univers entier ne découvroit en lui que des vertus.

On voit paroître aprés les Guerriers ces grandes ames qui furent ſans le mériter les jouets de l'aveugle Fortune. Leur renom peut être moins éclatant, mais il eſt exemt de crimes. Auſſi furent-ils durant leur vie les modeſtes partiſans de la ſimple vertu. On voit briller au milieu d'eux le divin Socrate. On eſt frappé à la vue de cet illuſtre Grec (*g*) que l'ingrate Athenes put exiler. Jamais cependant il ne fut injuſte, que lorſqu'il prêta ſa main pour groſſir les ſuffrages dont il alloit être la victime. Phocion paroît avec l'appareil glorieux de ſon ſupplice. Agis ſe fait voir à la

(*g*) Ariſtide.

tête des illuſtres malheureux que la fiere Sparte a produits. Caton toujours inexorable, déchire encore la plaie dont il s'eſt percé. Brutus jouit ſans inquiétude de l'honneur qu'il a cherché, & ſon mauvais génie ne trouble plus ſon ame.

J'avançai cependant dans le Temple, & je parvins juſqu'au ſanctuaire. Je m'approchai de ſix colomnes, dont la richeſſe ſurpaſſoit encore les merveilles qui venoient d'éblouir mes yeux. Auſſi ſont-elles la gloire de tout l'édifice : elles environnent l'autel où réſide la Divinité, & toutes les parties du Temple ſe rapportent à cet auguſte centre. Sur la premiere de ces colomnes

on voit le grand Homere. Ce pere, ce maître de tous les Poëtes eſt aſſis ſur un trône de diamans, (emblême d'une immortalité ſi bien méritée.) Sa barbe treſſée par la main des Graces flotte ſur ſon ſein, & ſa blancheur imite l'éclat de l'argent. Il eſt aveugle, mais le feu de ſon ame perce à travers ſes yeux inutiles, & l'on croit lui voir un regard audacieux. On s'apperçoit qu'il eſt âgé, & l'on eſt ſurpris de lui trouver toute la fraîcheur de la jeuneſſe. Le pilier ſur lequel il ſe ſoutient, offre dans ſes bas-reliefs l'Hiſtoire des Guerres de Troyes. Ici le fier Diomede oſe bleſſer Vénus. Là Hector triomphe de

Patrocle ; & plus loin ſon corps traîné autour des murs de ſa patrie, expie cette triſte victoire. Le mouvement & la vie ſont répandus dans tout cet ouvrage. Tous les traits en ſont hardis. Le Sculpteur a emprunté le caractere & le feu de celui qu'il célébroit : il a donné comme lui des coups d'une force & d'une expreſſion inimitable ; & comme lui il a oſé riſquer ces traits de négligence, qui ſont eux-mêmes de nouvelles beautés.

La ſeconde colomne portoit ſur ſa tige dorée une châſſe d'or pur. C'eſt ici que le tout enſemble, c'eſt ici que chaque partie montroit un fini qui exci-

toit l'admiration ſur l'art & ſur la patience de l'ouvrier : On voyoit le Poëte, dont Mantouë s'honore, jouir modeſtement de ce triomphe. Tout étoit déc... dans ſon attitude ; il ſavoit toujours ſe poſſéder : ſes regards étoient continuellement fixés ſur Homere ; & pour tout dire, il étoit grand ſans orgueil, & majeſtueux ſans affectation. Sous ſes pieds on voyoit les Guerres Latines, & la mort de Turnus. Ailleurs Didon étoit étendue ſur ſon fatal bûcher. Ici Ænée plioit ſous le fardeau le plus reſpectable. Cependant un or bruni peignoit les flammes qui déſoloient la ſuperbe Troyes ; & tout l'ouvrage étoit terminé par

un chiffre ingénieux qui déſignoit (*h*) l'exorde fameux de cet Ouvrage ſi célebre.

Auprès de Virgile, quatre cygnes ſoutenoient un char d'argent. Ils paroiſſoient prêts à s'élancer dans les airs ; leur tête élevée & leurs aîles étendues marquoient leur impatience : Auſſi portoient-ils Pindare. Ce grand génie ſembloit inſpiré de toute la fureur des Prophetes : il ſembloit combattre un enthouſiaſme qui le ſaiſiſſoit malgré lui. Son bras enveloppe nonchalamment ſa lyre ; il n'a rien médité, il commence avec audace & touche au haſard les cordes harmonieuſes. Il va cependant

(*h*) Arma virumque cano.

enfanter des prodiges. Sur le fuſt de la colomne on avoit repréſenté les différens jeux de la Grece. Les Dieux en étoient eux-mêmes ſpectateurs. On voyoit ſous leurs yeux les jeunes Rivaux ſe pancher ſur leurs chars rapides : les fiers courſiers ſe détachoient pour ainſi dire du marbre : les Athletes nerveux ſe menaçoient, & faiſoient preſque paſſer la terreur dans l'ame des ſpectateurs. Tout étoit grand dans ce morceau de ſculpture, & tout attachoit au milieu d'une irrégularité perpétuelle.

On voyoit auſſi Horace apprendre aux Romains à toucher la lyre. Il leur enſeignoit des tons plus doux : c'étoit bien le

feu de Pindare ſon modele, mais il étoit plus travaillé. Ce beau génie ſuffit à tout : il ſait mêler les chants les plus mâles aux accens les plus tendres. Tantôt c'eſt un nouvel Alcée ; tantôt il diſpute à la tendre Sapho l'art de peindre la volupté. Sa colomne eſt formée de ce bronze immortel qu'il s'étoit deſtiné. De toute part un travail exquis en releve l'éclat ; les ſouris des Amours attirent les yeux ; les emportemens ſacrés des Bacchanales viennent les interrompre ; l'aſtre garant de l'immortalité du premier des Céſars honore encore ce monument, & mene à ſa ſuite le grand Auguſte. L'on voit auſſi

ces colombes ſacrées qui volent autour du berceau de ce grand Poëte, & couvrent ſa tête de myrthe & de lauriers, préſage aſſuré de la double gloire qu'il a ſi bien méritée.

Une autre colomne offre ſur ſon ſommet le profond Ariſtote. Il médite ſans ceſſe : un Zodiaque rayonnant couronne ſa tête. Les côtés de la châſſe d'or qui l'enferme ſont ornés d'une foule d'animaux, dont il explique la nature. La vue de ce grand homme eſt perçante, ſes regards ſont aſſurés; il ſemble pénétrer la ſtructure des Aſtres divers, & que rien ne lui échappe dans toute l'étendue de la nature.

Une gloire pareille environne un homme, dont le nom ne mourra jamais. Cicéron paroît dans une chaire Conſulaire qu'il honore par ſon éloquence. Il releve ſa robe éparſe, il ſemble qu'il va parler, & ſon bras s'étend avec graces pour impoſer ſilence. Derriere lui le génie de Rome ſoutient une couronne Civique, & reconnoît hautement dans ce grand Orateur ſon conſervateur & ſon pere.

Tels ſont les Favoris que la Renommée a choiſis pour être toujours près d'elle. Les ſix colomnes dont elle les a décorés forment un cercle: c'eſt au-deſſus de ce cercle qu'un dôme pompeux ſemble s'élever juſ-

qu'au ſéjour céleſte. Mes yeux purent à peine appercevoir l'extrémité de cette coupole magnifique. Le milieu de ſa baſe eſt occupé par le trône impérial de la Renommée. C'eſt-là que ſont réunies des richeſſes inconcevables. Les diamans, les émeraudes, les rubis flamboyans étincellent de toutes parts : le bleu des ſaphirs & l'or que l'ambre réfléchit éblouiſſent les regards. La moſaïque la plus riche brille ſous vos pas : le trône paroît tout en feu : les voûtes du dôme répetent tout cet éclat, & ce combat mutuel de tant de rayons divers, offre continuellement aux yeux cet arc que le Ciel nous a donné

pour gage de ſa clémence. Le premier inſtant où j'oſai élever ma vue juſqu'à la Déeſſe, à peine ſa hauteur me parut-elle égaler une coudée : Mais de moment en moment, je vis avec ſurpriſe ſa taille s'étendre, & bientôt ſon front me parut toucher à la voûte. O prodige ! cette voûte n'étoit plus où mes yeux l'avoient fixée. Tout le Temple avoit ſuivi l'impreſſion que la Déeſſe lui avoit communiquée. Il eſt maintenant devenu immenſe ; les colomnes ſe ſont élevées d'elles-mêmes ; les hautes arcades n'ont plus de bornes, & les nefs ſe ſont allongées à perte de vue. Cet accroiſſement ſi ſurprenant me donna

donna le moyen de diſtinguer la forme de la Déeſſe, que ſa petiteſſe eût pu dérober à mon examen. Elle eſt telle que les anciens Poëtes nous l'ont décrite : ſes bras & ſes pieds ſont couverts d'aîles : elle eſt pourvue de langues ſans nombre ; il en eſt ainſi de ſes yeux, & la même multitude d'oreilles écoute tout ce qui ſe dit dans l'Univers. Au-deſſous de la Déeſſe, les neuf Muſes, ſes fidelles compagnes, ne ceſſent de la conſidérer. Elles ſont toujours près de ſon trône, & ne diſcontinuent pas leurs chants : Mais c'eſt cette Divinité qui éleve & qui regle leur voix ; c'eſt elle qui forma ce beau concert dès

l'origine des tems : c'eſt elle qui ſaura l'entretenir juſqu'à leur conſommation.

J'étois tout occupé de ces myſteres, lorſque ma méditation fut interrompue par le bruit aigu de la trompette. Les voûtes du Temple en augmenterent le ſon : toutes les Nations qu'il appelloit l'entendirent ; & dans un inſtant leur foule innombrable remplit l'immenſité des nefs. La diverſité prodigieuſe des langues forma parmi eux un murmure confus. On les diſtingue cependant malgré leur multitude par les habits divers, ſigne reconnu ſous lequel chaque Nation ſe réunit. Ils ſont en auſſi grand nombre que les abeilles, lorſqu'à la ſai-

ſon nouvelle elles ſortent de leurs ruches. C'eſt alors qu'elles reprennent leurs agréables travaux. La roſée vient de couvrir la terre ; un inſtinct ſecret les en avertit ; les colonies naiſſantes oſent s'expoſer au grand air : tout ſort, & les premiers rayons de l'aurore voient les nombreux eſſains errer dans les campagnes, & traverſer les ruiſſeaux auxquels leur multitude ravit encore une partie du jour naiſſant. Elles ſe fixent enfin, & recueillent dans le calice des fleurs l'ambroiſie que le Printems leur a préparée. Cependant elles varient leurs plaiſirs ; elles volent d'une fleur à l'autre, & tout le champ retentit de leur

bourdonnement confus. Tels étoient les humains au pied du trône de la Renommée. Là, tous ſe proſternoient à ſes pieds. Le riche & l'indigent, le téméraire & le ſage, la jeuneſſe toujours confiante, la vieilleſſe qui aime tant à raconter, tous ſupplioient la Déeſſe. Ils lui offroient divers moyens pour combler leurs vœux, mais le même but les réuniſſoit. Ils vouloient tous une grande renommée, (car les bons ainſi que les méchans ſont avides de la même fumée). La Déeſſe dédaignoit les uns, elle couronnoit les autres; & l'on voyoit ſouvent les mêmes mérites éprouver un ſort inégal. Elle laiſſoit ainſi trop d'empire

à ſon aveugle ſœur l'inconſtante Fortune, dont la main répand comme il lui plaît les ſceptres & les fers.

Je vis d'abord les Savans adreſſer leurs prieres à la Déeſſe. Hélas ! diſoient-ils, combien avons-nous cherché à plaire aux humains, ſans négliger en même tems de les inſtruire ? Nous voilà maintenant uſés par nos travaux, épuiſés par nos veilles, & cependant peu de mortels nous rendent graces. Aucun ne nous dédommage de nos peines. Déeſſe, proſternés devant votre trône, nous en appellons à votre équité. Donnez donc à l'eſprit & à la ſcience la récompenſe que vous diſpenſez, puiſqu'elle

eſt la ſeule que nous puiſſions attendre ici bas.

La Renommée les exauça ; les Muſes prirent par ſon ordre ces trompettes d'or, deſtinées pour ceux dont le renom doit être éternel. Les vents porterent de ſi beaux ſons aux deux bouts du monde, & tous en entendirent le bruit. Ce n'eſt pas un ſon terrible & éclatant comme celui du tonnerre lorſqu'il briſe les nuages. Le prélude d'un ſi beau chant étoit bien éloigné d'un bruit ſi effrayant. Il étoit plutôt doux & flatteur : mais bientôt il s'élevoit par une gradation bien ménagée ; enfin il rempliſſoit la terre & les Cieux. Cependant les bouches ſacrées qui

formoient ce beau concert, répandoient à chaque ton une odeur délicieuſe qui prenoit ſans ceſſe de nouvelles forces ; & dans peu d'inſtans le parfum des roſes qui viennent d'éclore, & ceux que l'Arabie nous prodigue, n'en purent égaler la douceur

Les Muſes garderent enfin le ſilence, & les hommes dont la vertu & l'équité ne ſe démentirent jamais, invoquerent la Déeſſe en ces termes : Puiſque la vertu eſt accablée par l'envie tant que nous vivons ſur la terre ; puiſque les bons ſont mis au rang des ſcélérats, Déeſſe, c'eſt à vous à nous faire connoître, c'eſt à vous à donner à

chaque action ſon véritable prix. Je ferai plus que vous rendre juſtice, dit la Renommée. Je veux vous donner des récompenſes qui ſoient encore au-deſſus de vos mérites. Elle dit; auſſi-tôt le monde retentit du ſon des inſtrumens les plus perçans, & tous les humains furent forcés à remplir le deſſein de la Déeſſe, par l'excès de leurs applaudiſſemens.

Une autre troupe ſe préſenta dans l'inſtant. Ils demandoient la même grace. Ils ſupplierent auſſi la Déeſſe, & lui offrirent les mêmes mérites, & des jours remplis d'une égale innocence. Mais au lieu d'une récompenſe, la trompette de l'opprobre ſe fit

entendre. Les voûtes du Temple en redoublerent l'éclat. Ce bruit eſt ſemblable au bruit terrible du canon ; il s'éleve juſqu'au Ciel, il publie la honte dont il eſt le ſymbole juſqu'aux extrémités de la terre. Par ſon effet magique, il remplit tous les eſprits d'idées deshonorantes qui ſe multiplient ſans ceſſe ; il divulgue le ſcandale de bouche en bouche ; tandis que la noire trompette qui l'enfante, vomit à chaque inſtant des torrents de ſoufre & des nuages d'une fumée empeſtée. Je les vis monter juſqu'à la voûte, en ſouiller tout l'éclat, & flétrir ſans reſſource tout ce qui ne put éviter leurs approches contagieuſes.

Enfin ils ſe diſſiperent, & me laiſſerent voir un ſpectacle tout nouveau : c'étoit des Rois & des Guerriers. L'audace & l'orgueil paroiſſent dans leurs regards. Impatients, ils s'écrient : C'eſt pour vous, Déeſſe, que nous avons changé le calme de notre vie contre le tumulte orageux de la guerre & des alarmes. Nous avons répandu parmi les Nations le carnage & les feux dévorans : Nous avons nagé dans une mer de ſang, ſeule route qui mene à la ſuprême autorité du Trône ou des armes. Toutes ces horreurs, c'eſt vous qui nous les avez inſpirées ; nous oſons vous le dire, & vous en demander la récompenſe : c'eſt

de vous que nous l'attendons, & non pas de la vertu qui ne guida jamais nos ames. Victimes inſenſées de l'ambition, dit la Déeſſe, d'un ton ſévere, votre eſpoir ſera trompé; vos actions ſeront couvertes d'un éternel oubli. Allez vous plonger pour jamais dans un ſommeil léthargique avec les tyrans, dont les noms ſont effacés de la mémoire des hommes. Il en ſera de même des vôtres, & vos ſtatues tomberont en pouſſiere pour n'en jamais ſortir. A peine avoit-elle prononcé ce terrible arrêt, lorſqu'un ſombre nuage les enveloppa tout à coup à ma vue, & je vis chacun de ces ſuperbes fantômes s'évanouir au milieu de cette nuit.

J'apperçus à leur place une troupe, dont le petit nombre m'étonna. Leur extérieur ſimple & leur air modeſte me parurent bien éloignés des objets qui m'avoient occupés juſqu'alors. Idole ſi chérie des mortels, diſoient ces hommes ſinguliers, nous n'avons jamais cherché les louanges de nos contemporains; nous n'avons jamais deſiré vos préſens. Retirés dans les déſerts, & loin des applaudiſſemens des hommes, nous n'avons ſouhaité que de leur cacher notre mort, ainſi qu'ils avoient ignoré notre vie. Tout ce que nous venons vous demander, c'eſt de dérober toujours aux autres ces bonnes actions qui ſont elles-

mêmes leur récompenſe par le plaiſir qu'on goûte à les faire. Dans le reſte de la carriere que nous avons à remplir ſur la terre, daignez nous laiſſer jouir du ſecret contentement qu'on trouve à ſuivre la vertu, pour l'amour de la vertu même.

Non, non, s'écria la Déeſſe, vous vivrez éternellement dans mon Empire, parce que vous avez mépriſé cette ſorte de vie. Eh! qui voudroit autrement encenſer mes autels? Je veux que tous les humains m'adorent, & je veux qu'ils me connoiſſent. Ils ſauront que mon plus grand plaiſir eſt de divulguer ces vertus que l'homme de bien voudroit ſe cacher à lui-même.

Muſes, que vos chants, que vos trompettes divines célebrent malgré eux leurs grandes actions : arrachez-les pour toujours au ſommeil léthargique de la mort. Auſſi-tôt une céleſte harmonie ſe fait entendre : elle s'éleve dans les airs ; elle répand par-tout ſes charmes. Les tons les plus doux ſe mêlent aux plus élevés : ceux-ci ſont détachés par l'harmonie des baſſes, & cependant le tout enſemble marche ſans confuſion. Il n'eſt point d'oreilles qui ne ſoient enchantées d'un ſi beau concert. On dit que les Anges eux-mêmes vinrent aux portes du Ciel pour en jouir. Ils reſpirerent auſſi une partie de cette

ambroiſie que les Muſes répandent pour les humains. C'eſt une yvreſſe délicieuſe, & le ſeul plaiſir digne des Dieux.

Je vis paroître dans le moment une jeuneſſe brillante : les plumets flottans ornent leurs têtes ; ils portent des habits du goût le plus exquis. Jettez les yeux ſur nous, dirent-ils à la Déeſſe ; nous ſommes les modeles des plaiſirs, des modes & de la galanterie. C'eſt nous qui préſidons aux repas, aux bals, aux jeux publics. Nous brillons le jour dans les cercles où nous fixons *le bon ton* : la nuit le feu de notre eſprit répand par-tout l'élégant badinage. Nous fréquentons les Cours : là nous

courons ſans ceſſe, & nous portons à la beauté nos brillans hommages. Il faut cependant faire un triſte aveu ; nous n'avons encore pu ſéduire une ſeule de nos maîtreſſes. Nous nous en dédommageons, il eſt vrai, par des triomphes imaginaires, & ces triomphes ſont ſans bornes : aucune n'évite notre joug. Déeſſe, aſſurez notre félicité ; nous n'envions pas la volupté dont nos rivaux jouiſſent dans les bras de ce qu'ils aiment : Donnez-nous-en la réputation ; donnez-nous en renommée ce que la réalité nous refuſe, & tous nos vœux ſeront remplis. La Déeſſe les écouta favorablement. La trompette ſe fit entendre,

entendre, & chacun de ſes ſons flétriſſoit l'honneur d'une belle.

Un ſi beau ſuccès attira au pied du trône une foule de prétendans, dont le mérite étoit de même genre ; & ils pouvoient ſe flatter de ne céder en rien à ceux qu'on venoit de couronner. Mais leur ſort ne fut pas le même. Eh quoi ! dit la Déeſſe, quels ſont donc vos titres ? Vous ignorez les vrais moyens de plaire. Toujours à charge à vous-mêmes, & fatigués de vos loiſirs, vous avez coulés des jours inutiles & languiſſans, & vous voulez uſurper la gloire qui n'eſt due qu'au parfait amant. Allez, hommes vains, ſoyez le mépris & la fable du peuple ;

ſoyez la honte de l'humanité. Dans l'inſtant le ſon de la noire trompette remplit le Temple ; elle diſperſe par-tout les ris amers & le mépris encore plus offenſant. Ici on les joue en ſecret : là on publie hautement les couplets ſatyriques dont ils ſont l'objet : enfin les ſifflemens, dernier ſceau de leur opprobre, ſe font entendre, & confirment leur infamie.

La derniere troupe qui frappa ma vue, étoit compoſée de ces ſcélérats qui oſent faire parade des plus grands crimes. Les uns avoient aſſervi leur patrie ; d'autres avoient détrôné leurs Princes : ceux-ci n'avoient acquis leur grandeur qu'en tralhiſſant

leurs amis; ceux-là avoient creuſé l'abyme qui fit périr quelques Souverains, afin de parvenir au but de leurs deſirs. Ils ſont tranquilles dans le crime : leur extérieur n'eſt point ému : on voit ſur leur front la ſombre politique, & ces conſeils ténébreux dont ils prétendent tirer leur gloire. Une cohorte maudite de cette race perverſe environna le trône, & ſupplia la Renommée de faire connoître à jamais tout l'artifice de leurs crimes. La trompette ſonna ſuivant leurs deſirs : elle vomit en même tems de longues flammes. On vit ſortir des étincelles dont l'éclat funeſte ſembloit préſager au monde une ſubverſion totale, un

embraſement qui n'auroit point de fin. Tous les mortels entendirent ce bruit affreux : l'effroi & la pâleur ſe répandirent avec lui ; & le ſouffle fatal qui faiſoit réſonner le terrible inſtrument, ébranla toute la nature juſques dans ſes fondemens.

Ainſi finit pour moi le ſpectacle du Temple. Mon rêve myſtérieux n'étoit pas cependant terminé. J'avois vu la Renommée juger de la vie des mortels, & décerner les prix ou les peines au gré de ſes caprices : cette brillante prérogative ne ſatisfait pas encore ſon ambition. Avant que nos actions aient rempli la meſure qu'exige ſon tribunal, cette Divinité impérieuſe veut

troubler ſans ceſſe les inſtans de notre vie ; & je connus alors par quels ſecrets reſſorts elle ſait parvenir au but de ſes deſirs. J'appris comment elle uſe contre nous-mêmes des matériaux que notre imprudence lui fournit. Je vis ces principes quelquefois ſi innocens s'altérer dans ſes mains, & bientôt j'en vis ſortir les armes funeſtes dont nous ſommes continuellement les victimes.

Un pouvoir inconnu m'arracha tout à coup du milieu du Temple. Je vois un corps immenſe. Eſt-ce une ſubſtance purement aërienne ? eſt-ce une matiere plus compacte qui la compoſe ? Elle tourne ſans ceſſe ſur ſon centre : les murs tranſpa-

rens réſonnent d'un bruit aigu ; les portes ſans nombre ſe multiplient comme les feuilles ſur les arbres, ou le ſable qui couvre nos rivages. Elles laiſſent nuit & jours un libre accès aux vents dont les aîles rapides apportent en tout tems les différens bruits que les mers, la terre & les cieux peuvent faire entendre. C'eſt ici que tous ces ſons ſe réuniſſent, auſſi fideles à cette loi de la nature que la flamme à s'élever dans les airs, ou les corps ſolides à retomber vers leur centre. Telles ſont encore les rivieres qui portent continuellement à la mer le tribut des eaux qu'elles en ont reçues ; telle eſt l'aiguille aimantée dont le

mouvement tremblant retourne toujours chercher le pôle : l'effet de la loi que j'ai décrite eſt auſſi conſtant, & ſon exécution non interrompue fait retentir ſans ceſſe ce tourbillon tumultueux. Ici ce ſont des tons éclatans ; là c'eſt le murmure du ſecret qui ſe répete : jamais il n'eſt un inſtant de ſilence, jamais de paix ni de repos. Il faut que chaque bruit s'y faſſe entendre, & que chaque partie de ce fluide le rediſe à ſon tour. Ainſi qu'une pierre lancée ſur l'eau, occaſionne un premier cercle, l'onde émue en fait bientôt paroître un ſecond ſur la ſurface tremblante ; un troiſieme lui ſuccede : il en eſt encore un dont la circonférence eſt plus

étendue ; ces anneaux flottans s'avancent toujours, & dans peu d'inſtans un vaſte baſſin a vu troubler juſqu'à ſon bord le miroir de ſa plaine liquide. Ainſi dans ce ſéjour, un bruit, un ſon de la voix humaine, excite d'abord une premiere impreſſion. Un cercle ſe forme autour de ce centre de ſon mouvement, un plus grand l'environne, les ondulations de l'air augmentent ; cette communication ſucceſſive agite chaque particule à ſon tour, & bientôt ce mouvement eſt devenu univerſel.

Mes oreilles participerent à cet enchantement. J'entendis diſtinctement un nombre prodigieux de nouvelles ; & ſur quoi

ne roulent-elles pas ? Les ardeurs & les querelles des amans ; la paix & la guerre, les maladies & la ſanté, la mort & la vie des humains, leurs gains & leurs pertes, la triſte famine & l'heureuſe abondance, les voyages & les longues navigations, les prodiges de la nature & les brillans météores, les incendies & les déſolations, les funeſtes cométes, le renverſement des fortunes particulieres, le bouleverſement des Etats, la chûte ſoudaine des favoris, les vaſtes projets des Grands, la mauvaiſe adminiſtration des finances, & les nouvelles taxes qui en ſont la ſuite : tous ces objets ſont l'aliment de ce bruyant ſéjour.

Chaque événement s'y raconte ; & ſi l'erreur & le menſonge enflent ces récits, il eſt toujours quelques vérités qui en ſont le fondement.

On voit auſſi une multitude immenſe, eſpece d'accompagnement convenable à un concert ſi diſſonant : ils arrivent au-deſſous de ce globle ; ils paroiſſent au-deſſus. On les voit tantôt dans le tourbillon, tantôt ſur ſa ſurface ; ils vont & viennent ſans ceſſe, ils s'avancent en tumulte, ils ſe gliſſent en ſecret ; rien n'égale leur inquiétude & leur confuſion. Auſſi la crainte & l'ignorance ont pu ſeules leur donner l'être ; & bientôt ces fantômes d'un jour feront place à leurs

ſemblables. Ce ſont des Aſtrologues, qui ſe donnent pour lire dans l'avenir, de prétendus Adeptes, des Alchymiſtes effrontés, un grand nombre de ces vils ſuppôts de Thémis, des Prêtres hypocrites, une foule de fanatiques qui empoiſonnent leurs concitoyens, ou qui vont répandre leur venin dans d'autres contrées. Ils haranguent en public; ils débitent en ſecret leurs impoſtures. Cependant les bruits retentiſſans environnent les habitans de ce ſéjour. A peine un propos a éclaté, il eſt répété ſur le champ, & celui qui le redit l'altere: chez un autre il devient encore plus conſidérable, il court toujours de bouche en bouche, & toujours il

augmente : la même nouvelle parcourt le tourbillon d'un pôle à l'autre ; elle va du couchant à l'aurore, & ne ceſſe de s'accroître dans ſa courſe. Ainſi le hazard fait tomber une étincelle ſur un amas de matieres combuſtibles. Déja cette étincelle fatale a pris de nouvelles forces : les flammes paroiſſent, elles s'élevent ; le ſommet ondoyant d'un affreux incendie touche bientôt les nues, & leur porte les triſtes reſtes des tours & des temples magnifiques qu'il vient de conſumer.

Lorſque les différentes chimeres ont acquis leur conſiſtance, lorſqu'elles ſont ainſi devenues dignes d'occuper les humains, ce globe ne les peut plus

contenir. Elles profitent des iſſues nombreuſes qu'elles rencontrent; elles ſortent en foule & ſe précipitent dans notre monde. Sans quitter ſon trône, la Renommée peut voir & diriger toute cette ingénieuſe manœuvre : c'eſt elle qui déſigne à ces rapides Emiſſaires la route qu'ils doivent tenir ; elle détermine la date & la force qu'auront ces bruits divers dont elle nous inonde. Quelques-unes de ces chimeres ſubſiſteront, d'autres ſeront étouffées dès l'inſtant de leur naiſſance : quelques-unes ont leurs phaſes ainſi que l'aſtre de la nuit, & elles ſont ſouvent eſcortées de cent merveilles effrayantes que le ſouffle de la noire trompette

a produites, & dont le ſort eſt d'errer ſans ceſſe entre le Ciel & la terre où ce pouvoir ſuprême les a diſperſées.

On voit de moment en moment un combat bien important à chaque étroite iſſue de ce tourbillon ſingulier. Le menſonge & la vérité s'y diſputent le pas : les parois trop ſerrés nuiſent à leur eſſor, & dans leurs efforts réciproques, vous les voyez boucher entiérement le paſſage que chacun s'efforce de franchir le premier. Il ſemble que deux êtres ſi différens n'en font qu'un, & bientôt cette union forcée eſt volontaire. Ils conſentent de ne ſe plus quitter : on les voit ainſi parmi nous, & l'œil des

mortels ne peut démêler le point de leur réunion.

Je conſidérois tout ce ſpectacle avec la plus grande attention. J'écoutois avec une avide curioſité, & mes autres ſens étoient ſuſpendus. Tout à coup une voix s'adreſſe à moi, & me dit en ſecret : Eh quoi, jeune homme, eſt-ce l'ambition qui vous a élevé ſi haut ? Venez-vous auſſi dans cette contrée pour obtenir les dons de la Déeſſe ?

Il n'eſt que trop vrai, lui répondis-je : je ne ſuis pas ſans quelqu'eſpérance, & les jeunes Poëtes ſont toujours avides de renommée. Mais hélas ! que le nombre de ceux qui obtiennent cette fumée eſt petit, & qu'il

eſt aiſé de perdre ce bien auquel il eſt ſi difficile d'atteindre ! Eh quel en eſt après tout l'avantage ? Que nous ſert après la mort cette vie imaginaire dont on repaît notre cendre ? Prodiguerons-nous toujours pour l'obtenir notre repos, notre ſanté, notre vie ? Quels biens ! & qu'ils ſont précieux ; & combien de périls, au contraire, combien de dégoûts dans la poſſeſſion de cet héritage que nous prétendons acquérir ! Souffrir ſans relâche & ſans ſalaire ; être envié, joué par les méchans, applaudi par d'ignorans flatteurs, languir dans l'indigence, tel eſt le partage ordinaire des plus grands génies. Les eſprits dont les efforts

ſont

ſont moins heureux, ne ſont-ils pas leurs ennemis irréconciliables ? & leurs ſuccès n'excitent-ils pas l'envie juſques dans le ſein de leurs amis ? Ah ! c'en eſt fait. Je ne mépriſerai jamais la Renommée ; mais jamais je n'implorerai ſes faveurs : ſans nos prieres, elle vient nous couronner, (ſi jamais elle doit le faire.) Mais de l'acheter à ſi haut prix, de flatter les extravagances de ſes Miniſtres, de chanter juſqu'à leurs vices, de louer un Gouvernement qui n'eſt pas légitime, de ſuivre toujours la fortune, & de changer avec elle, ou d'établir mon nom ſur les débris des réputations que ma plume cynique aura flétries ;

O Ciel! garantis-moi de ces crimes odieux. Apprends-moi à mépriſer conſtamment des lauriers ſi coupables: Etouffe dans moi ce deſir effréné de louanges. Daignes plutôt me donner une vie ſans tache, & que je meure ignoré des humains. Enfin accorde à mes vœux une bonne renommée, ou prive-moi pour toujours de ſes funeſtes dons.

HENRY
ET EMMA,
POËME DE PRIOR,
IMITÉ DE LA BELLE BRUNE
DE CHAUCER (*a*),
TRADUIT DE L'ANGLOIS.

O TOI! dont le moindre regard eſt ma ſuprême loi, pour qui ſeule ma voix timide, & ma main encore novice, ont oſé faire entendre

(*a*) Chaucer, Poëte Anglois, naquit à Londres en 1328, & fut protégé par le Duc de Lancaſtre & par les Rois Edouart III. & Richard. Ayant

leurs chants, & les ſons groſſiers de ma muſette, inſenſible aux traits de la ſatyre, parce que j'obéiſſois à tes ordres. Divine Chloé, objet chéri de mon ardeur conſtante, adoucis en ma faveur cette ſévérité qui me glace ; prête une oreille complaiſante à mes chanſons ; &

donné dans les erreurs de Wiclef, il fut obligé de ſortir d'Angleterre : y étant retourné quelque tems après, il fut mis en priſon, mais il y reſta peu de tems. Il épouſa la ſœur de la Ducheſſe de Lancaſtre, & mourut en 1400, âgé de 72 ans ; il fut enterré dans l'Egliſe de Weſtminſter. Il nous reſte des Ouvrages de Chaucer en proſe & en vers. Parmi ces derniers qui ſont en plus grand nombre, on eſtime ſurtout ſa Piece intitulée, *Le Teſtament d'Amour.*

ton amant ſera trop payé de ſes peines, s'il t'échappe un de ces ſouris céleſtes, garant ineſtimable d'un ſuffrage ſi précieux. *La belle Brune* perdra toutes ſes rides; malgré trois ſiecles écoulés, on la verra dans la fleur de ſa plus brillante jeuneſſe, ſi Chloé s'intéreſſe à ſon ſort; & mes vers ſûrs de l'immortalité, célébreront ſans ceſſe dans mon Héroïne ces charmes renaiſſans qui ne craindront plus les outrages du tems.

Venez humains, venez connoître cette beauté charmante; venez rendre à ſon ſexe l'hommage qu'exige la vérité. Les femmes ne ſavent pas aimer, dites-vous; c'eſt une erreur de

brûler conſtamment pour elles ; dans leurs ames volages, l'appas d'une nouvelle conquête l'emporte toujours ſur l'amant le plus fidele : Ecrits ſacrileges, diſcours chimériques, vous outragez depuis long-tems la tendreſſe & la fidélité de ce ſexe adorable : mes vers vont vous confondre, le vent va diſſiper vos paroles menſongeres, le ſable ſur lequel vos fables ſont écrites en perdra bientôt toutes les traces. Dans cette noble entrepriſe, ô la plus belle de toutes les femmes, ſeconde-mois ! ſois ma Muſe : Aide-moi à graver pour toujours ce portrait achevé d'un amour ſi violent & d'une flamme ſi durable. Ta beauté répandra

ſur mon Ouvrage ſon influence divine ; mais qu'elle ne ſe refuſe pas aux ſentimens que je vais peindre, qu'elle me laiſſe participer au bonheur que je chanté. En un mot, accorde-moi de l'amour pour prix des vers que ce Dieu m'inſpire.

La Déeſſe ſa mere a répandu dans tes traits tous les charmes dont brilloit autrefois Emma. Le fils de Vénus a mis dans mon ſein tous les feux qui brûlerent Henry ce fidele amant. Acheve, Bergere, acheve le tableau ; donne encore un ſi beau ſpectacle à la terre ; ſois pour moi ce qu'Emma fut pour ſon amant : Garde-toi de m'interdire ta préſence, & de me

priver de voir la beauté qui a ſu fixer mon cœur pour jamais. Quelle triſte deſtinée que celle d'un malheureux banni, dont le ſort eſt d'errer toute ſa vie éloigné des beaux yeux qu'il adore ! que ce ne ſoit point celui de ton amant. Daigne au contraire couronner ſes peines & ſon eſpoir par un retour ſi long-tems attendu. Dis qu'un ſeul eſt pour toujours l'objet de ton amour, & ne penſe qu'à moi lorſque tu le diras. Ce langage eſt nouveau pour toi. Ecoute-moi, Chloé, & tu verras qu'il eſt aiſé de l'apprendre.

Dans ces lieux charmans où la belle Iſis & ſon cher

Tame (*b*) marient pour toujours leurs ondes, un Baron d'une naiſſance illuſtre vivoit dans les ſiecles paſſés. Les qualités de ſon ame répondoient à la nobleſſe de ſon ſang : auſſi jouiſſoit-il parmi ſes voiſins de cette douce domination qui ſuit toujours le vrai mérite. Il avoit ſervi ſous le grand Edouard aux guerres de France. Là à la tête de ſes vaſſaux, il combattit longtems ſous les ordres de ce Prince redoutable. Enfin après avoir rempli dignement ſa car-

(*b*) Iſis & Tame ſont deux rivieres qui coulent en Angleterre : elles ſe réuniſſent un peu au-deſſous de la ville d'Oxford, & forment le fleuve connu ſous le nom de *Tamiſe*.

riere, il étoit revenu dans la maiſon de ſes peres, ſatisfait de rapporter leur écu chargé de nouvelles marques d'honneur, digne prix de ſa valeur, & qui n'étoient pas les moindres monumens des pertes de nos ennemis.

Retiré du tumulte des armes, il préféroit à l'ennuyeux eſclavage de la Cour un repos honorable & les plaiſirs innocens de la campagne. Il leur conſacroit le reſte de ſes jours qu'il voyoit tranquillement naître & mourir, ſans accuſer leur lenteur, ni ſe plaindre de leur rapidité. Il proportionnoit ſes deſirs & ſa dépenſe à ſa fortune; & jouiſſant ainſi d'une vie douce

& tranquille, il voyoit ſans frayeur en approcher le terme.

Ce Baron n'avoit qu'une fille, dont la ſageſſe & les graces conſoloient ſes vieux ans, & lui faiſoient chérir le patrimoine qu'elle devoit un jour poſſéder. On l'appelloit Emma, du nom qu'avoit porté la beauté qui lui donna le jour. Ce nom doublement précieux au pere, lui retraçoit ſans ceſſe les traits de ſa chere moitié. Ils revivoient en effet dans la fille ; mais la nature les avoit encore perfectionnés. Une beauté ſi parfaite faiſoit auſſi tous les délices de ce pere fortuné ; & c'étoit lui qui la tenant un jour dans ſon ſein, l'avoit nommée

ſa belle Brune. Les amis familiers d'un Seigneur cherchent à l'imiter ainſi que ſes ſujets. Tous avoient applaudi à cet innocent badinage, ils l'avoient pris pour modele, & l'habitude étoit devenue ſi générale dans le pays, que le nom d'Emma & celui de *belle Brune* ſe confondoient ſans ceſſe.

L'âge n'avoit fait qu'ajouter aux charmes de ſon enfance. Mais dès que la perfection de ſa taille ne laiſſa plus rien à deſirer, toute l'Iſle retentit de ſon nom; tous avouoient qu'aucune autre ne pouvoit lui diſputer le prix de la beauté; & l'on peut juger combien elle avoit d'appas, puiſqu'on la nommoit la plus

belle dans cet heureux climat qui renferme les plus belles de toutes les femmes. La jeune Nobleſſe accouroit en foule : chacun quittoit ſa maiſon pour la voir, & chacun trouvoit qu'elle étoit encore au-deſſus de ſa renommée. On s'empreſſoit, on l'admiroit, on l'aimoit. Les éloges publics, les ſoupirs ſecrets, montroient également à cette belle quel étoit le pouvoir de ſes yeux. Les hommes valeureux employoient les Joûtes & les Tournois pour prouver à Emma leur flamme & mériter ſon amour. Les beaux eſprits décrivoient leur paſſion dans leurs ouvrages galans, & leurs plus beaux vers étoient

ornés du nom de cette Nymphe ; mais les plus grandes actions, les vers les plus tendres ne pouvoient rien ſur ſon cœur. L'inſtant n'étoit pas arrivé où Vénus devoit diſpoſer d'elle, & c'eſt à cette Déeſſe à toucher le cœur d'une belle. La valeur ni la ruſe des amans ne peuvent rien ſans ſon ſecours. Elle ſe détermina enfin ; ſon choix tomba ſur le fortuné Henry. C'en eſt fait : bientôt Emma ne verra plus dans l'Univers que cet heureux amant. En effet, Henry guidé par l'amour, prend une route toute oppoſée à celle que ſuivoient ſes rivaux. Le château qu'habitoit Emma les voyoit ſans ceſſe faire parade de leurs ri-

cheſſes, & tâcher de juſtifier leurs deſirs par la vaine montre de leur grandeur. Henry plus modeſte & plus tendre a quitté ſes Ecuyers, ſes armes & toute ſa ſuite. Un habit ſimple, un nom ſuppoſé le cachent à tous les yeux, & il ne cherche que ceux de la beauté qui l'enchante.

Il la ſuit en tous lieux : à la chaſſe il eſt ſon piqueur, & pourſuit à pied la bête qu'on vient de lancer. Sa main eſt armée de l'épieu redoutable, il porte le cor, & revient ſans ceſſe auprès de ſa belle. S'il s'en écarte, c'eſt pour rammener habilement la chaſſe dans le chemin qu'elle va traverſer. Il

l'avertit de quitter la hauteur & d'éviter les haies ; il lui indique toujours le chemin qui la mene au plaiſir, ſans qu'elle éprouve le danger. Il dirige lui-même ſa pique. Par lui ſa main aſſurée va porter un coup mortel au terrible ſanglier. Alors il ne plaint plus ſes fatigues ; elles ont procuré le triomphe de ce qu'il aime. Il le célebre ; ſon cor le publie dans les airs, & les ſons dont ils retentiſſent ſont animés par l'amour.

Emma préfere-t-elle une chaſſe plus tranquille ? Henry devient Fauconier. Il ne parle plus que de leurre & de tiercelet. L'oiſeau le mieux dreſſé s'éleve ſur ſon poing ; à ſa voix il vole, fend

fend la nue & revient dans l'inſtant. La proie ſe préſente, l'oiſeau s'éleve, & bientôt ſa malheureuſe victime tombe aux pieds d'Emma. Henry demande reſpectueuſement la permiſſion de lui donner toute la gloire de la chaſſe; il l'obtient, & pare ſes beaux cheveux de la plume d'honneur. Cependant ſes yeux ſont baiſſés, (car le véritable amour rend timide) mais ils n'en diſent pas moins le ſecret de ſon cœur. Tandis qu'ils traverſent enſemble les campagnes, ſes regards, ſes ſoupirs, tout juſqu'à ſon ſilence révele ſes feux, tout annonce qu'il deſire une conquête plus noble que celles qu'on eſpere à la chaſſe.

Ce fidele amant voit enfin diſparoître l'objet de ſes vœux. Il reſte ſeul dans les plaines & ne paroît qu'un ſimple berger. Son pipeau champêtre ſoulage ſes ennuis ; il chante ſon amour, & les bois répetent de ſi doux ſons. Tous les autres Bergers accourent, ils environnent cet étranger, ils l'admirent, & rougiſſent de ne pouvoir l'imiter. Pour lui il ne les voit point : leur envie & leurs éloges ne peuvent le toucher. Il recommence ſes regrets harmonieux, & ne ceſſe de les redire aux échos. Mais ſi ſa belle Emma paroît, ſi ſes beaux yeux viennent orner la plaine, alors ſes chants plus élevés marquent le

changement de ſon ame. L'amour & le reſpect l'inſpirent. Il tremble qu'un ſon trop négligé n'offenſe l'oreille de ce qu'il aime.

Bientôt notre Berger oſe pénétrer dans ce château qui renferme un tréſor ſi précieux. Il ſe préſente ſous la figure de ces viles Bohémiennes à l'aide d'un langage ruſtique ; il feint des beſoins qu'il n'a pas, & cache ſes véritables deſirs. Il regarde dans la main des filles crédules ; il révele, il prédit à l'une qu'elle ſera mariée, à l'autre qu'on la trompera. Il annonce à celle-ci les fruits trop éclatans de ſes amours, & lui nomme l'innocent écuyer qu'elle

ſubſtituera à ſon véritable amant. Mais la charmante Emma s'approche, & veut connoître ſon deſtin. Une joie douce brille dans les regards de ſon amant: il fixe en tremblant les beaux yeux qu'il adore, & répond de ce ton ſi tendre, qu'on connoît ſi bien quand on aime. Il lui dit qu'elle ſera auſſi heureuſe que belle, & que l'hymen lui réſerve ſes faveurs les plus précieuſes.

Henry encouragé par ſes ſuccès, a recours à de nouveaux déguiſemens. Déja par leur ſecours il s'eſt encore inſinué dans le château: tous les yeux l'y ont méconnu; mais ceux d'Emma ne s'y ſont pas trompés. Il l'a trou-

vée ſeule ; & ſaiſiſſant l'inſtant favorable, il s'eſt jetté à ſes genouils, il lui a juré plus d'une fois un amour éternel. Forcé de diſparoître, il eſt parvenu à faire recevoir ſes lettres, & ces doux interpretes de ſa flamme ont ſoulagé les ennuis de l'abſence. Enfin que ne font pas l'induſtrie & le tems, ces deux agens ſecourables qui ſemblent rapprocher ſans ceſſe de nous l'objet de nos deſirs ? Henry par leur ſecours ne doute plus de ſes progrès. Il voit ſes vœux favorablement reçus ; il eſt maintenant certain que Vénus les a bleſſés tous deux, & qu'Emma partage ſa flamme.

Sous les auſpices de l'Amour

lui-même, l'heureux Henry ſent à chaque inſtant augmenter ſes feux. L'ombre du myſtere dont il les couvre accroît encore leur violence. Quand il ne peut pas voir ce qu'il aime, il court entretenir ſes rêveries amoureuſes dans le ſilence des bois. C'eſt-là qu'un feu violent conduit toujours l'aimable jeuneſſe, & plus elle aime, plus cette ſolitude lui devient précieuſe : c'eſt-là qu'Henry va méditer ſur ſon bonheur. Il aime, il eſt aimé, quelle félicité ! Mais ce bien ſera-t-il durable ? Dès qu'il parle de ſa flamme, ces ſouris que l'amour ſeul fait naître, l'aſſurent d'un juſte retour. En ſera-t-il toujours de même ? Les

regards favorables des belles ne ſont pas plus conſtans que l'onde : le caprice de ce ſexe volage eſt le vent qui change en un inſtant le calme le plus paiſible en un orage affreux. Un autre corrompra ſa facile jeuneſſe : le tems change les cœurs, & les douces ſéductions d'un amant gagnent enfin l'objet de ſon amour.

Triſte ſort de l'humanité ! la vie doit-elle ſe paſſer toujours dans cette viciſſitude d'eſpérance & de crainte ? La joie n'eſt que paſſagere, & la défiance qui lui ſuccede eſt durable. Il ſuffit de deſirer vivement pour déſeſpérer preſque du ſuccès. O Ciel ! daigne enfin,

daigne arrêter ta main ; préſente-nous la coupe de l'Amour dans toute ſa pureté ; n'y mêle plus de liqueurs étrangeres, leur amertume en corrompt toute la douceur. Fais que nos ames raſſurées n'héſitent plus à ſe livrer à toute l'étendue du plaiſir qui ſe préſente : fais qu'au premier coup d'œil elles en ſentent tout l'avantage, & ne croient jamais qu'il puiſſe finir un jour.

Henry étoit plongé dans cette triſte incertitude, le doux eſpoir & l'affreuſe jalouſie ne le quittoient plus. Enfin il imagine l'épreuve la plus redoutable. Il veut voir juſqu'où peut aller la force de l'amour & la fidélité de ce ſexe ſi dangereux. Son deſſein

en eſt pris. Si les vertus d'Emma ſoutiennent cette épreuve, ſi cette beauté divine renferme une ame conſtante, certain de ſon bonheur il ſaura faire couronner pour toujours ſes deſirs; il ſe ſoumettra aux chaînes précieuſes de l'hymen. Mais ſi ces craintes ſont bien fondées, ſi la beauté ne peut ſe ſéparer de l'inconſtance, ſi dans la balance d'une raiſon ſévere cette inſtabilité fatale l'emporte ſur un éclat ſéduiſant & trompeur, c'en eſt fait, Henry ſaura renoncer pour toujours à l'amour. Il ſaura arracher de ſon cœur des regrets indignes de lui, il reprendra ſes armes brillantes, réſolu de chercher encore la guerre & les combats.

Non loin du château qu'habitoit Emma, ſe préſentoit un bois qui faiſoit un des principaux ornemens de ce ſéjour. Un hêtre touffu y couvroit de ſon ombre une ſale que la nature avoit formée. C'étoit dans ce beau lieu que la Nymphe avoit reçu cent fois l'hommage du plus fidele amant du monde : c'étoit là que ſon ſilence & ſes regards avoient cent fois approuvé ſes feux. Le dernier Printems qui renouvella ce bocage, & rendit la verdure à ſes ombrages frais, avoit vu l'heureux Henry profiter de ces momens pour donner de nouvelles preuves de ſa flamme. Il avoit tracé ſur ce hêtre les chiffres d'Emma ; il avoit mêlé

à ces chiffres ces traits myſté-rieux qui ne révelent les ſecrets d'un amour réciproque qu'aux yeux qui l'ont fait naître. L'an-née n'étoit pas encore finie, & ces caracteres plus marqués depuis que l'écorce avoit groſ-ſie, offroient ſans ceſſe à la belle Emma ce monument des feux de ſon amant. Ah! croiſſez, diſoit-elle, dans le ſecret de ſon cœur, croiſſez toujours plaie innocente qu'une main ſi chere a faite à cette écorce, & que la bleſſure que lui fit l'Amour, ne ceſſe d'augmenter dans ſon cœur. Cependant un nouveau Printems vint bientôt répandre ſes fécondes roſées. Les prairies eurent à peine renouvellé leur

émail, que la tendre Emma cueille les plus belles fleurs, elle en forme des guirlandes, elle les attache à cet arbre qui lui eſt devenu ſi précieux, & les deſtine à couronner ſon vainqueur. Henry ſaiſit ce préſent avec tranſport, il en orne ſa tête. On le vit fier d'une ſi belle parure ſe mêler aux danſes des Bergers. Il louoit ſans ceſſe la main généreuſe dont il tenoit un ſi beau don, mais ſa bouche diſcrete ſe gardoit de la nommer.

Ce hêtre dépoſitaire de ces guirlandes ſi précieuſes, eſt le lieu où Henry veut éprouver ſa Bergere. Son cœur agité lui fait écrire à cette belle. Il l'appelle

à cet arbre ſi connu, & la prépare par le déſordre de ſa lettre à quelqu'événement funeſte. Il lui marque qu'il eſt en proie à des malheurs auſſi grands que ſubits, & qu'il a un ſecret à lui confier d'où dépend ſon bonheur & ſa réputation, auſſi bien que ſa vie.

Quelles furent les inquiétudes de cette amante fortunée après la lecture de cette lettre ? Ce jour fatal la vit chercher ſans ceſſe la ſolitude, & tâcher d'y dévorer ſon chagrin. Hélas ! quelle différence de ces billets ſi tendres que l'amour dictoit à ſon Berger, de ces ſermens ſi précieux que tout ſon bonheur dépendoit de ſa *belle Brune*, de

cet hommage ſi ſincere, & tant de fois répété, de cet empire ſouverain qu'on donnoit à ſes beaux yeux, de ces adieux ſi paſſionnés qui devoient, mais en vain, terminer ces lettres que l'amour prolongeoit toujours.

Enfin ce jour funeſte s'éclipſa, & fit place à la nuit. Son voile favorable mene à ſa ſuite le paiſible ſommeil : les compagnes & les ſuivantes d'Emma céderent à ſes pavots. Cet eſprit inquiet qui veille ſans ceſſe ſur les démarches des amans, & ſemble vouloir ſe venger par ſa vigilance incommode des ennuis d'un long célibat, cette vieille tante goûte enfin les douceurs du repos. Emma en pro-

ſite : elle s'échappe ſans être vue, elle court où ſon amant devoit l'attendre, & répare ſon retardement forcé par la vîteſſe avec laquelle elle ſemble voler. Le ſilence de la nuit qui l'eût arrêtée, cette ſolitude effrayante qu'elle n'eût oſé braver en d'autres tems ſans une eſcorte aſſurée, rien ne peut ſuſpendre ſa courſe. Un pouvoir qu'on ne peut expliquer la raſſure : il lui donne la force de gravir les rochers eſcarpés, de ſoutenir la roideur des deſcentes les plus précipitées : il lui inſpire la mâle aſſurance dans les ſentiers les moins fréquentés. Amour ! quelle eſt ta puiſſance ! Argus avec ſes cent yeux ne

pourroit découvrir les traces de ceux que tu conduis ! Divinité aveugle ! comment peux-tu guider ſi bien leurs pas ?

Emma arrive la premiere au lieu du rendez-vous. Ses regards inquiets interrogent la ſolitude, & lui demandent l'objet de ſes deſirs. Elle le voit enfin. A cet aſpect la crainte & l'eſpoir, la joie & la triſteſſe partagent ſon ame. L'amour cependant l'entraîne : elle court dans la plaine au devant de ſon amant : Mais quel ſpectacle ! Ce Berger eſt bien éloigné de répondre à ſon empreſſement. Il s'avance lentement, ſes yeux regardent triſtement la terre ; des ſoupirs feints, des larmes fauſſes, tout

ſemble

ſemble annoncer la douleur la plus profonde. Que l'objet qu'on aime ſe fait croire aiſément ! Cette douleur feinte ſe communique au cœur d'Emma, mais c'eſt pour y cauſer des maux réels. Ses beaux yeux ſe rempliſſent de pleurs véritables, un torrent de larmes inonde ſes joues ; elle attend dans un triſte ſilence ce que ſon amant va lui annoncer. Il commence enfin, & la Nymphe lui répond : C'eſt ainſi qu'ils s'expriment tous deux.

HENRY.

Parle avec franchiſe, Bergere ; as-tu jamais éprouvé de vrais chagrins ? Connois-tú

d'autres peines d'eſprit que celles que ton ſexe ſait feindre lorſqu'il veut nous tromper ? Ton cœur véritablement enflammé, & dès-lors moins certain de ſa victoire, a-t-il ſenti les premieres atteintes de ces feux violens qui ſont le vrai caractere de l'amour ? Connois-tu bien le joug que ce Dieu impoſe ? Ces triſtes inquiétudes & ces inſtans d'un eſpoir ſi doux, qui font chérir & déteſter tout à la fois ſes fers ? As-tu bien renoncé à cette libre indifférence qui fait le partage de tes beaux jours ? Mépriſant une raiſon ſévere & ſuivant aveuglément l'amour, te ſens-tu capable de ſacrifier à ton Berger ces prémices ſi

précieux de tes appas ? Un trouble inconnu a-t-il déja annoncé à tes ſens ces traits voluptueux qui font verſer aux amans des larmes de joie, ces doux tranſports qui ſemblent épuiſer notre vie, ces tendres extaſes, ce poiſon divin qui coule de veine en veine, & remplit toute notre ame ? Si la tienne, Bergere, éprouve déja une partie de ce tumulte ſi difficile à appaiſer, que je te plains ! Quelle part tu vas prendre à mes maux ! qu'il t'en coûtera pour renoncer à ton amant : mais enfin il le faut. Le triſte état où je ſuis t'en impoſe la loi : Tu peux me plaindre, mais il faut ceſſer de m'aimer. Conſerve tant d'appas

pour quelque Chevalier plus heureux que moi. La fortune & la valeur te le réſervent ſans doute. Souviens-toi ſeulement de l'infortuné qui te parle, & qui t'aima ſi tendrement. Lorſque chaque année ramenera ce triſte jour, donne un ſoupir, une ſeule larme aux malheurs d'un Berger qui perd pour toujours ta préſence. Triſte rebut de la terre, je n'ai plus à attendre que le tourment affreux d'un amour ſans eſpoir, & peut-être des maux encore plus terribles, s'il en eſt dans le monde. La néceſſité d'une juſte défenſe m'a fait tremper les mains dans le ſang: le Ciel ſeul peut connoître mon innocence. La Juſtice humaine

me pourſuit comme un lâche aſſaſſin, & mes genouils tremblans ſe dérobent à ſa ſévérité. Un ſecret preſſentiment m'entraîne loin de ces lieux : un plus long retardement me menace d'une mort honteuſe. Cette nuit il faut nous ſéparer. Je vais quitter pour toujours Emma, & le tendre amour. Triſte deſtinée ! je ne ſuis plus qu'un malheureux banni, qui doit errer toute ſa vie dans les forêts les plus ſauvages.

EMMA.

Qu'entens-je, ô Ciel ! voilà donc le terme de notre bonheur. L'aſtre changeant qui préſide à la nuit décide-t-il auſſi de

notre ſort ! Ce jour favorable qui nous luiſoit, ſe couvre donc de ténebres avant d'avoir parcouru la moitié de ſa carriere ! Un amour ſi parfait ne ſera donc pas couronné ? Hélas ! quels plaiſirs dans la vie pour la malheureuſe Emma, ſi le deſtin lui enleve ſon cher Henry ? Car peux-tu me demander ſi je t'aime ? Ah ! ſi l'amour eſt un tourment, que ton Emma le connoît bien. La langue ne le peut exprimer, l'eſprit ne peut le comprendre. Jamais Bergere fidelle ne brûla d'un feu ſi violent ; jamais celle qui peut tromper ne ſut feindre une ardeur comme la mienne. L'Amour lui-même habite dans mon

cœur, ſes fureurs & ſes craintes, ſes tendres ſoins & ſes plaintes ameres, tout ſon cortege ſéduiſant, toutes ſes guerres inteſtines ſont entrées pour toujours dans mon ſein.

Ceſſe donc cruel, ceſſe de ſoupçonner ton amante, ou du moins permets-lui de te prouver ſa ſincérité, en exécutant ce que l'amour m'inſpire. Non, tes jeunes rivaux ne peuvent rien ſur un cœur tout à toi. Les occupations du jour, le repos de la nuit, rien ne peut diſtraire une ame qui ne penſe qu'à ce qu'elle aime. L'équitable Hiſtoire ne reprochera point à ta *belle Brune* un ſeul moment d'indifférence. Non, mon amant

ne ſouffrira pas un rigoureux exil, tandis que ſon Emma goûtera ſur le duvet les douceurs d'un honteux repos : non, on ne le dira jamais. J'y ſuis réſolue, je te ſuivrai par-tout. J'en atteſte l'Amour & tous ſes feux : je veux te ſoulager dans tes peines ; je veux partager tous tes maux, puiſque toi ſeul dans l'Univers a ſu fixer à jamais mon cœur.

HENRY.

Non, Emma, n'y penſe pas : Ecoute les conſeils de la ſageſſe qui te défend un projet ſi hardi. Eh que penſeroit le monde, ce juge inéxorable ? Quoi, diroit-il, cette beauté ſi célebre a

quitté la maiſon paternelle ; elle s'eſt dévouée à une vie errante, elle a renoncé à toute ſociété, & c'eſt pour ſuivre un homme ; elle s'exile avec lui, ils courent enſemble de Province en Province. Penſes-y bien, Bergere, la réputation perdue ne peut plus ſe recouvrer. Quand l'honneur délicat de ton ſexe a ſouffert la moindre tache, il eſt terni pour toujours. Evite, il en eſt tems, évite un ſi grand malheur. A peine aurois-tu entamé ce fatal projet, qu'un repentir ſoudain feroit couler tes larmes. Ce repentir tardif te ſeroit inutile, il ne répare point l'honneur. Les pleurs peuvent fléchir le Ciel irrité de nos crimes,

mais le ſiecle plus ſévere ne veut pas qu'elles puiſſent laver notre honte. Etouffe donc ce deſſein funeſte qu'un amour déſeſpéré te ſuggere. Abandonne un malheureux banni, qui doit errer toute ſa vie dans les forêts les plus ſauvages.

EMMA.

Laiſſons, cher Amant, laiſſons les hommes diſcourir à leur gré ſur nos malheurs. Que m'importent les jugemens de la vieilleſſe inſenſible, ou de cette jeuneſſe téméraire? Qu'on cenſure ſi l'on veut ma conduite, qu'on me défende foiblement, lorſque l'envie cherchera à m'accabler. Le tems éclaircit tout:

la vérité qui le ſuit ſe montrera un jour dans toute ſa ſplendeur ; elle terraſſera la calomnie, & rendra à ma vertu tout ſon luſtre. Ne differe donc plus à me permettre de te ſuivre : laiſſe-moi accompagner partout tes pas. L'Amour me récompenſera ; il élévera ſans ceſſe mon nom, & me vengera des baſſes rumeurs de l'envie. Non, ces bruits odieux ne peuvent intéreſſer ton amante ; elle n'a qu'une grace à demander à ce Génie actif qui parcourt ſans ceſſe toute la terre. Elle l'obtiendra ſans doute ; & ſon cœur ſera ſatisfait, lorſque la Renommée aura inſtruit tous les humains, que toi ſeul dans

l'Univers a ſu fixer à jamais mon cœur.

HENRY.

Tu ne ſais pas les travaux qui t'attendent. Auras-tu la force de porter le ſabre, de bander l'arc, de repouſſer ſans ceſſe des ennemis acharnés à ma perte ? Peins-toi ce bruit effrayant qui annonce le danger d'un combat : Repréſente-toi le ſifflement affreux des dards dont les aîles rapides t'apportent la mort de tous côtés : une bleſſure cruelle fait couler ton ſang ; il faudra cependant tenir ferme, attendre la fin du combat, & partager tout le péril d'un jour ſi dangereux : mais tu ne le pourras pas ;

ta force & ton courage t'abandonneront, un tremblement universel te saisira, une pâle défaillance t'ôtera toutes tes forces, les larmes du désespoir couleront de tes yeux, tu regretteras trop tard cette tranquille sécurité que l'amour t'aura fait sacrifier ; & cependant tu refuseras à ton ami qui sera prêt à succomber, tu lui refuseras ton foible secours ; tu chercheras ton salut dans une fuite honteuse, & tu maudiras le jour funeste qui te fit aimer un malheureux banni, qui doit errer toute sa vie dans les forêts les plus sauvages.

EMMA.

L'arc retentiſſant de Thaleſtris (*c*) ne portoit-il pas une mort certaine ? Ne vit-on pas dans notre patrie la fiere Boudicea (*d*) terrible ſous le caſque,

(*c*) Thaleſtris étoit Reine des Amazones, & vivoit, dit-on, du tems d'Alexandre le Grand. On prétend qu'elle vint trouver ce Conquérant, dans la vue d'en avoir des enfans : Mais cette hiſtoire, ainſi que celle des Amazones, a preſque toujours paſſé pour fabuleuſe.

(*d*) » Boudicea étoit la veuve de » Praſutagus, allié des Romains, & » Roi des Icenes, dont le pays com- » prenoit ce qu'on appelle aujour- » d'hui les Provinces de Suffolk, de » Norfolk, de Cambridge & de Bu-

& redoutable dans les batailles, augmenter encore la renommée d'une Nation ſi belliqueuſe. La ſoif de la vengeance & le deſir

» tington. Elle eſt nommée Boun-
» douica dans l'Hiſtoire de Dion,
» & Boudicea dans les Annales de
» Tacite. Cette Héroïne indignement
» outragée dans ſa perſonne & dans
» celle de ſes filles, par les Romains
» qui devoient être ſes protecteurs,
» eut l'adreſſe de ménager un ſoule-
» vement général, & fit périr quatre
» vingt mille hommes, ſoit Romains,
» ſoit alliés de Rome, y compris les
» femmes & les enfans; car rien ne fut
» épargné. Elle combattit Paulinus à
» la tête de cent mille Bretons, per-
» dit la bataille, & s'empoiſonna. »
Voyez Tacite, Ann. 14, & Dion 62.

Cette note eſt tirée des Remarques ſur la Vie d'Agricola, par M. l'Abbé de la Bleterie.

de la gloire ont pu exciter dans elles cette ardeur pour les combats, elles ont pu vaincre la foibleſſe & la timidité de notre ſexe. L'effet qu'ils ont produit eſt-il donc au-deſſus de l'amour ? Ah ! ſon pouvoir divin doit inſpirer un autre courage, une ardeur bien plus durable ; je le ſens ce courage, & mon cœur ne peut s'y tromper. Oui, je combattrai toujours à tes côtés : je ne ceſſerai de partager tes périls & ta gloire. Le moment où mes forces épuiſées ne pourront plus ſuffire à la fatigue des armes, ce moment fatal ne me verra point abandonner ce que j'aime. Ma main fidelle te fournira de nouveaux traits, & j'aurai

j'aurai part encore à la victoire qui partira à chaque inſtant de ton bras. Mais peut-être faudra-t-il acheter cette victoire de ton ſang. O Ciel ! détourne ce fâcheux préſage : mais ſi le malheur arrivoit, ſi quelque fleche ennemie bleſſoit mon amant, mes voiles les plus précieux ſerviroient à panſer ta bleſſure ; les larmes de ton Emma laveroient ta plaie, ſes cheveux eſſuieroient un ſang ſi précieux, & je me trouverois trop heureuſe d'avoir prouvé par mes travaux & par mes dangers, que toi ſeul dans l'Univers a ſu fixer à jamais mon cœur.

HENRY.

Tu me promets beaucoup, jeune Bergere, & plus qu'on ne doit l'eſpérer de ton ſexe : mais cette molle abondance dans laquelle on t'éleva, t'a-t-elle laiſſé aſſez de force pour ſoutenir les dernieres extrémités de la faim & d'une ſoif preſſante ? Ces membres délicats toujours couverts du lin le plus fin, toujours garantis des ardeurs du ſoleil & des rigueurs du froid, ont-ils appris à ſupporter les injures de l'air ? Pourras-tu réſiſter aux ardeurs de la canicule, aux noirs frimats du Nord ? Tu ne ſais pas la peine qu'on ſouffre, lorſque haraſſés d'une longue mar-

che, il faut encore traverſer des plaines immenſes, & fendre en marchant un vent glacial qui porte avec lui la neige & la pluie dont il nous accable. Quelle eſt après tant de peine la récompenſe qui t'attend ? Quelques fruits ſauvages, quelques glands que le hazard nous fera rencontrer dans les bois. Pour tout hoſpice, nous trouverons au fond d'une vallée quelques arbres dont les branches dégarnies ne nous offriront qu'un foible abri. Alors tes regards parcourront les campagnes déſolées ; tes yeux chercheront, mais en vain, la maiſon paternelle ſi chere à ton ſouvenir ; tu redemanderas cette demeure qui t'aura rejettée, &

dont la porte ſera pour toujours fermée à tes larmes. Alors, alors tu regretteras, trop crédule Emma, un amour ſi funeſte, & tu commenceras à haïr un malheureux banni, qui doit errer toute ſa vie dans les forêts les plus ſauvages.

EMMA.

Ah! Berger, quels diſcours? Quoi, n'ai-je aimé que ton bonheur? Réſolue de t'abandonner avec la fortune, me ſuis-je embarquée à ta ſuite ſur une mer riante où l'on ne dût entendre que le ſouffle des zéphirs, où les vents favorables enflaſſent ſeuls tes voiles? Ai-je paru avoir le deſſein de te quitter, & de re-

gagner le rivage au premier ſifflement d'un vent contraire, à la premiere apparence d'une tempête? Non, Henry, un ſerment ſacré unit nos deſirs & nos feux ; notre deſtinée ſera toujours la même ; les déſerts & les précipices les plus affreux ne nous ſépareront jamais. Ton Emma va te ſuivre en tous lieux ; la plus ſombre caverne me paroîtra un palais magnifique, ſi j'y ſuis avec toi. Tu la quitteras dès l'aube du jour, pour aller dans les bois où t'appellera la chaſſe. Pendant ton abſence, j'ornerai la caverne de feuillée ; j'y formerai des bancs de gazon ; je préparerai le repas, car tu m'auras déja livré quelque vic-

time des coups inévitables que ton bras ſait porter. J'amaſſerai des matieres combuſtibles, je tirerai le feu des veines du caillou qui le récele, & j'apprêterai les mets qui doivent t'être préſentés; rien ne pourra ſuſpendre un ſi juſte devoir. Je m'empreſſerai pour cueillir les fruits; j'irai les chercher dans les lieux les plus éloignés de notre retraite: je les rangerai avec ſoin, & ma peine ſera bien payée ſi je vois qu'ils puiſſent te déſaltérer. Tu trouveras auſſi une eau rafraîchiſſante que j'aurai puiſée dans la ſource la plus pure. Après ton repas, la fatigue te livrera entre les bras du ſommeil, il s'emparera ſans

peine de tes ſens, tu ne craindras point qu'on puiſſe te troubler, puiſque je veillerai pour toi. J'emploierai les premiers momens de l'aube matinale qui nous invite à rendre un nouvel hommage à l'Auteur de la Nature, à l'invoquer pour mon cher Henry. Je fatiguerai le Ciel de vœux, pour qu'il daigne protéger ton innocence. Je verrai ainſi naître le jour, il terminera ton ſommeil : je demanderai à mon amant s'il a goûté un tranquille repos : je verrai la ſanté régner dans ſes regards ſereins ; alors mon ame ſatisfaite bénira le jour & le Ciel qui l'a créé. Oui, je le bénirai, puiſqu'il aura protégé mon amant : car c'eſt

lui qui réunit toutes mes affections ; c'eſt pour lui ſeul qu'Emma forme des deſirs ; il eſt ſon guide , ſon défenſeur , ſon époux , ſon pere , ſon ami ; tous ces noms ſacrés ſont gravés dans ſon ame. Pour toute ſa récompenſe , qu'Henry lui permette de publier ſans ceſſe , que lui ſeul dans l'Univers a ſu fixer à jamais ſon cœur.

HENRY.

A quoi ſervent , Bergere , toutes ces réſolutions de t'abandonner à l'ennui de ma triſte retraite , d'en partager avec moi toutes les fatigues ? Si tu veux me ſuivre juſqu'à l'inſtant qui me préſentera cet aſyle ſauvage , où

je me croirai enfin à couvert des pourſuites de mes ennemis, ô la plus malheureuſe de toutes les femmes! ſais-tu pour y parvenir, ſais-tu par quels ſacrifices il faut commencer? Il faut quitter cet habit ſi convenable à ton ſexe; il faut renoncer à cette parure ſi propre à embellir la beauté même: ces cheveux vont perdre tout leur mérite, ils ne formeront plus ces boucles charmantes qui flottent avec tant de graces, & viennent relever la neige de ton ſein; tu ne les treſſeras plus avec des rubans de diverſes couleurs: Il faut abandonner ce corps, à l'aide duquel la main habile qui le lace, en lui fai-

ſant prendre la forme agréable des contours qu'il enſerre, marque ſi bien la perfection de ta gorge & l'élégance de ta taille, qui en diminuant par des degrés inſenſibles, depuis tes épaules juſqu'à ta ceinture, ne ſert qu'à marquer davantage la fineſſe & la rondeur de cette taille divine, qui paroît ſe terminer en un ſeul point. Tu vas perdre cette partie de ton ajuſtement, qui depuis la ceinture juſqu'aux pieds, répand encore tant d'agrémens dans toute ta perſonne; les riches étoffes qui le compoſent, n'étaleront plus ces plis ſi artiſtement placés; elles n'annonceront plus cette pudeur qui rend encore plus piquans les

appas ſecrets qu'on cache à nos regards. Quelle différence maintenant ! ces cheveux ſi parfumés tomberont preſque tous entiers ſous le ciſeau : il ne te ſera plus permis d'en ſoigner les foibles reſtes. Cette taille ſi fine, ce port ſi divin va diſparoître ſous un ſimple habit d'homme ; il faut te réſoudre à porter une chauſſure groſſiere. Tu vas oublier la modeſtie de ton ſexe, & montrer à tous les yeux la forme de tes jambes & de tes genouils. En un mot, on doit te croire un homme ; & puiſque tu ſeras ſans ceſſe confondue avec eux, il faut qu'un air immodeſte, une démarche hardie, démente conſtamment ton ſexe.

Au reſte, tu crois peut-être trouver dans les forêts la douce mélancolie, partage d'une paiſible ſolitude ; tu comptes ſur cette paix de l'ame que promet une retraite tranquille. Il faut te détromper, Bergere ; Diane & ſes chaſtes Nymphes ont quitté depuis long-tems les bois. Les Dieux, protecteurs de l'innocence, n'y réſident plus. Sais-tu ce que tu trouveras à leur place ? Connois-tu l'affreuſe ſociété à laquelle mon malheur me condamne ? Il faudra vivre avec une troupe hideuſe de ſcélérats que leurs crimes ont réunis ; ils n'ont de penchant que pour la rapine & le meurtre : le libertinage le plus effréné

y précipite ſans ceſſe ces malheureux, qui portent déja les marques honteuſes dont la Juſtice les a flétris: l'oiſiveté les a corrompus, le déſordre les nourrit, la miſere qu'ils ſe ſont attirée a ſeule fait naître leur hardieſſe, & ce n'eſt que par des forfaits qu'ils peuvent ſubſiſter. C'eſt avec cette horrible ſociété qu'Emma va paſſer ſes jours. Il faudra qu'elle conſpire à leur défenſe, il faudra qu'elle vive d'une partie de leur butin. Lorſque le jour tombant aura réuni ces brigands, ſi tu ne participes pas à leurs crimes, du moins tes yeux ſi chaſtes ſeront témoins pendant la nuit de leurs infames débauches. Ton oreille accou-

tumée à des diſcours ſi différens, elle qui ne connoît l'amour que par ſes tendres plaintes, va déſormais entendre les diſcours les plus obſcenes d'une populace groſſiere, les propos les plus effrontés & les plus diſſolus. Ce n'eſt pas encore aſſez : tous les crimes ſont tournés chez eux en habitude. Ils ne parlent preſque point ſans des juremens affreux. Tu les entendras retentir autour de toi : ſermens, imprécations, tout ſera mis en uſage ; on ne t'épargnera pas même le blaſphême, derniere arme des ſcélérats, imprécation arrachée par le déſeſpoir.

C'eſt à toi maintenant, belle Emma, c'eſt à toi à prendre ta

derniere réſolution. Tu vois ce que tu veux ſuivre, & ce que tu veux quitter. Tel eſt le cruel deſtin qui préſide à notre flamme : Tu n'as pas d'autre choix à faire ; tu immoleras ta vertu à l'amour, ou tu abandonneras un malheureux banni, qui doit errer toute ſa vie dans les forêts les plus ſauvages.

EMMA.

Hélas ! que ton deſtin eſt affreux ! Quoi, il t'abaiſſe à des démarches que l'honneur déſavoue ? Quoi, tu dois vivre avec ces infames aſſaſſins ? Tu vas marcher ſi près d'un ſentier que t'interdit la vertu ? N'importe, ton Emma t'y ſuivra.

Sur tes traces elle ſaura partager tes maux, ſans ſe laiſſer infecter par les vices. Henry ſera toujours avec moi; mon cœur pourra-t-il errer? Ne ſera-t-il pas ſuffiſamment défendu de la contagion des mauvais exemples?

Nos actes extérieurs ſont abſous ou condamnés par le motif qui les dicte. Ce qu'inſpire un cœur corrompu, n'eſt jamais ſans crime: c'eſt à notre ame d'uſer de ſa liberté naturelle pour faire un bon choix. Ce choix une fois déterminé, la vertu ne dépend plus des objets qui nous environnent. Ils cherchent inutilement à nous ſéduire, ils nous attaquent ſans ſuccès:

ſuccès : Nous repouſſons leurs aſſauts, & nous méritons ainſi la palme qui n'eſt due qu'après le combat. La fermeté, cette vertu ſi précieuſe, habite dans une Iſle qu'elle n'abandonnera jamais. En vain les ſirenes veulent la corrompre par leurs chants ; la terreur ni le plaiſir n'ont aucun pouvoir ſur ſon ame.

Je ſaurai comme elle me revêtir de cette force qu'exigera notre triſte ſituation. Je ſaurai auſſi dédaigner cette parure qu'il faut quitter. C'eſt pour toi ſeul que je la mettois en uſage ; je ne cherchois qu'à la ſoumettre au goût de mon amant. Oui, c'eſt uniquement pour te plaire

que ma main induſtrieuſe range ces pierreries avec tant d'artifice : c'eſt pour te plaire que j'affecte cette négligence auſſi étudiée que ma parure. J'y renoncerai aiſément, puiſque ce ſera pour toi. L'amante d'Henry oubliera l'orgueil de ſa naiſſance, ſes habits, ſon ſexe même, puiſqu'il le faut, pour ſuivre ce qu'elle aime. Elle ſe mêlera avec ces vils mortels qui deshonorent l'humanité. Non, cher amant, rien ne peut m'arrêter : Mes mains au défaut des ciſeaux, arracheront elles-mêmes ces cheveux que tu condamnes ; la ſuie ou l'écorce des noix me fourniront leur ſecours, elles défigureront mon viſage ;

mes ongles m'aideront dans ce triſte office, & je mettrai tout en uſage pour qu'il ne reſte dans mes regards, ni dans la couleur de mon teint, aucun veſtige de mon ſexe, ni rien qui puiſſe faire ſoupçonner ma naiſſance ou mon éducation. Cependant, malgré mon déguiſement, j'eſpere qu'Henry ne méconnoîtra pas ſon Emma : je me flatte qu'elle ſera toujours belle à ſes yeux. Eh ! que m'importent les ſuffrages du monde entier, ſi je ne perds pas ceux de mon amant ? Puis-je me plaindre de mon ſort, lorſqu'ignorée de tous les mortels, il me ſera permis de dire, que toi ſeul dans l'Univers a ſu fixer à jamais mon cœur ?

HENRY.

O réſolution déſeſpérée d'une ame qui n'a plus de frein ! Quoi, tu veux abjurer ainſi tes habits, ton nom, & juſqu'à ton ſexe ? Quoi, tu vas mettre les hommes en droit de douter de ta vertu ? Emma veut venir ſeule avec moi dans les bois : l'ai-je bien entendu, ou plutôt n'eſt-ce pas un ſonge ? Quelle coupable erreur ! qui l'eût jamais penſé ? Quoi, en ſi peu de tems un homme l'emporte ſur le ſoin de ton honneur ? Il ſéduit ton cœur par ſes diſcours ! il allume une flamme ſi violente, & te porte à de telles extrémités ! Ah ! vois enfin toute

ton erreur ; n'écoute plus ces penſées qui partagent ton ame incertaine ! que la vertu ſoit la plus forte ! Reconnois ta faute ; c'eſt la ſuite d'un penchant commun à tout ton ſexe : Ne prends plus les deſirs effrénés qu'il t'inſpire pour une conſtance vertueuſe, & conviens que ce ſont les plaiſirs que tu veux pourſuivre à la ſuite d'un malheureux banni comme moi.

EMMA.

Ah ! quelles paroles outrageantes viennent frapper mon oreille ! le poiſon, les tortures, les flammes, le glaive le plus menaçant ne ſont pas plus terribles. Hélas ! ils le ſont moins.

Ils ne pourroient que rompre le foible tiſſu de mes jours ; mais le diſcours que je viens d'entendre, va cauſer ma mort, & perdre mon honneur, qui m'eſt plus précieux que la vie.

Des paroles ſi cruelles ont-elles pu ſortir de ces levres où l'honnêteté & la douce perſuaſion ont toujours habité ? Eſt-ce là cette voix qui mit en uſage des diſcours ſi touchans, un ton ſi tendre & ſi bien préparé pour ſurprendre mon cœur ? Mais ce fut bien vainement, tu le ſais ; il fallut avoir recours aux ſoupirs, aux larmes & aux ſermens : ils porterent enfin dans mon ame les feux dont tu brûlois ; ils ignoroient cependant

leur victoire, & blâmoient toujours l'indifférence de ta *belle Brune*.

Que l'envie armée de ſon noir poiſon, répande une lumiere funeſte ſur toutes mes actions, qu'elle oſe calomnier des jours ſi purs, & me ſuppoſer des crimes dans le ſecret innocent de mes nuits, mon ame n'en ſera pas ſurpriſe : Mais mon amant ! ce témoin aſſidu de mes actions a-t-il vu ma bouche ſe démentir ? m'a-t-il vu oublier ce que je me devois à moi-même ? m'a-t-il vu laiſſer échapper un mot qui pût ſuppoſer la moindre ardeur pour les plaiſirs que promet l'Amour ? Des regards involontaires ont-

ils révélé quelque penſée ſecrete que les Anges n'euſſent pas approuvée, qu'une Veſtale n'eût pas oſé déclarer ? Enfin Henry me connoît-il d'autre crime que celui de l'aimer ? Si c'en eſt un, qu'il m'eſt précieux ! Oui, je ferai toujours gloire d'avouer, que toi ſeul dans l'Univers a ſu fixer à jamais mon cœur.

HENRY.

Hélas ! Bergere, tous ces ſermens de n'aimer que moi ſeul dans l'Univers te ſont inutiles. Il faut enfin te l'avouer, ils n'obtiennent pas le retour qu'ils méritent. Telle eſt l'inconſtance de la nature humaine, & notre

ſexe en eſt infecté comme le vôtre. Les tendres proteſtations que nous faiſons à vos pieds ſont fauſſes. Nos ames ſont légeres ; l'Amour n'offre point de termes aſſez énergiques pour lier à jamais nos cœurs, pour nous empêcher de rompre les promeſſes qu'il nous fait faire.

Les hommes faits pour dominer, naiſſent avec une cupidité qu'ils veulent toujours ſatisfaire. Un inſtinct ſecret nous inſtruit à parvenir au but de nos deſirs, par l'adreſſe ainſi que par la force. Quand nous marchons contre nos ennemis, quelle que ſoit notre fureur, nous ſavons quitter la hache redoutable, nous avons recours à

l'arc, & nous tâchons de ſatisfaire ainſi notre vengeance. Quand nous attaquons une Bergere, nous employons des ſoupirs feints, & des ſermens encore plus perſuaſifs, malgré leur perfidie. Nous faiſons agir ces différens reſſorts auprès des belles que nous voulons ſéduire, comme nous nous ſervons d'armes différentes contre nos ennemis ſelon les circonſtances. Nous voulons vaincre, & c'eſt pour nous ſeuls que nous combattons. Tu m'as livré, Bergere, un cœur trop enflammé : Reçois en récompenſe le ſeul préſent qui ſoit maintenant en ma puiſſance. Je te jure une paix éternelle ; je ne ſerai plus dange-

reux pour toi, puiſque mon amour eſt fini. Ne pourſuis donc plus celui qui cherche à t'éviter. Qu'une flamme inutile faſſe place à de nouveaux feux. Jette les yeux ſur le plus aimable de cette jeuneſſe brillante qui t'environne. Ne doute pas de l'ardeur de ſes deſirs, mais ne te fie jamais ſur la durée de ſa flamme. Quelqu'aimable qu'il te paroiſſe, garde-toi bien de le croire. Il cherchera à te tromper : lorſqu'il atteſtera les Dieux, il ne cherchera qu'à te ſéduire ; lorſqu'à tes genouils il implorera tes bontés, lors même qu'il perſiſtera malgré tes refus, il te trompera encore ; & lorſqu'enfin il aura triomphé de ta

réſiſtance, il t'abandonnera; ce ſera le fruit de ſes ruſes. Laiſſe donc, Emma, laiſſe l'amour qui brille dans tes yeux lancer tous ſes traits: que ceux qu'il bleſſera viennent te rendre leurs hommages: Accepte-les ſans examiner leur ſincérité; évite ſoigneuſement les peines; ne goûte que les plaiſirs; & change la premiere pour prévenir l'inconſtance de ton amant.

Mais tes yeux ſe rempliſſent de larmes: Ce n'eſt pas à moi, c'eſt à la nature qu'il faut s'en prendre. Pourquoi forma-t-elle ainſi nos cœurs! Je te vis dans la fleur de la beauté & de la jeuneſſe, je pourſuivis des biens ſi deſirables: Une autre vient

frapper mes yeux, elle eſt plus belle encore & plus jeune : je cede aux loix de la nature ; je cherche un plus grand bonheur. Heureuſe variété ! mon cœur garde toujours ſes premiers feux ; l'objet a ſeulement changé, les deſirs ſont toujours les mêmes.

Cette jeune beauté m'occupe ſeule en cet inſtant de ſes charmes, ils me rappellent dans ſes bras : Oui, ſi l'amour pouvoit fixer nos ames, mon cœur eſt ſi bien enflammé, que je craindrois d'aimer trop long-tems, & de voir les années entieres s'écouler avant que cette Bergere pleurât ma perfidie, & vînt comme toi m'importuner

de ſes cris & de ſes reproches inutiles. Elle va préſentement ſuivre en moi ſon vainqueur. Je ne ſuis pas aſſez inſenſé pour imaginer que tu puiſſes vivre avec ta rivale. Ce partage, tu le ſais, eſt trop odieux quand on aime. D'ailleurs l'Amour rejette un cœur qui ſe diviſe, & le mien eſt tout entier à ſa nouvelle flamme. Eteins donc, Bergere, des feux trop violens : Eloigne de moi cette vaine douleur ; ne mêle plus ta triſte deſtinée avec la mienne, & laiſſe-moi avec ma nouvelle conquête errer toute ma vie dans les forêts les plus ſauvages.

EMMA.

O Ciel! de quelle erreur ſommes-nous donc les victimes! Quoi, tous les amans ſont parjures! Toutes les Bergeres ſont trompées! Quoi, Henry de tout ſon ſexe eſt le plus perfide; & de tout le ſien Emma eſt la plus malheureuſe! Laiſſe-la cependant, laiſſe-la ſuivre tes pas; laiſſe-la te montrer un amour encore plus grand que tous les maux qui l'attendent. Souffre-moi à la ſuite de cette beauté brillante, devenue en ſi peu de tems l'objet de tous tes ſoins. Si elle dédaigne mon amitié, qu'elle ne refuſe pas du moins mes ſervices. Oui, cet emploi

ſi bas ne me fera point rougir. Je rangerai moi-même les fleurs dont elle ſe parera : je formerai les boucles de ſes cheveux : j'aiderai à tout l'artifice dont elle pourra uſer pour augmenter ſa beauté. Dans ces momens où l'amour embellira ta conquête, je pourrai du moins jouir encore du plaiſir de te voir. Ce plaiſir ne ſera pas long ſans doute, bientôt tes feux ne voudront plus de témoin. Je diſparoîtrai au moindre ſigne, & je ſaurai cacher mes ſoupirs.

Mon chagrin, je le ſais, augmentera dans cette triſte contrainte ; le poiſon lent qui me conſumera, me réduira en peu de tems à ce dernier période de notre

notre vie, où le flambeau de nos jours menace à chaque inſtant de s'éteindre. Enfin la maîtreſſe de mon Henry lui montrera la malheureuſe Emma ſans vie. Alors prends pitié de mes foibles reſtes : Ordonne des obſeques tels qu'ils conviennent à une vierge ; orne le marbre qui me couvrira de quelqu'emblême ingénieux qui retrace mon infortune. Tire du moins de ma mort cet avantage de raſſurer ma rivale inquiette, de lui prouver que tu ne pourras plus me rendre un jour ton cœur ; que mon tombeau ſoit toujours auprès de ce que j'aime ; que le fatal & cher auteur de mon trépas, que cette Bergere fortunée

rencontre ſouvent ce ſpectacle attendriſſant. Malgré tout ſon bonheur, ma triſte deſtinée arrachera des ſoupirs à ma rivale. Elle ne pourra ſans trembler ſe rappeller ma mort. Elle craindra pour elle un coup auſſi funeſte, puiſqu'il menace également toutes celles qui demanderont une flamme éternelle d'un cœur auſſi léger; & mon Henry, tout cruel, tout perfide qu'il eſt, ne refuſera pas des pleurs à cette Emma qu'un amour au déſeſpoir aura fait périr pour lui: cette Emma qui n'aura demandé d'autre grace en mourant, que de faire graver ſur ſon tombeau cette touchante vérité, que toi ſeul dans l'Univers a ſu fixer à jamais ſon cœur.

HENRY.

Puiſſant Maître du Ciel, vous auſſi qui m'avez inſpiré, Amour, écoutez mes ſermens; & toi divine Emma, daigne les recevoir. Non, les attraits les plus ſéduiſans, que d'autres beautés pourroient faire briller à mes yeux: non, le tems lui-même qui détruit & change tout à ſon gré, rien dans la Nature entiere, ne peut maintenant ébranler un cœur qui n'aimera jamais que toi. Et où trouveroit-il dans l'Univers autant de conſtance & de beauté? Mais Emma pourra-t-elle excuſer une épreuve trop rigoureuſe? Voudra-t-elle accepter la victoire, & ne ſe plus

ſouvenir d'une odïeuſe guerre? Ah! connois enfin celui que l'amour & le repentir proſternent devant toi: Non, ce n'eſt point un malheureux banni, qui doit errer toute ſa vie dans les forêts les plus ſauvages.

O beauté céleſte! qui réunis dans toi tous les charmes de ton ſexe enchanteur, non je ne ſuis pas un perfide qui veux s'échapper d'une ſi belle chaîne! Charmante Bergere, récompenſe ineſpérée de tant de flammes, honneur ſi précieux de mon cœur, Henry, cet Henry qui pour toujours eſt à toi, ne va vivre déſormais que pour ſon Emma: tes plaiſirs déſormais vont faire toute ſa gloire.

Tu vois dans moi l'héritier du grand Edgard, de ce fameux Comte ſi terrible dans les combats. La Loire a connu l'effort de ſon bras, & la terreur de ſon épée redoutable lui fit précipiter ſes flots. Ses richeſſes l'ont fait auſſi reſpecter dans ſa patrie : La belle Dée (*e*) voit dans toute l'étendue de ſon cours ſes immenſes prairies : c'eſt pour les fertiliſer que ſon urne répand ſes eaux fécondes, & des

(*e*) *La Dée* eſt une riviere d'Angleterre, qui a ſa ſource dans le Comté de Mérioneth, & ſe décharge dans la Mer au-deſſous de la ville de Cheſter.

Il y a deux autres rivieres du même nom en Ecoſſe.

troupeaux innombrables s'empreſſent ſans ceſſe ſur ſes bords.

Viens belle Nymphe, unique douceur de ma vie ; viens régner ſur ce vaſte héritage : Qu'une pompe ſolemnelle t'annonce à cette magnifique demeure de mes peres. Au bruit de ton nom, la joie & l'abondance vont ſe préparer à te recevoir. Les favoris des Muſes vont célébrer ma félicité par leurs chants & par leurs vers. Les Prêtres attendront avec impatience l'inſtant d'unir ſolemnellement nos cœurs ; & cependant la terre fera ſortir de ſon ſein les myrtes & les roſes qui vont s'empreſſer de croître ſous tes pas. Tous tes jours

vont ſe paſſer dans des fêtes : Notre amour mutuel les animera ſans ceſſe, & les prolongera bien avant dans la nuit. Ton réveil ſera toujours béni par l'union & la paix. Les fruits de cette union augmenteront dans peu d'années notre bonheur : nous les verrons croître, & nous atteindrons inſenſiblement la vieilleſſe. Les années ſe ſeront écoulées, & nous ne les compterons que par nos plaiſirs. Le véritable amour ne connoît ni le calcul, ni le pouvoir du tems : après un ſiecle de félicité, nous payerons enfin à la nature un tribut inévitable : la mort ne pourra déſunir deux cœurs ſi étroitement liés : le

même inſtant fermera nos yeux, & le même tombeau réunira nos cendres.

Hâtons-nous, chere Emma, hâtons-nous de goûter notre bonheur ! Que ton cœur, ce ſéjour céleſte de la douceur & de la paix, que ton cœur oublie toutes ſes peines. Fuyez ſoupçons jaloux, chagrins cuiſans, & tout ce qui peut troubler l'amour : Qu'un vent redoutable vous éloigne à jamais. Allez, allez errer pour toujours dans les forêts les plus ſauvages.

EMMA.

O jour le plus beau de mes jours ! vous qui futes le com-

mencement, vous qui êtes le terme de toutes mes peines, vous qui cauſez ma joie, vous par qui je datterai toujours l'origine de mon bonheur, commencez ſur l'aîle des plaiſirs cette heureuſe carriere; & que jamais le ſoleil ne ſe leve pour moi, ſans avoir emprunté un rayon de votre félicité. Mais dis-moi, puiſſante Reine des Amours, eſt-il bien vrai qu'Henry, que mon cher Henry ſera toujours avec moi? Quoi, il eſt tendre, il eſt juſte pour toujours? Quoi, n'eſt-il plus de rivale prête à ſuivre mon amant dans ſa fuite? Non, il n'en eſt plus. C'étoit une idée fauſſe & vaine; c'étoit un fantôme qu'on oppo-

ſoit à mon amour. La cruelle incertitude ne déchirera plus mon cœur. Les ſoucis cuiſans de la jalouſie ne tourmenteront plus mon ame : Non, elle n'eſt plus remplie que de tendreſſe, d'ardeur & d'empreſſement pour mon vainqueur.

Que la fortune maintenant uſe à ſon gré pour moi de ſon pouvoir aveugle ; que cette Déeſſe tombe elle-même à mes pieds, qu'elle y verſe ſes faveurs les plus précieuſes, je la remercierai de ſes graces ; mais j'en jouirai ſans m'y attacher. Si elle redemande ſes dons paſſagers, ſi elle ébranle ſes aîles légeres pour me quitter, j'irai au-devant de ſes deſirs, & je

lui rendrai ſes biens ſans regret. Je n'ai plus rien à attendre du mouvement de ſa roue ; ſon caprice ne peut déſormais cauſer ni mon malheur ni ma proſpérité. C'eſt à l'Amour, c'eſt à ſes feux à remplir maintenant toute ma vie. C'eſt par la main d'Henry que ce Dieu regle à préſent mon ſort. C'eſt toi, cher amant, qui vas créer tous mes événemens heureux ou malheureux : c'eſt de ta volonté que tout mon deſtin va dépendre. Quels plaiſirs pour un cœur qui t'eſt ſi dévoué ! Quel orgueil ſecret tu vas m'inſpirer ! Pourrai-je bien le dérober à tous les yeux ? Quoi, je vais voir ce vainqueur ſi chéri, cet

objet de tous mes vœux ! Je vais le voir dans un rang auſſi élevé que le peut deſirer la vertu ; ſon pouvoir n'aura preſque que ſes deſirs pour bornes : les plaiſirs voleront de toute part pour le ſatisfaire. Les bons rechercheront ſa protection & ſa vertu ; les méchans craindront ſa juſtice. Il nagera dans l'abondance de tous les biens pour leſquels le reſte des mortels forment au pied des Autels fumans tant d'inutiles vœux. Et tu veux, cher Amant, que je partage toute cette félicité ! Ah ! laiſſe mon ame reconnoiſſante contempler ton bonheur, ne m'aſſocie qu'à tes plaiſirs : que je puiſſe ſeulement à mon dernier

ſoupir, remercier ton amour, lorſqu'il me permettra de dire, que toi ſeul dans l'Univers a ſu fixer à jamais mon cœur.

TANDIS que ce couple fortuné s'exprimoit en ces termes, les Eſprits céleſtes enchantés les environnoient : une troupe nombreuſe d'Amours exerçoient leurs jeux folâtres, ils voltigeoient autour d'eux, & formoient des berceaux ſur leurs têtes. Ils vuiderent ce jour-là leurs carquois légers, ils choiſirent leurs dards les plus favorables : ſi jamais leur Dieu veut bleſſer également deux cœurs auſſi tendres, ſi ce prodige ſe renouvelle encore, ces fleches

choiſies ſerviront à cet uſage. Ils trempent aujourd'hui leurs pointes aiguës dans ce poiſon délicieux qui fait naître les tranſports de la joie la plus pure. Ils arrachent les aîles aux Plaiſirs pour augmenter la rapidité de ces armes précieuſes, & ils font le ſerment de donner une deſtinée auſſi heureuſe à ceux qui imiteront la conſtance de deux amans ſi parfaits.

A ce ſpectacle, la Reine de Cythere arrêta le vol de ſes colombes: Elle s'approche, elle approuve le deſſein des Amours. Les ſermens mutuels des deux amans s'élevent dans les airs. Le cœur de Vénus en eſt charmé; elle ſe plaît dans ſon

ouvrage : cet inſtant eſt pour elle un triomphe ; elle veut que le Dieu de la guerre en partage avec elle la gloire & la douceur. Elle l'appelle : A peine ſa voix s'eſt fait entendre, & déja ce Dieu eſt près de ce qu'il aime.

Maintenant Mars, dit-elle, laiſſe à la Renommée le ſoin d'occuper l'Univers : Mais que ton bras ſe repoſe, tandis qu'elle célebre les exploits que tu daignes ſeconder. Souffre qu'elle chante ſans toi la gloire du grand Edouard, ſon retour victorieux, ſa main qui ſuſpend les lances & les drapeaux des vaincus dans le temple de la Paix. La patrie de ce grand

Prince fournira un jour bien d'autres matieres aux récits de cette Divinité. Le tems viendra, lorſque le Gouvernement politique de cette puiſſante Nation ſera porté à toute ſa perfection ; alors cette Divinité dont le vol eſt ſi rapide, prendra encore ſa trompette pour célébrer le regne merveilleux de l'illuſtre Anne, de cette Princeſſe qu'elle comblera d'une faveur ſi conſtante. Elle aſſurera pour jamais la gloire des travaux infatigables du grand Malborough : elle apprendra à toute la terre que les dépouilles nombreuſes que lui ont acquis ſes victoires ſurpaſſent celles qui ſont contenues dans la ſalle immenſe

immenſe de l'antique Rufus. Elle publiera le courage de ces braves ſoldats Anglois toujours couverts de lauriers.

Quand cette divine Meſſagere n'eſt pas occupée à raconter de ſi grands exploits, contrains-la de ſuivre auſſi mes ordres : Qu'elle faſſe retentir en ma faveur cette trompette divine ; qu'elle annonce aux Nations ſur le ton le plus élevé les guerres que j'enfante, & que le tribut de mes victoires ſont des guirlandes de roſes & des trophées de myrthe. Pour toi, Mars, lorſque tes combats ſont terminés, quand la guerre finie laiſſe tomber à tes pieds tes lauriers deſſéchés, reviens toujours

dans le ſein de ta Déeſſe ; aime-la auſſi parfaitement qu'Henry aime ſon Emma, & j'aurai pour toi la tendreſſe que cette beauté a pour ſon amant. Que tes fiers nourriſſons imitent auſſi ta conſtance. La beauté ſera leur partage, & jamais elle ne trahira leurs feux.

Mars ſourit, & promit tout à ſa Déeſſe. Vénus tourna ſes regards divins vers l'aſtre brillant par qui l'Univers eſt éclairé. Dieu du jour & des Muſes, lui dit-elle avec grace, vous voyez ma victoire, c'eſt à vous de l'immortaliſer : vous qui daignez répandre vos rayons les plus purs & vos plus douces influences ſur cet heureux cli-

mat. Inſtruiſez les côteaux rians de cette Iſle ; faites retentir tous ſes bocages de cet amour dont le ſouvenir ne doit jamais périr. Que chaque année votre courſe réguliere, en ramenant un ſi grand jour, en faſſe éclater la mémoire : que les plus beaux vers donnent à mes favoris des éloges ſi bien mérités, & qu'ils éterniſent à jamais la gloire de la *belle Brune* & de l'*Amant parfait*.

FIN.

365132

ERRATA.

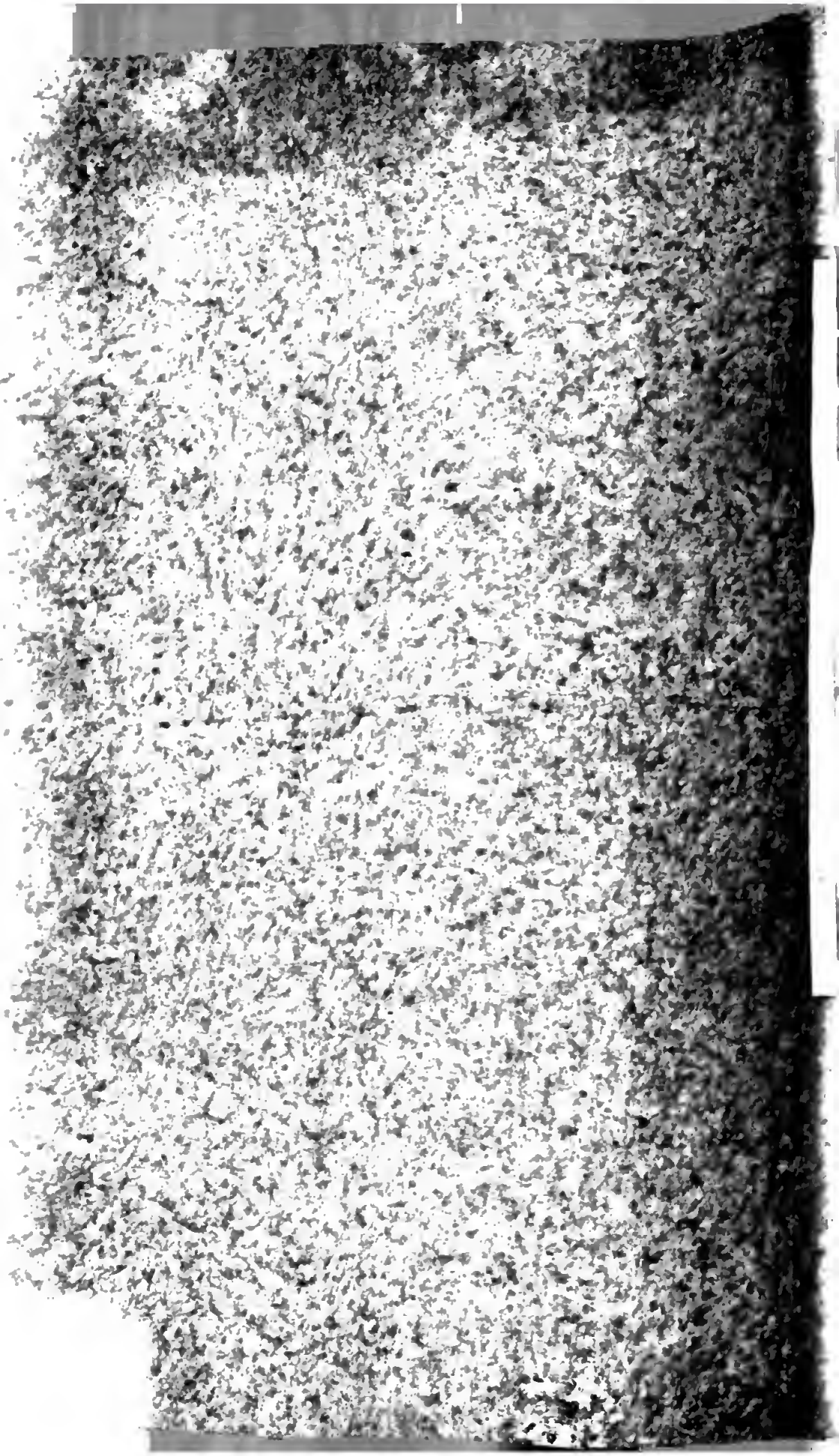
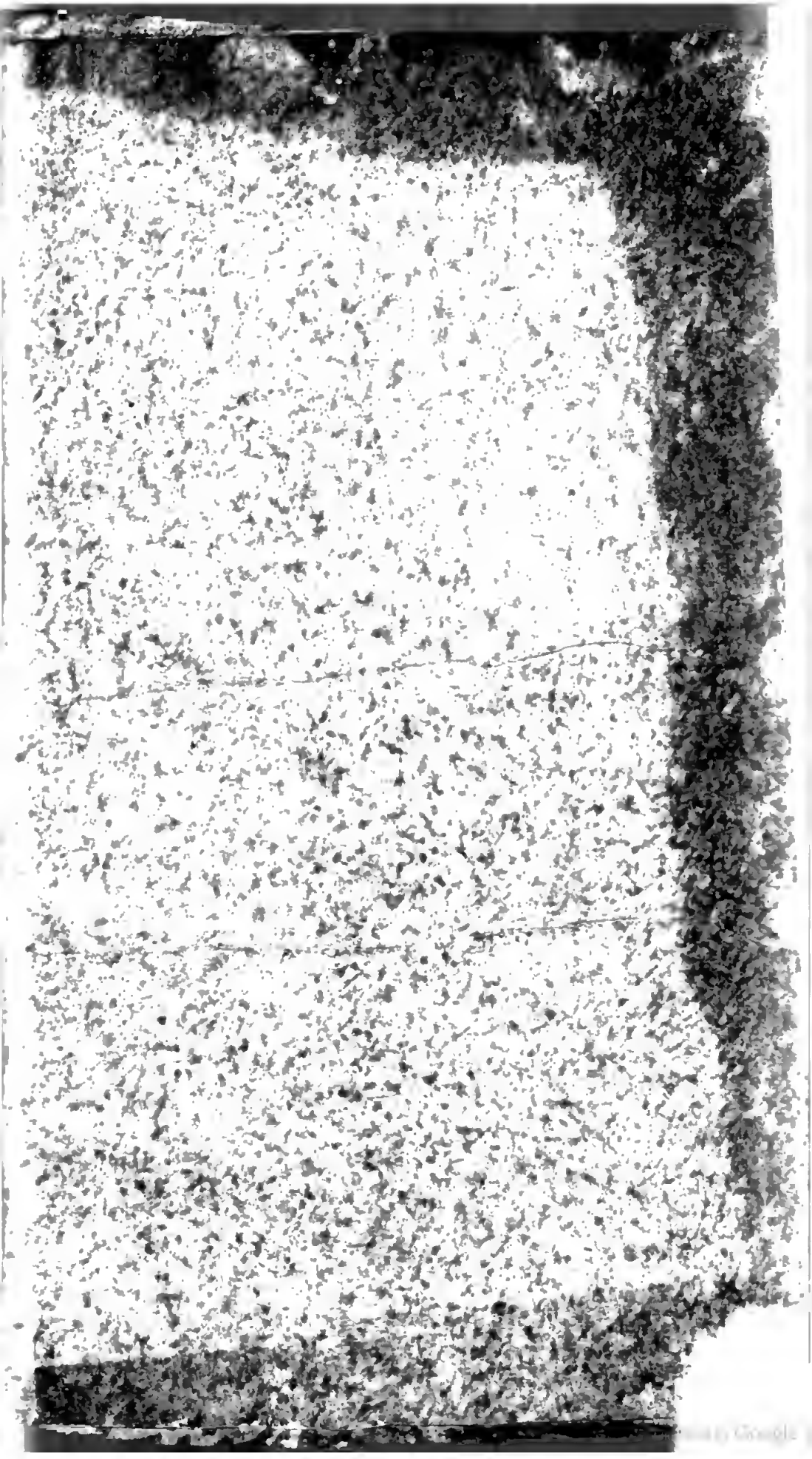
AVERTISSEMENT, *pag. v, lig. 13 & 14*, le Duc de Buckingham, *liſez* ce Duc.

ESSAI SUR LA POÉSIE.

Pag. 3, derniere ligne, même, *liſez* encore.
Pag. 4, lig. 11, dépeindre, *liſez* définir.
Pag. 20, lig. 2, de la main, *liſez* à la main.
Pag 31, lig. 17, à qui ils puiſſent comter, *liſez* auxquels ils puiſſent conter.
Pag. 37, lig. 6, qu'ils ſavent, *liſez* de ſavoir.
Ibid lig. 7, & les mouvoir, *liſez* & de les mouvoir.
Pag. 39, lig. 14, qu'à penſer. Qu'eſt-ce, *&c. liſez* qu'à penſer, qu'eſt-ce.
Ibid lig. 16, pareil cas? *liſez* pareil cas.
Pag. 46, lig. 6 & 7, ſupprimez les deux mots en faire

TEMPLE DE LA RENOMMÉE.

Pag. 74, lig. 12 & 13, taliſſemens, *liſez* taliſmans.
Pag. 92, lig. 15, Bacchanales, *liſez* Bacchantes.
Pag. 95, lig. 14, vos pas, *liſez* ſes pas.

HENRY ET EMMA.

Pag. 137, lig. 1, marient, *liſez* mêlent.
Pag. 140, lig. 3, ſujets, *liſez* vaſſaux.
Pag. 169, lig. 14 & 15, entamé ce fatal projet, *liſez* fait cette fatale démarche.
Pag. 177, lig. 2 & 3, qui partira à chaque inſtant de ton bras, *liſez* que ton bras remportera à chaque inſtant.